

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - N°89 OCTOBRE-NOVEMBRE-DECEMBRE 2014

Libération

Des débarquements à la liberté



Avec la participation de :

Denis van den Brink, Alexandre Sanguedolce
Frédéric Bonus, Daniel Ruelens ...

ISSN 2267-0785 0,00 €





Sommaire

N° 89 — OCTOBRE - NOVEMBRE - DECEMBRE 2014

Ligne éditoriale

Histomag est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire.

À ce titre, ce magazine est le premier trimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toutes les personnes qui souhaitent y publier un article, communiquer des informations, faire une annonce ...

Si vous souhaitez devenir partenaire d'Histomag, vous avez la possibilité de contacter notre rédacteur en chef.

Rédaction

Responsable d'Édition : Prosper Vandenbroucke

Rédacteur en Chef : Vincent Dupont

Conseillers de rédaction : Patrick Babelaere, Alexandre Sanguedolce, Frédéric Bonnus

Responsable communication et partenariats : Jean Cotrez

Premières Corrections : Pierre Guiraud

Relecture et correction définitive : Vincent Dupont, Frédéric Bonnus, Pierre Guiraud, Patrick Babelaere, Marc Taffoureau

Infographie et Mise en pages : Frédéric Bonnus

Rubrique Commémoration : Marc Taffoureau

Responsable rubriques : Jean Cotrez

Numéro ISSN : 2267 - 0785

Contacts :

Forum : contact@39-45.org

Histomag : histomag@39-45.org

Web :

Forum : <http://www.39-45.org>

Histomag : <http://www.39-45.org/histomag>



Histomag est une publication trimestrielle gratuite du Forum « Le Monde en Guerre » sous format pdf. Marque, logos, design et contenus déposés et protégés. Toute reproduction sous quelque support que ce soit est interdite sans notre autorisation et/ou celle de l'auteur concerné. Le format « pdf » est une propriété d'Adobe inc.

3 **Editorial** (Vincent Dupont)

4 **Interview de Guénaëlle Troly** (Jean Cotrez)



Le Dossier :

Libération : des débarquements à la liberté

6 **Graignes, le Alamo de l'US Airborne en Normandie** (Denis van den Brink)

20 **Anvil Dragoon l'autre débarquement** (Frédéric Bonnus)

33 **La république partisane de l'Ossola** (Alexandre Sanguedolce)

40 **La libération de la Belgique** (Prosper Vandenbroucke)

45 **Les combats méconnus de la bataille des Ardennes** (Philippe Gruslin)

53 **Le s. SS-Panzer-Abteilung 501 dans les Ardennes** (Daniel Ruelens)

66 **La poche de Saint-Nazaire** (Nicolas Moreau)

71 **Coin maquettiste : le Sherman Firefly** (Frédéric Bailloeu)

76 **Le blouson du 121° RI** (Nicolas Moreau)

79 **La vie d'Audie Murphy 4/4** (Philippe Gruslin)

89 **L'univers concentrationnaire 1ere partie** (Lucile Gruwez)

101 **Le DDT et la seconde guerre mondiale** (Xavier Riaud)

104 **Coin Béton : le Sudwall** (Jean Cotrez)



La couverture

Septembre 1944, le 39th Infantry Regiment de l'US Army franchit la ligne Siegfried.



Le Monde en Guerre®

WWW.39-45.ORG

LE FORUM DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE





par Vincent Dupont

Alors que les commémorations et leur brouhaha médiatique sont passés, l'heure est venue de parler de la Libération comme nous l'avions annoncé dans notre précédent éditorial. Nos lecteurs le savent pertinemment, il n'y a pas que le 6 juin 1944 à retenir ! Aussi la rédaction de l'Histomag 39-45 entreprend pour ce numéro de se pencher sur quelques épisodes de la Libération de l'Europe occidentale. Et oui nous ne pouvions viser à faire un numéro exhaustif sur ce sujet tant il est vaste !

C'est ainsi qu'après l'interview de Guénaëlle Trolly, de la chaîne RMC Découverte, que vous trouverez en début de numéro, vous pourrez en découvrir un peu sur le sujet qui nous intéresse aujourd'hui : les combats qui menèrent, il y a 70 ans, à la Libération de l'Europe. En premier lieu ce sont les combats de Graignes en juin 1944 qui seront traités par Denis van den Brink, avant que Frédéric Bonus n'aborde – avec la participation de Mahfoud – le débarquement de Provence. Puis Alexandre Sanguedolce nous présentera les éphémères républiques partisans d'Ossola. Prosper Vandembroucke reviendra ensuite sur la libération de la Belgique avant que Philippe Gruslin ne puisse nous conter certains combats méconnus de la bataille des Ardennes. Nous resterons dans l'hiver 1944 avec un article de Daniel Ruelens sur le s.SS-Panzer-Abteilung 501 dans cette vaste contre-offensive qui fut menée par les Allemands.

Nicolas Moreau nous parlera de la poche de Saint-Nazaire pour ne pas oublier que la guerre n'était pas totalement finie en France. Et enfin Frédéric Bailloeuil clôturera ce dossier spécial par la maquette d'un des instruments de la Libération : le Sherman Firefly.

Bien évidemment, outre notre dossier spécial, vous pourrez trouver en deuxième partie, comme à l'accoutumée, nos rubriques « hors-dossier », pour continuer de vous faire découvrir l'histoire de la Seconde Guerre sous d'autres angles thématiques. Vous retrouverez ainsi la présentation d'un blouson du 121^e RI par Nicolas Moreau puis Philippe Gruslin présentera le 4^e et dernier opus de son histoire d'Audie Murphy. Xavier Riaud nous parlera du DDT dans la Seconde Guerre Mondiale puis Jean Cotrez se penchera sur le Südwall, dans la continuité du dossier que nous avons présenté. Enfin nos lecteurs retrouveront, comme d'habitude, la présentation de quelques ouvrages que la rédaction a jugés bon de vous recommander.

Toute la rédaction de l'Histomag 39-45 vous souhaite une excellente lecture et une bonne rentrée ! Je rappelle que l'Histomag 39-45, fier de compter dans ses contributeurs des historiens professionnels et des passionnés avertis, ouvre ses colonnes à tous, y compris et surtout aux historiens de demain. Donc si vous avez une idée, un projet, n'hésitez pas ! Contactez la rédaction !



Guénaëlle Troly

par Jean COTREZ

Depuis quelques temps la chaîne RMC découverte est partenaire du « forum le monde en guerre ». Cette jeune chaîne lancée le 12 décembre 2012 sur le canal 24 de la TNT a décidé de miser sur le documentaire et se revendique comme la première chaîne documentaire de France, mais pas que...

C'est Guénaëlle Troly, Directrice de la chaîne RMC Découverte, qui a bien voulu répondre aux questions de l'Histomag. Je la remercie vivement d'avoir pris le temps de jouer le jeu et remercie Pierre Sedze d'avoir rendu cette interview possible.

Histomag : Avant l'été vous consacriez une soirée par semaine à la Seconde Guerre Mondiale. Avez-vous été satisfaits des audiences de ces soirées ? Si oui, allez-vous continuer à proposer des documentaires à ce sujet ?

Guénaëlle Troly : On est très satisfaits des audiences des soirées « Histoire » diffusées le Vendredi entre 20H45 et 00H00 sur RMC Découverte. Cela fait déjà plus d'une année que cette case existe et les téléspectateurs sont au rendez-vous, on va continuer dans cette voie là. Je pense par exemple à la série Nazi Megastructures diffusée les deux premiers Vendredis de Septembre 2014 et qui nous ont permis de hisser RMC Découverte parmi les chaînes les plus regardées de la TNT. Une série-documentaire passionnante qui explique la façon dont Hitler et les Nazis ont décidé d'industrialiser les technologies incroyables développées à cette époque : bunkers, Mur de l'Atlantique, abris sous-marins, premier avion de chasse à réaction... Il y a une très forte appétence des téléspectateurs pour l'histoire dite contemporaine et notamment tout ce qui concerne la Première Guerre Mondiale, l'Entre-deux-guerres,



GUÉNAELLE TROLY

la Seconde Guerre Mondiale, la Guerre Froide (...) Toutes ces périodes sont des sujets qui passionnent les téléspectateurs, raison pour laquelle nous souhaitons proposer le plus de documentaires en lien avec ces événements qui ont marqué l'Histoire. C'est également une nouveauté de notre grille, diffuser des documentaires en lien avec les Hommes qui ont marqué l'Histoire : Winston Churchill, Staline, Hitler, Charlemagne, Napoléon,... Nous traitons également des sujets plus proches de nous à l'instar des événements du 11 Septembre.

HM : Envisagez-vous de diffuser une émission de débat avec des spécialistes ?

GT : Nous ne proposerons pas de débat sur RMC Découverte car notre vocation est de diffuser des documentaires, c'est ce qui fait notre différence vis-à-vis des autres chaînes de la TNT. Le matin en revanche nous avons une tranche d'information de 06h00 à 08h30. S'il y a des sujets d'Histoire qui reviennent dans l'actualité, nous les traitons à cette occasion.

HM : Comment choisissez-vous les sujets et les documentaires diffusés sur RMC Découverte ? Vous avez des spécialistes ?

GT : Il y a un service spécial dédié aux acquisitions et un second service dédié aux productions. Ce sont deux mises en images différentes. Au service acquisition, on regarde des programmes existants de France, d'Europe et d'Outre-Atlantique. En fonction de l'intérêt que ces documentaires présentent, nous les achetons. Pour ce qui est de la production, les producteurs, auteurs, réalisateurs, nous proposent des sujets, nous travaillons avec eux de manière plus étroite. Il y a également un gros travail de programmation pour répertorier toutes les Commémorations et diffuser nos programmes au bon moment. Il faut se différencier des autres chaînes. C'est l'ensemble de ces éléments qui sont régulièrement examinés à un instant T et qui participent à proposer tel sujet, qu'on achète tel documentaire, ou qu'on les produise.

HM : Qu'est ce qui prévaut en termes de traitement ?

GT : Il y a plusieurs choses qui priment. L'aspect général de l'image, les documentaires historiques présentent la particularité d'utiliser des images d'archives. La façon également dont on va raconter une histoire. Est-ce que le propos que l'on va vous raconter est clair ? Est-ce que l'on va vous raconter une « belle » histoire ? Même si elle s'appuie sur des faits historiques, il y a un système de narration à respecter. En effet, il n'y a pas qu'une narration chronologique, les témoins vont apporter un véritable éclairage : est ce que les témoignages que l'on va apporter sont clairs ?



Cliquez sur le logo ci-dessus pour accéder à RMC Découverte

HM : Vous nous aviez contactés pour faire la promotion de votre soirée spéciale consacrée au Général De Gaulle le 18 Juin dernier. Nous sommes bien entendus favorables à cette démarche, considérant que c'est de notre rôle de Forum que d'informer tous les passionnés. Est-ce un vecteur de publicité sur lequel vous comptez ?

GT : Je ne dirai pas que c'est un vecteur de publicité mais plutôt (comme nous sommes une jeune chaîne) un moyen d'informer les Français qui ne nous connaissent pas encore. C'est un devoir d'information comme on le fait pour d'autres thématiques afin de tisser du lien et échanger avec les passionnés. En effet, nous sommes régulièrement contactés par nos téléspectateurs qui nous proposent des sujets... C'est un échange qui s'instaure petit à petit.

HM : Quels sont les projets à venir pour RMC Découverte ?

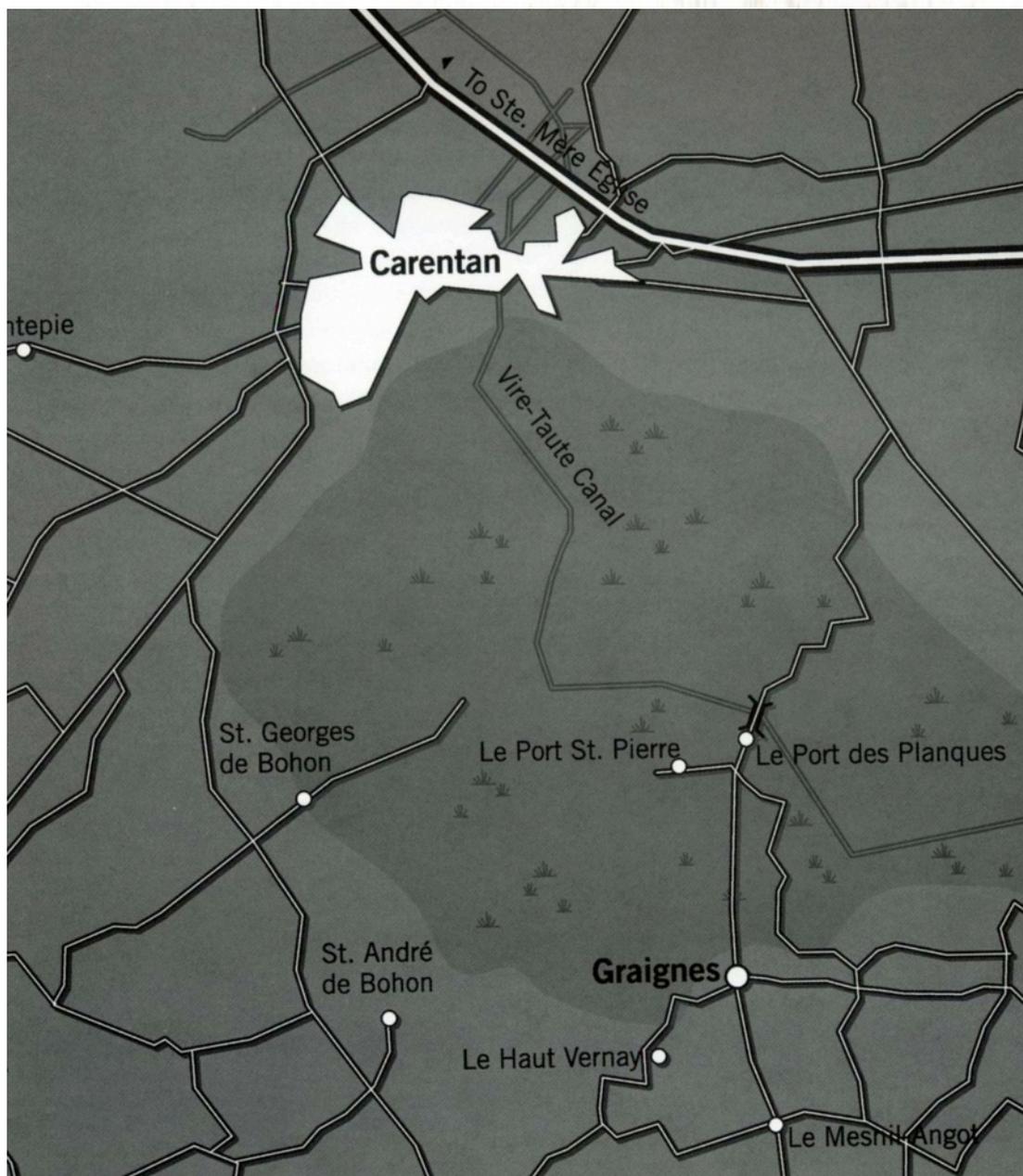
GT : Il y a de nombreux documentaires historiques que nous produisons ce qui montre une nouvelle fois tout notre intérêt pour cette thématique. En premier lieu, une collection qui va s'attacher aux Grains de Sable de l'Histoire c'est-à-dire : à quel moment une petite action, un geste, une parole a finalement eu une portée plus grande qu'on aurait pu l'espérer à l'époque et qui au recul d'aujourd'hui montre que c'est en fait un petit tournant dans l'Histoire. Ce sont des sujets passionnants. On va regarder aussi du côté des champs de bataille : comment remporte-t-on une bataille ? Comment des batailles qui étaient perdues d'avance ont été gagnées ? Stratégies, psychologies des hommes, difficultés du terrain... Nous balaierons tout un éventail de paramètres qui ont eu des répercussions notoires dans le cours de ces événements.

Nous allons également proposer de nouveaux rendez-vous avec l'Histoire de l'aviation française puisque nous, Français, avons été les précurseurs en la matière et paradoxalement nous la racontons assez peu. Ce sont les étrangers qui jusqu'à présent en ont mieux parlé que nous. Nous parlerons de tous ces grands Hommes de l'Histoire qui ont construit les bases de l'aviation.

Il y a également l'archéologie, trop souvent associée à la paléontologie, que nous mêlerons à l'histoire. Elle raconte notre Histoire contemporaine. On découvre des choses dans nos sous-sols qui sont des traces vivantes de la Première & Seconde Guerre Mondiale. On veut suivre les hommes et les femmes qui font ce métier là pour aller de découverte en découverte et apporter un éclairage nouveau.

Graignes - le Alamo de l'US Airborne en Normandie

par Denis van den Brinck



La petite commune de Graignes au cœur des marais du Cotentin appartient à l'histoire des premiers jours de la bataille de Normandie. Son nom recèle désormais une double signification historique. Il est hélas associé, un peu à la manière d'un Oradour Normand, à la barbarie de troupes SS meurtrières et incendiaires. Mais il s'inscrit aussi dans une tradition héroïque toute américaine, à travers un fait d'arme qui évoque El Alamo, la glorieuse résistance Texane de 1836, quand 182 parachutistes vont choisir de tenir jusqu'à la dernière cartouche dans le village fortifié avec l'aide des civils français, pour ralentir, à défaut de stopper, l'arrivée en un point et à un moment crucial des combats d'une division blindé

SS chargée de rejeter les américains à la mer, en bloquant les jonctions des têtes de pont d'Omaha et Utah Beach. Graignes la martyre, a lié délibérément son sort à celui des paras perdus, en une bataille sanglante qui aura en définitive suffisamment ralenti la progression de la 17ème SS pour permettre aux blindés américains débarqués à Omaha Beach de rejoindre les paras épuisés de la 101st Airborne et assurer la libération dès le 13 juin de Carentan, point de jonction des têtes de pont américaines...

Le largage le plus désastreux du D Day

Peu de temps avant le coucher du soleil en ce lundi 5 juin 1944, 35 avions représentant le Serial N°25 de la flotte aéroportée d'invasion, dans le cadre de la Mission Boston, l'opération qui transportait la 82nd Airborne Division en Normandie, commencèrent à décoller de l'aérodrome de Barkston - Heath dans le Lincolnshire, en Angleterre. A bord de ces 35 C-47 du 53rd Troup Carrier Squadron, les hommes de la compagnie d'Etat Major du 3ème bataillon du 507th Parachute Infantry Regiment, commandé par le Colonel George "Zip" Van Millet. Jumpmaster d'un des sticks de la formation, le Captain Leroy D. "Dave" Brummitt, S-3 du bataillon (Plans et opérations) prend place près de la porte démontée de l'appareil. La formation suit la route prévue à l'ouest du Cotentin, vire plein est à hauteur des îles Anglo-Normandes, et commence à recevoir d'intenses tirs de la Flak allemande une fois au dessus des terres. Les avions commencent à dériver afin d'éviter le gros des tirs. Les Serials transportant le 507th PIR furent les derniers à décoller d'Angleterre. Quand ils atteignent le territoire normand, les défenses allemandes sont depuis minuit en alerte. Elles attendent les avions et leurs tirs sont naturellement beaucoup plus précis.

Debout à la porte de son C-47 (#42-92066), Brummitt scrute le terrain qui défile sous le fuselage, tout en jetant un œil sur sa montre qui indique 2 heures 30, mardi 6 juin 1944. Il est surpris lorsque la lumière rouge fixée près de la porte s'allume, car il ne parvient toujours pas à identifier le moindre repère sur le paysage. Malgré les longues heures passées ces dernières semaines à étudier et mémoriser durant des heures les cartes et les photos de la Normandie, Brummitt ne reconnaît absolument rien. La lumière rouge est le signal convenu pour donner à ses hommes l'ordre de se tenir prêt à sauter, mais Brummitt est convaincu que l'appareil n'a pas encore rejoint la zone de saut. Le jeune Captain de 24 ans regarde de nouveau nerveusement sa montre et constate que l'horaire critique prévu est atteint, et pourtant la lumière demeure toujours rouge. S'il se trouve au dessus de la Drop Zone, cette lumière aurait dû passer au vert. « C'est alors que j'ai vu les troopers des avions qui nous précédaient commencer à sauter » se souvient-il. Sachant que la place des hommes de son stick est avec le gros des troupes, Brummitt doit prendre une décision immédiate. Il crie "Go", et se jette dans le vide. En quelques secondes, seul l'équipage demeure à bord du C-47 qui s'éloigne vers l'est. Captain Brummitt descend doucement vers la terre.



CAPTAIN LEROY D. BRUMMITT À ALLIANCE EN 1943, CHARGÉ DE LA PLANIFICATION (S-3) EST TYPIQUEMENT UN HOMME D'ETAT MAJOR. IL VA POURTANT COMMANDER AU COMBAT À GRAIGNES.



GRAIGNES, L'ÉPICERIE BOURSIER ET L'ÉGLISE AVANT GUERRE

A cause de cette légère dérive initiale, dix avions transport de troupes venaient de larguer 160 parachutistes de la Compagnie HQ du 3/507 PIR dans les marais au sud de Carentan, près du village de Graignes. Ils auraient initialement dû sauter plus de 20 km au nord, sur la Drop Zone "T" près d'Amfreville.

Ils sont l'unité la plus mal larguée de toutes les troupes aéroportées du Jour J. Au lever du soleil, les parachutistes, avisant l'église du village comme étant la seule élévation à la ronde, commencent, par petits groupes, à converger vers le village en pataugeant dans les marais.

Répartition des sticks mal largués de la HQ 3/507th		
Avion	Nombre de paras	Chef de stick
42-32870 #42/9	17 paras	1st Lt Chambers
43-15335 #46	16 paras	1st Lt Naughton
42-92773 #47	17 paras	Capt Chapman
42-92066 # 48	17 paras	Capt Brummit
42-92882 # 49	16 paras	1st Lt Reed
42-24201 # 50	16 paras	2nd Lt Comstock
42-24173 #51	16 paras	Sgt Marsh
42- 32919 # 52	16 paras	1st Lt Farham
42-24379 # 53	15 paras	1st Lt Maxwell
41-38699 # 54	14 paras	Sd Sgt Ferguson

Comme un phare dans la nuit

Vers 10 heures ce matin du D Day, le capitaine Brummitt et 25 paratroopers se retrouvent dans le village, dont ils découvrent le nom : Graignes. Durant les deux heures suivantes, de plus en plus d'hommes arrivent sur la colline pour rejoindre le groupe près de l'église qui agit comme un phare dans la nuit, une île au milieu des marais inondés. Par prudence, Brummitt met immédiatement en place un cordon de sécurité autour du périmètre pour parer à toute approche éventuelle d'ennemis. Les troopers perdus dans les marais et qui, à l'instar du Sergent Edward Barnes, le 3rd Battalion Communication section leader se présentent au pied de la colline de Graignes, sont accueillis par des sentinelles qui leur demandent le mot de passe du jour J, « Thunder », réponse : « Flash », contre signe : « Weldome ». Brummitt part en reconnaissance vers le nord. Il est parfaitement conscient que la première mission d'une compagnie d'Etat Major est de rejoindre le bataillon le plus rapidement possible. "Sans cela, la capacité du 3ème bataillon d'accomplir ses missions se trouverait dramatiquement réduite" écrira-t-il plus tard. Durant cette reconnaissance, Brummitt constate qu'il n'y a aucune force allemande entre Graignes et Carentan, situé à 8 km plus au nord, au delà des marais gorgés d'eau par la cru de la Taute. Il comprend que les zones de rassemblement de la 82nd Airborne se trouvent loin à l'horizon, vers le nord. La situation du secteur est très calme, et Brummitt est convaincu que la seule chose à faire est de tenter de rejoindre le bataillon à travers les marais. « En tant que S-3 du bataillon, j'ai élaboré un plan de marche de nuit à travers les marécages, dont l'eau atteignait par endroit la poitrine pour rejoindre Carentan, ou bien de contourner la ville vers le secteur américain d'Omaha, pour rejoindre plus tard la 82nd Airborne. » Mais ce plan ne sera jamais mis en application. Peu après midi en ce Jour J, le Major Charles D. Johnston, Executive Officer du 3rd bataillon, 507th Parachute Infantry, atteint à son tour la colline de Graignes. Après avoir discuté de la situation avec Brummitt, Major Johnston prend le commandement des troupes du 507th présentes dans le village, et fait de Brummitt son XO. Il dispose des officiers suivants : Captain Richard H. Chapman, 3rd Bn Hq Company CO, Captain Abraham Sophian Jr, 3rd Bn Surgeon, 1st Lt Elmer Hoffman, 3rd Bn S-4 (approvisionnement), 1st Lt Earle R. Reed, Light Machine gun platoon leader.

Selon lui, emmener un large groupe d'hommes à travers les marais n'est pas une bonne idée car les DZ des 82nd et 101st Airborne se trouvent beaucoup trop éloignées. Major Johnston décide donc et malgré les remarques de Brummitt, que la meilleure chose à faire est de rassembler ses forces à Graignes, d'organiser un solide périmètre de défense, et d'attendre la jonction avec les troupes venues des plages.

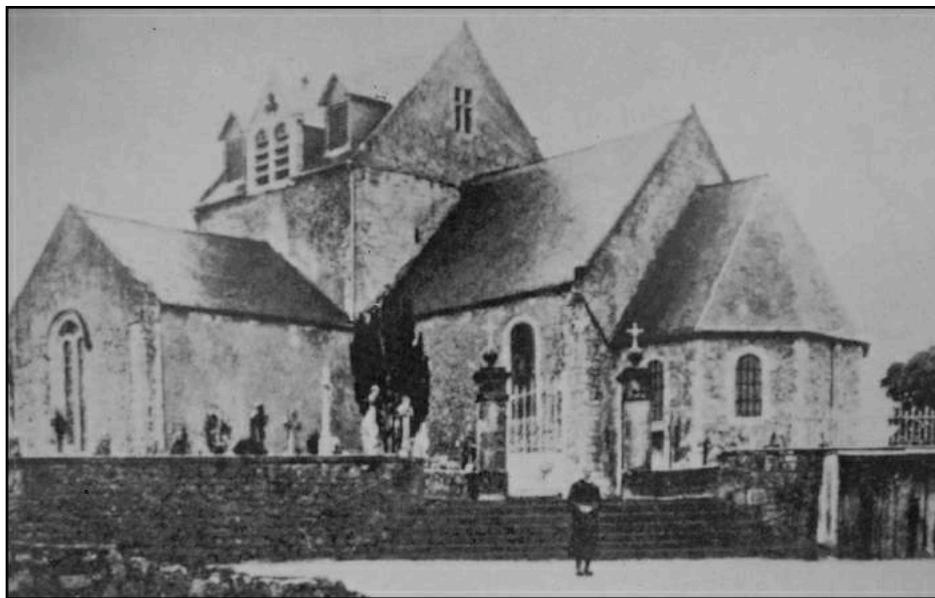


Tommy Gun Murn

La population de Graignes se mobilise

Lorsque le maire de Graignes, Monsieur Alphonse Voydie apprend que des soldats américains occupent l'église, il se précipita sur la scène. Major Johnston a déjà débuté ses préparatifs de défense du village. Johnston et Voydie se réunissent, avec pour traducteur un cajun de Louisiane dénommé Benton Broussard. Sans hésitation, Voydie et plusieurs villageois expliquent à l'officier américain tout ce qu'ils savent d'important sur la situation du village, ainsi que sur les mouvements de troupes allemandes dans le voisinage. Les hommes vont avoir besoin de toutes les munitions disponibles larguées par conteneur depuis le ventre des C-47, et qui sont tombées un peu partout dans les marais au nord ouest de Graignes. Johnston demande au maire s'il lui est possible de lui trouver des barques pour aller récupérer ces précieux matériels. Immédiatement, Voydie organise plusieurs équipes de villageois pour aller chercher ces containers repérables aux différents parachutes de couleurs qui identifient leur contenu. Joseph Folliot, Charles Gosselin, Gustave Rigault, André Yvres, Albert Maugier se portent tous volontaires pour aider et guider les américains.

Ils trouvent rapidement un certain nombre de ces conteneurs, et récupèrent ainsi cinq mitrailleuses M1919A4 de calibre .30, et deux mortiers lourds de 81 mm. Ces armes lourdes permettent de donner de la consistance à la défense du village. Les français trouvent aussi un grand nombre de munitions. Monsieur Gustave Rigault va chercher les conteneurs dans les marais à l'aide de sa barque plate. Depuis sa ferme située à Port Saint Pierre en bordure des marais, à environ 1,5 km de Graignes, il voit parfaitement les parachutes de couleurs qui flottent au vent. Avec l'aide de ses deux filles, Odette (19 ans) et Marthe (9 ans) il passe toute l'après-midi du 6 juin à multiplier les allers et retours à la rame pour récupérer les équipements américains. Gustave Rigault charge les conteneurs, tandis que ses filles ramassent les voilures de parachute en soie. Tous ces chargements sont ensuite entreposés dans la grange familiale. Le soir venu, deux paratroopers se rendent au Port pour enlever tout ce matériel, mais ils réalisent vite qu'ils ne pourront jamais tout ramener à eux seuls. Sans hésiter, la jeune Odette attèle le cheval de la ferme à sa charrette, qui est chargée de toutes les munitions. Elle utilise des sacs de farines et d'engrais, ainsi que de la paille pour dissimuler les caisses, précaution en cas de rencontre avec une patrouille allemande. Puis Odette mène personnellement la carriole vers la colline et à l'intérieur du périmètre défensif établi par Major Johnston. Selon le 1st Lt Earle "Pip" Reed, l'un des officiers du 3/507th présent à Graignes, "les villageois ramenèrent plus de munitions que nécessaires". Par ailleurs, plusieurs téléphones de campagne, avec des bobines de fil et même un tableau téléphonique complet sont aussi ramenés vers le sommet de la colline.



L'ÉGLISE DE GRAIGNES AVANT GUERRE

Un Alamo Normand

Les américains se mettent immédiatement au travail pour préparer la défense du village. Les soldats creusent leurs « foxholes » en bordure du périmètre de défense, dégageant les champs de tirs en abattant quelques arbres et morceaux de haies, installant un réseau de fils téléphoniques, et se préparant à toute attaque éventuelle. Le "mortar platoon" creuse ses trous d'hommes autour du cimetière qui entoure l'église du XIIème siècle, et envoie des hommes dans le clocher pour servir d'observateur, et aider à la précision des tirs. Ces observateurs jouissent d'un point de vue exceptionnel à 360°, sur tous les chemins et routes qui mènent au village de l'ouest et du sud ouest. La route principale qui remonte du village à l'église est placée sous la couverture de tireurs positionnés de part et d'autre de la route. Un certain nombre de mines anti tanks sont dissimulées sous le macadam. Chaque accès à la colline de Graignes se trouve bientôt couvert par des fusils, mitrailleuses, mines et mortiers. Pendant que ses hommes travaillent à la défense du village, le Major Johnston établit son Poste de commandement dans l'école de garçons située à une faible distance de l'église. Graignes est devenue le "El Alamo" de Normandie.



UN DES HÉROS DE GRAIGNES, CAPTAIN BUD SOPHIAN, CHIRURGIEN DU BATAILLON. IL CHOISIT DÉLIBÉRÉMENT, BIEN QUE JUIF, DE RESTER AVEC SES BLESSÉS DANS L'ÉGLISE. ASSASSINÉ AVEC LE CAPTAIN BOGART DU 501ST.

Un melting pot de soldats Alliés

Pendant que ces préparatifs vont bon train, d'autres troopers continuent d'arriver à l'église. Vers 17 heures 30 le 6 juin, un important groupe de personnels de la Headquarters company entre dans le village, mené par le 1st Lt Elmer F. Farnham (platoon leader 81 mm mortar), le 1st Lt Lowell C. Maxwell, 1st Lt Edward Wagner (S-1 3/507) et un jeune lieutenant de 24 ans, Frank Naughton, communications officer du bataillon. Naughton avait rejoint l'US Army en 1941 et fut l'un des premiers officiers à rejoindre le 507th PIR à sa création en juillet 1942. Le saut en Normandie constitue son 26ème. Tout de suite après l'arrivée du groupe de Naughton, survient un groupe de troopers de la Compagnie B du 501st PIR, régiment attaché à la 101st Airborne. Le capitaine Loyal K. Bogard commande ces troopers, avec le 1st Lt George C. Murn, malgré sa jambe cassée durant le saut et une blessure par shrapnel subie durant le vol. Il insiste pour se rendre utile malgré ses blessures, et Johnston le place en charge du terminal téléphonique installé dans le poste de commandement dans l'école de garçons. Les hommes de B/501st se voient confier un secteur à défendre sur la ligne de résistance. Deux autres soldats de la 101st Airborne, le Pfc Norwood H. Lester et le Pfc George A. Brown rejoignent les troopers le 6 juin. Ils appartiennent à la Battery B du 81st Anti Aircraft/ Anti Tank Battalion, et avaient atterri dans les marais peu après 4 heures du matin le 6 juin, non pas par parachute, mais à bord du planeur Waco CG-4A # 43-41826. Ce planeur était piloté par le Lieutenant Irwin J. Morales et le 2nd Lt Thomas O. Ahmad, du 74th Troop Carrier Squadron du 434th Troop Carrier Group. Ce Waco faisait partie de la Mission Chicago et portait le chalk N° 42. Il aurait dû atterrir dans le secteur de la 101st Airborne près de 15 km plus au nord sur la Landing Zone « W » près de Hiesville, avec 51 autres planeurs. Il avait au lieu de cela atterri près de La Brianderie, non loin de Graignes. Brummitt place Morales et Ahmad sur la ligne de défense près de l'église.



GUSTAVE RIGAULT ET SES FILLES ODETTE ET MARTHE, DANS LA BARQUE UTILISÉE POUR RÉCUPÉRER LES ARMEMENTS DES PARS US, PUIS POUR ÉVACUER LES HOMMES APRÈS L'ASSAUT DU 12 JUILLET 44.

force de parachutistes américains comprend pas moins de 182 hommes (12 officiers et 170 soldats). La question du ravitaillement d'une telle troupe se pose immédiatement.

Les femmes au ravitaillement

Le Maire Alphonse Voydie provoque une réunion de son conseil dans l'église même le lendemain pour aborder ce sujet. Voydie en appelle à tous ses concitoyens pour placer toutes les ressources alimentaires du village à la disposition des américains. Sa demande est largement acceptée et le conseil décide à l'unanimité d'aider les troopers. Cette décision n'est pas prise à la légère, et chacun connaît parfaitement les risques encourus vis à vis des allemands. Suite à cette réunion, Voydie mobilise les femmes du village pour rassembler, préparer et distribuer de la nourriture aux GIs. Les soldats ne vont en effet pas tarder à épuiser leurs maigres ressources en rations, et se trouver à court de nourriture. La propriétaire du café-épicerie situé face à l'église, Madame Germaine Boursier est recrutée pour servir de cuisinière. Elle avait dès les premières heures de l'aube du 6 juin commencé à collaborer avec les paratroopers, quand un petit nombre d'entre eux avaient frappé à sa porte en sortant des marais. Elle les avait accueilli dans sa maison et leur avait offert à manger. Sous sa direction, les femmes de Graignes vont cuisiner jour et nuit pour servir jusqu'à deux repas par jour aux 182 paratroopers. Elle supervise elle-même la livraison des repas aux différents foxholes du périmètre de défense. Frank Naughton la surnommera, notre "Mess Sergeant."

Une fois tous les civils mobilisés par leur tâche, les GI's doivent s'adapter à une situation tactique à laquelle ils ne sont pas du tout préparés. Comme le soulignera Brummitt, « la décision de Johnston de tenir Graignes, supposa une réorganisation sur le champ et sur le terrain de nos spécialistes pour tenir des postes de simples soldats de lignes. Tous ces hommes d'Etats Major n'étaient pas des soldats d'infanterie classique. Bien qu'ils aient suivi un entraînement intensif avant le D Day, leur formation consistait d'abord à encadrer les missions du bataillon, et non pas à se battre directement avec l'ennemi. Mais malgré cela, les hommes s'attachèrent à leur nouvelle mission comme s'ils y avaient été préparés de longue date ». Selon Brummitt, « Ils étaient prêts physiquement et mentalement pour accomplir n'importe quelle mission. »

Premiers contacts avec l'ennemi

Durant les trois jours suivant, tous ces soldats tiennent leur position défensive 24 heures sur 24, affinant leurs champs de tirs, couvrant les angles morts autour du village. Ils préparent des positions de repli, lancent quelques patrouilles, et se tiennent prêts globalement à affronter l'ennemi. On note entre les 8 et le 10 juin, une augmentation sensible du trafic sur les routes adjacentes, notamment à l'ouest de Graignes. Quelques contacts ont lieu, avec échanges de coups de feu. Les patrouilles allemandes se font de plus en plus insistantes, et les américains les repoussent efficacement. Les Allemands connaissent maintenant la présence d'américains à Graignes

C'est le samedi 10 juin que des éléments de la 17ème Panzer Grenadier SS Division "Götz von Berlichingen s'approchent des positions défensives de Graignes dans le secteur tenu par le Lieutenant Georges Murn de B/501st. Cette division SS basée près de Thouars avait reçu l'ordre de rejoindre à marche forcée le front de Normandie. Cette division blindée a réparti ses 8 bataillons en quatre Marschgruppe et utilise le réseau de routes parallèles pour remonter vers Carentan. Le Panzer Regiment SS N° 38 forme le marsrschgruppe 2 et Graignes se trouve sur sa route. C'est une de ses patrouilles mécanisées qui fait face aux défenses tenues par Murn. Ce dernier les laisse s'approcher et ouvre le feu, tuant quatre allemands, et faisant un prisonnier. Dans le même temps, d'autres éléments du marschgruppe 2 dépassent Graignes par l'est, en suivant la route de Saint Jean de Daye qui mène à Carentan. Les allemands envoient une patrouille d'une trentaine d'hommes vers le pont sur la Taute à Le port des Planques. Cet édifice est tenu par un petit détachement de Demolition Men du 507th commandé par Frank Naughton. Le sergent Frank Costa et le Private David E. Purcell mont la garde sur la rive est du pont, tandis que les Demo Men posent des charges explosives. C'est à ce moment que surgissent dans le virage les trente allemands de la patrouille. Costa les tient à distance en tirant avec son Browning Automatic Rifle. Après un bref échange de coups de feu, Naughton fait sauter le pont avant de se replier sur la colline de Graignes. Toute la nuit du 10 au 11 juin, les avancées américaines entendent de grands mouvements de troupes et de véhicules, et de nombreuses escarmouches ont lieu avec des allemands. Lors de l'un de ces engagements, les paratroopers surprennent un convoi et tuent un allemand. Les papiers du soldat SS révèlent aux troopers l'identité de l'unité qui leur fait face. Une vague de nervosité s'empare des Paras US, qui voient

s'éloigner les chances d'être rapidement secourus, et qui prennent la mesure de la force ennemie envoyée à leur rencontre.



PRIVATE HERBERT WEISS, L'UN DES 9 TROOPERS ASSASSINÉS AU MESNIL ANGOT. IL APPARTENAIT À B/501ST

La bataille de Graignes

Le lendemain dimanche 11 juin, tout semble calme autour de Graignes. Le Major Johnston donne même la permission à ceux qui le souhaitent d'assister à la messe donnée à 10 heures par le Père Leblastier. C'est alors que Brummitt entend les premières détonations au sud du village. Il s'avance et constate qu'un groupe d'allemands progresse depuis le sud. Il envoie des renforts dans ce secteur. Mesdames Pernette et Bazire font irruption dans l'église en hurlant : « Les allemands arrivent. » En effet, des soldats allemands sont parvenus à moins de 200 mètres de l'église. Les balles commencent à voler, et tous les paroissiens, dont Marthe et Odette Rigault, restent à l'abri derrière les murs épais de l'église. Ce premier assaut fort mal mené n'a duré qu'une trentaine de minutes, sans la moindre coordination, et les paratroopers infligent de lourdes pertes aux allemands. Depuis le clocher de l'église, les observateurs américains peuvent voir un grand nombre de camions décharger hommes et matériels. A la fin de ce premier engagement, Johnston ordonne d'abandonner les avant postes, et de concentrer toutes les forces sur la ligne de défense autour de la colline de Graignes. Il s'attend à présent à une attaque en règle mieux préparée. Vers deux heures de l'après midi, les allemands déclenchent un bombardement préparatoire de la ville. Ils utilisent leur fameux mortier de 80 mm (8 cm Granatwerfer 34) ainsi que le Howitzer léger d'infanterie, 7,5 cm (Leichtes Infanteriegeschütz 18). Ce premier barrage est immédiatement suivi d'un second assaut d'infanterie sur les flancs des défenses américaines. Par leur rapidité, les SS parviennent à rompre le périmètre en un point. Mais le capitaine Brummitt envoie des renforts et la ligne de défense est rétablie. Les armes de soutien américaines font la différence une fois de plus. Les tirs de mortiers de 81 mm dirigés depuis le clocher s'avèrent mortels pour l'infanterie SS

prise dans les tirs croisés des mitrailleuses calibre .30. C'est durant cette seconde attaque que troopers et villageois déplorent leurs premières victimes. Les habitants de Graignes prennent en effet une part active lors de ce second assaut, en apportant nourriture et munitions aux GIs dans leurs foxholes, et en s'avancant même vers les lignes allemands afin de récolter de précieux renseignements sur leurs positions. Les premiers blessés sont évacués vers l'église, où le personnel soignant du 3/507th Battalion Medical Detachment installe son infirmerie de campagne.

Ce détachement est commandé par un médecin de 29 ans, le Captain Abraham Sophian Jr, et comprend plusieurs Medics du 507th et 501st. Le Père Leblastier et un jeune séminariste qui récupérait de la tuberculose, le Père Louis Lebarbanchon s'occupent de soigner les blessés, civils et militaires. A l'issue de cette seconde attaque,



CPL Benton J. Broussard
507th PIR/82nd Airborne Division



SGT George Baragona
507th PIR/82nd Airborne Division

Brummitt inspecte les lignes et réalise que les munitions de mitrailleuses et de mortiers diminuent à une vitesse alarmante. Le reste des stocks est distribué tandis que d'inquiétants bruits de moteurs et de chenilles résonnent dans la campagne avoisinante. Les allemands accumulent les renforts. Avec l'imminence d'une attaque majeure, Johnston ordonne l'évacuation de tous les civils de la colline de Graignes. Après 9 heures passées recluses dans l'église, les sœurs Odette et Marthe Rigault quittent les paras, et parviennent à rejoindre leur ferme de Port Saint Pierre.

L'hallali !

Les allemands renforcent toute la soirée leur dispositif d'attaque. Le Lt « Pip » Reed voit depuis le clocher et avec ses jumelles les allemands mettre en place près de Thieuville des pièces d'artillerie lourde. Difficile de savoir de quel type de canons il s'agissait. Le II./SS Artillerie Regiment 17 était équipé de 105 mm et le SS Panzer Jaeger Abteilung 17 disposait de 75 mm. Un obus frappe directement le clocher, tuant le Lt Farnham et un autre soldat. A sept heures du soir, les canons ouvrent le feu sur le village et les obus commencent à pleuvoir autour de l'église et de l'école de garçons. Les troupes du I./SS Panzer Grenadier Regiment 38 s'élancent à la suite du barrage d'artillerie pour le coup de grâce. Avec le poste d'observation du clocher hors de combat, il devient impossible de diriger le feu des mortiers, qui voient leurs réserves de munitions diminuer dangereusement. Avec la nuit tombante, les allemands resserrent leur étau autour du clocher. La ligne de défense américaine ne se réduit plus qu'à quelques poches de résistance clairsemées. Les GIs se trouvent à court de munitions, et les allemands en profitent pour submerger les foxholes. Johnston et Brummitt ramènent les troupes survivantes dans le périmètre immédiat de l'église. C'est en ordonnant à deux de ses hommes de quitter leur foxhole, que Brummitt se trouve pris dans les tirs croisés des SS. Les deux hommes sont tués et Brummitt s'empare de leur Calibre .30, avec laquelle il fait le coup de feu et détruit les assaillant, en se dissimulant derrière un petit muret.

C'est alors que le Battalion Sergeant Major Robert Salewski l'informe que Johnston a donné l'ordre d'abandonner les positions, et à chacun de tenter de rejoindre les lignes américaines. Au même moment, un nouveau tir de barrage concentré sur la colline tombe sur l'église et sur les maisons environnantes. Un obus tombe très exactement sur la pièce de l'école de garçon occupée par le Major Johnston et le capitaine Bogart qui furent ensevelis sous les décombres. Benton Broussard est tué par ce même barrage d'artillerie à quelques mètres de l'église.

La nuit est à présent tombée, et il est évident que les paratroopers ne peuvent plus tenir. Informé de la mort de Johnston, Brummitt assume le commandement des survivants de Graignes. Les allemands vont attaquer aux premières lueurs de l'aube, et il est temps d'évacuer. Brummitt ordonne à Salewski de réunir tous les survivants au sommet de la colline, et guide ce qu'il reste de la HQ company du 3/507th vers les marais.

Le journal de marche de la 17. SS Panzer Grenadier-division mentionne : « Graignes a été prise à 23 heures 30 le dimanche 11 juin. Le secteur a été nettoyé le 12 juin. »

Sauve qui peut...

Brummitt ignore alors que quelques soldats n'ont pas évacué Graignes ; le Captain Sophian et ses Medics, ainsi qu'un certain nombre de blessés sont intentionnellement demeurés dans l'église. Sophian ordonne aux blessés légers d'évacuer l'église et de fuir par les marais. Il se tient quant à lui dans l'embrasure de la porte de l'église, et agite un mouchoir blanc, espérant que les Allemands respecteront la convention de Genève. Il conserve près de lui ses Medics, les Privates Casas et Stachowiack, ainsi que 17 blessés. Les hommes du I./SS Panzer Grenadier - Regiment 38 donnent l'assaut à l'église. Ils font Sophian et ses hommes prisonniers. Le major Johnston et le Captain Bogart sont sortis des ruines de l'école, blessés mais vivants. Les allemands divisent les prisonniers entre officiers et soldats. Sophian, Johnston et Bogart sont emmenés à Tribehou où ils sont interrogés, puis exécutés, leurs corps sommairement enterrés au bord de la Route de la Terrette. (D 57). Cinq soldats grièvement blessés sont brutalement tirés hors de l'église, jetés dans une mare derrière l'épicerie Boursier et assassinés à la baïonnette. Certains agoniseront plusieurs heures. Neuf autres hommes partent en rang, mains derrière la tête vers le Mesnil Angot. Arrivés dans un champ, on les force à creuser un fossé, à s'agenouiller, et chaque homme est exécuté d'une balle dans la nuque, les corps tombant dans le fossé.



L'ÉGLISE DE GRAIGNES DÉTRUITE PAR LES OBUS ET L'INCENDIE.



L'ÉGLISE DE GRAIGNES DE NOS JOURS, TRANSFORMÉE EN MÉMORIAL AUX VICTIMES CIVILES ET MILITAIRES DES COMBATS

Exactions...

Témoignage de Renée Meunier, institutrice, 37 ans (extrait de 1939-1945 Chroniques des années de guerre du canton de Saint Jean de Daye :

« Je me souviens que le 12 Juin au matin, j'ai vu 9 soldats américains prisonniers, qui s'en allaient avec les Allemands vers le Mesnil-Angot. J'ai même vu un Allemand donner des coups de pieds dans les jambes d'un américain qui était blessé à la main pour l'obliger à se mettre en ordre. Par la suite, j'ai appris qu'ils avaient été fusillés et mis dans un trou. J'ai reconnu parmi les morts un qui portait un brassard de la Croix rouge. Je me rappelle que le commandant SS nous a dit qu'il était furieux après les américains, qu'ils avaient perdu beaucoup d'hommes, et maintenant ils allaient se venger. »

Jean Poullain, le maire du Mesnil-Angot affirmera plus tard auprès des autorités américaines que les neuf paras ont été abattus dans un champ de sa commune.

Témoignage de Mme Germaine Boursier:

« Ensuite, nous avons assisté au défilé de ces pauvres malheureux prisonniers, qu'ils ont laissé pendant deux heures les mains sur la tête. Un autre blessé fut amené dans une charrette à traire, escorté de deux SS. Ils lui ont tiré sur la jambe pour le faire crier et l'ont achevé dans l'église avec d'autres.(...) Ils avaient fait descendre les prêtres dans la nuit pour les fusiller et les avaient ensuite traînés par les pieds et les avaient recouverts de fagots. »

Mais la folie meurtrière des SS n'est pas étanchée pour autant. Ils savent que les tirs de mortiers américains ont été dirigés depuis le clocher. Ils investissent l'église et trouvent les Pères Leblastier et Lebarbanchon. Ils les sortent sans ménagement de l'église, et les exécutent sommairement devant l'église, tuant le Père Leblastier de plusieurs balles, tandis que le Père Lebarbanchon reçoit une balle dans la nuque. Un peu plus loin, les allemands trouvent deux vieilles femmes, qui s'occupaient du ménage du presbytère, Eugénie Dujardin et Madeleine Pezeril. Les deux vieilles femmes sont couchées, terrassées par la peur dans leur lit. Les allemands ouvrent le feu et les tuent sur place. Le 13 juin au matin, les allemands tentent de couvrir leur crime. Ils arrosent les corps des victimes civiles d'essence et mettent le feu aux cadavres. 44 villageois sont sévèrement interrogés, soupçonnés d'avoir aidé les américains. Ils sont envoyés dans les champs pour récupérer les cadavres des nombreux soldats allemands tués durant les combats. Toute la journée du 12 juin, les SS pillent les maisons du village, avant de les incendier. Le café Boursier, l'église et 159 maisons sont détruites par le feu. Seules deux maisons sont épargnées.

Sauvés des eaux...

Brummitt s'enfonce dans les marais inondés en compagnie d'une soixantaine de troopers. Ils se planquent au sud de Carentan toute la journée du 12 juin. Ils sont rapidement rejoints par une vingtaine d'hommes menée par le capitaine Richard H. Chapman, et le 1st Lt Frank Naughton, portant à 80 le nombre d'hommes du 3/507th. Sept GIs de la compagnie B du 501st, les deux espagnols et un français complètent ces survivants. Pip Reed et quelques hommes arrivent à Carentan le soir du 12 juin. Au soir du 12 juin, les rescapés de Graignes font leur jonction avec une unité motorisée du 66 Armored Regiment de la 2nd Armored Division. 21 hommes ont choisi de rester cachés au Port Saint Pierre, dans la grange des Rigault. C'est le père Rigault lui-même, aidé du jeune Joseph Folliot, qui de nuit, les 14 et 15 juin, évacue avec sa barque et par petits groupes ces 21 troopers. Le Pfc Frank Juliano de B/501st demeure caché dans le four de la ferme du Rotz jusque début juillet, ne sortant que la nuit, et se nourrissant de pommes.

Les paratroopers américains ont perdu 31 hommes dont six officiers dans les combats de Graignes. Les chiffres qui circulent côté allemand sont des plus fantaisistes. On retiendra seulement ce témoignage :

« Des camions passeront en nombre ramasser les morts. Gustave Hélye, instituteur, les voit passer devant chez lui le 12 Juin: Trois camions chargés de cadavres passent à Tribehou, venant de Graignes. »



ILLUSTRATION EXPRIMANT ASSEZ PRÉCISÉMENT L'ATMOSPHÈRE DE L'ÉVACUATION PAR LES MARAIS DES SURVIVANTS DE GRAIGNES

Les victimes américaines :

MAJ CHARLES D. JOHNSTON (XO, 3/507)
CAPT LOYAL K. BOGART (CO, B/501)
CAPT ABRAHAM SOPHIAN, JR. (Surgeon, 507)
1LT ELMER F. FARNHAM (HQ3/507)
1LT ELMER F. HOFFMAN (SVC/507)
LT LOWELL MAXWELL (????)
1SG CYRIL McINTYRE (????)
SSG NELSON F. HORNBAKER, JR (medic, 507)
SGT HARRY W. MURRAY (RHQ/507)
SGT MARVIN H. ALLEN (HQ3/507)
SGT GEORGE S. BARGONA (SVC/507)
SGT BENTON J. BROUSSARD (HQ3/507)
SGT WALTER L. CHOQUETTE (19071264) (RHQ/507)
SGT RAYMOND COLLABAM (B/501)

SSG KENNETH B. GUNNING (HQ3/507)
CPL JESUS CASAS (39405908) (medic, 507)
CPL REUBEN F. LEMPKE (HQ3/507)
CPL WILLARD J. LUCAS (HQ3/507)
CPL JAMES NOFF (?) (???)
CPL LEONARD PARKLOM (?) (???)
T/4 EDWARD J. PITTIS (medic, 507)
CPL THOMAS J. TRAVERS (HQ3/507)
PFC WILLIAM H. LOVE (HQ1/501)
PFC ARNOLD J. MARTINEZ (HQ3/507)
PFC ROBERT R. MILLER (medic, 507)
PFC DAVID PURCELL (???)
PFC LACY H. REAVES (HQ3/507)
PFC ROBERT R. ROCKWELL (HQ3/507)
PFC JOSEPH A. STACHOWIAK (medic, 507)
PFC HERBERT WEISS (B/501)

Capitaine Abraham "Bud" Sophian Jr.

Bud est né le 27 avril 1915 à Kansas City, d'une famille de médecin juif très respectée de la ville.

Bud est un type brillant, un "Renaissance Man". Son cursus académique est sans faille ; à 14 ans, il intègre la Philippe Academy d'Andover dans le Massachussetts, une école préparatoire très élitiste. Puis c'est Stanford University, à Los Angeles, là encore une des écoles les plus renommées de la côte Ouest. Il y commence ses études de médecine, qu'il va poursuivre à Cornell, près de New York, là encore une des meilleures écoles du pays. Bud excelle en tout, golf, natation, quarterback en foot, lutte...

Il fait son internat à Mount Sinai Hospital à Cleveland, et reçoit son diplôme en 1941. Il se marie 15 jours plus tard.

Le 17 août 1942, Bud entre à l'armée comme First Lieutenant au 31st Medical Regiment à Camp Berkeley au Texas. Il s'y emmerde ferme. Il veut faire quelque chose d'utile. Il se porte volontaire pour les paratroops, et se retrouve à la Parachute School de Fort Benning, avec le 507th PIR en juin 1943. Il est affecté au 3ème bataillon du 507th PIR comme chirurgien, avec grade de capitaine.

Il saute le 6 juin 1944 de l'avion N° 47, tail number 42-92773, de son Serial N° 25 de 72 avions du 53rd Troop Carrier Squadron qui emportent le RHQ du 3/507th. Son stick compte 16 hommes. Il saute en seconde position derrière le capitaine Richard Chapman. Le Pfc Franck P. Costa est le 9ème de son stick. Il se retrouve au sol près de Graignes. Le lundi matin 12 juin, des soldats SS en uniforme noir investissent Graignes de tous côtés. Captain Bud Sophian est dans l'église.

Trois GI's y sont couchés, grièvement blessés durant les combats. 14 autres le sont plus légèrement. Sophian sort de l'église en agitant un drapeau blanc. Il espère que les Allemands respecteront les Conventions internationales.

La suite est assez floue et sujet à contradictions. On peut cependant supposer que les trois blessés graves sont achevés à même l'église par les SS.

5 autres blessés graves mais qui peuvent se tenir debout sont poussés hors de l'église vers une petite mare devant le café de madame Boursier. Ils sont sauvagement assassinés à la baïonnette. Certains laissés pour mort agoniseront longtemps avant de mourir. Le père Leblastier et le Franciscain Charles Lebarbanchon sont assassinés en même temps que leurs aides, Eugénie Du Jardin et Madeleine Pezeril.

Les mois qui suivent sont marqués par une grande confusion. Du fait des combats, la population civile a été évacuée. Quand les témoins reviennent, le "Grave Registration" qui s'occupe des sépultures des soldats US est passé par là, récupérant les corps pour les inhumer dans des cimetières provisoires, dont celui de Blosville.

Or, le corps de Bud Sophian ne se trouve pas parmi les 9 corps exhumés au Mesnil Angot. Il semblerait que les SS l'aient séparé des troopers, pour l'emmener un peu plus loin et l'exécuter sommairement, probablement en compagnie du Captain Loyal Bogart, CO de B/501st. Bogart avait été touché par la flak juste avant de sauter. Il aurait pu rentrer en Angleterre. Il a préféré sauter, et s'est ainsi retrouvé dans l'enfer de Graignes. Le corps de Sophian a été enterré par un paysan à un km de Graignes sur la route de Tribehou.

Sur les 182 troopers de Graignes, 31 sont morts, KIA ou exécutés. Les pertes civiles se montent à 32. Les pertes allemandes sont inconnues et des chiffres abracadabrantesques circulent à ce sujet (jusqu'à 1.200 selon les sources!!!)

Alors que Carentan était libéré par la 101st Airborne le 12 juin, la 17th SS était toujours stoppée à Graignes.

Quant à Sophian, personne ne lui a donné l'ordre de rester dans l'église. Confronté au choix de partir pour sauver sa peau ou demeurer avec les blessés, il a choisi selon son sens du devoir...

Un certain nombre d'imprécisions continuent d'avoir la vie dure en ce qui concerne les événements de Graignes, véhiculés par internet dont on ne dira jamais assez combien il est un vecteur aussi précieux que... dangereux.

Tout d'abord, faisons une bonne fois pour toute la peau à ce conte, légende, bêtise, ânerie... à propos de ces "12 planeurs Horsa (ben voyons!), qui auraient largué par erreur, des paras du ... 507th près de Graignes." Ceci n'a aucun sens.

En revanche, un planeur, Waco celui là, le Chalk #42, 43-41826, 74th TC Squadron, Chicago mission, piloté par le Flight Officer Irwin J. Morales et son co-pilote le 2nd Lt Thomas O. Ahmad s'est bien crashé à proximité de Graignes. Il transportait, semble t'il, un canon anti tank du 81st Airborne Anti Aircraft Anti Tank Battalion. Deux servants, les Pfc Norwood Lester et George A Brown ont survécu au crash et on rejoint Graignes en compagnie d'Ahmad et Morales. Ces quatre hommes ont rejoint les paratroopers dans Graignes et ont participé aux combats. Morales s'échappera de Graignes dans la nuit du 11 au 12 juin en compagnie d'un T/5 du 507th. Les deux hommes rejoindront un groupe du 501st près de Carentan le 14 juin.

Ahmad aurait été KIA à Graignes.

On retient donc le chiffre de 31 tués parmi les parachutistes américains. L'historien Brian Siddal, ainsi que des sommités comme Dave Berry et Mark Bando s'accordent aujourd'hui à penser que ce chiffre avoisine les... 50. Jimmie Millican, Roy Callahan, et Raymond Hoffman, tous du HQ/501st sont aussi KIA à Graignes et absents des listes.

Il convient naturellement de distinguer les KIA et les EXECUTES ; sur les 31 (ou 50) tués Américains de Graignes, 17 l'ont été de sang froid, assassinés par les SS. Les autres sont morts durant les affrontements, souvent tués par les tirs de canon. Il en va de même pour les victimes civiles, dont le plus grand nombre a été tué durant les combats, et non pas massacré comme les infortunés Père Leblastier, Frère Lebarbanchon, Eugenie Dujardin et Madeleine Pezeril, dont les corps ont été incendiés dans l'église même.

Organigramme du 3rd Battalion, 507th Parachute Infantry

3rd Battalion Commanding Officer : Lt. Colonel William A. Kuhn

Major Charles D. Johnston, Executive Officer

Hq Company : Captain Richard H. Chapman
G Company : Captain Floyd B. Schwarzwald

H Company : Captain Allen W. Taylor

I Company : Captain Gordon S. Allyn

Les « Geronimos » à Graignes :

On estime donc à 20 le nombre de membres du 501st PIR (HQ et B Co), 101st Airborne présents à Graignes, dont...

Captain Loyal Bogart (C.O. of Baker Co. 501st PIR) Assassiné à Tribehou

T/4 Roy Callahan B Co. 501 PIR

Pfc Richard J. Hoffman HQ Co 1st Bn 501 PIR assassiné Mesnil Angot

Pvt William H. Love HQ Co. 1st Bn 501 PIR assassiné Mesnil Angot

T/5 John McNally B Co. 501st PIR

Pvt Jimmie S. Millican HQ Co. 1st Bn 501 PIR

Cpl James M. Naff (medic) 1st Bn HQ Co. 501 PIR

Pvt James A. Nebeling Medical detachment 501 PIR

T/5 Leo J. Packham B Co. 501st PIR

Pvt Peter Sass B Co. 501st PIR

Pvt Herbert Weiss B Co. 501st PIR assassiné Mesnil Angot

Pfc George A. Brown, B Battery 81st Airborne AA/AT Bn

7 survivants du 501st rejoignent Carentan

Lt. George Murn HQ/1 501 LMG platoon

PFC Frank Juliano of B Company/501st Parachute Infantry

Earl Tyndall C/501,

Robert Wickham (1st Bn S-2 section)

Chester Brooks (both HQ/1/501)

John Piotrowicz (B Co.)

Sgt George Faulkner B/501st supply sergeant, POW

Sources :

Down to earth : Martin K. Morgan

The Americans on D. Day : Martin K. Morgan

Graignes : Gary N. Fox

Tragedy at Graignes : Margaret O'Leary

All American All the way : Phil Nordyke

I - La I^{ère} Armée Française du débarquement en Provence

Algériens, Marocains et Pieds-Noirs libéreront un tiers du territoire

La I^{ère} armée Française comprend cinq divisions d'infanterie et deux divisions blindées, au total 260 000 hommes :

- La 1^{ère} D.M.I., plus connus sous le nom de D.F.L., Division Française Libre.
- La 2^{ème} D.I.M., Division d'Infanterie Marocaine
- La 3^{ème} D.I.A., Division d'Infanterie Algérienne
- La 4^{ème} D.M.M., Division Marocaine de Montagne
- La 9^{ème} D.I.C., Division d'Infanterie Coloniale
- La 1^{ère} D.B.
- La 5^{ème} D.B.

Le 23 janvier 1944, l'armée B devient la I^{ère} armée française. Commandée par Jean de Lattre de Tassigny, elle est divisée en deux corps d'armée, le I^{er} C.A., confié à Béthouart, le II^{ème} à Monsabert. Marie-Emile Béthouart a pour lui d'avoir commandé le corps expéditionnaire en Norvège, il s'est illustré en reprenant Narvik. Joseph de Goislard de Monsabert est un colonial, il s'est battu en Tunisie puis en Italie à la tête de la prestigieuse 3^o D.I.A. Ces deux brillants meneurs d'hommes, excellents tacticiens, sont d'un précieux secours pour de Lattre de Tassigny qui, placé sous les ordres du général américain Devers, doit se battre quotidiennement pour affirmer son identité.



JEAN DE LATTRE DE TASSIGNY

De Jean-Marie de Lattre de Tassigny, Lyautey disait qu'il était un « animal d'action ». Robert Aron parle de ce « chef extraordinaire » et le couvre de louanges, un « incantateur », charis-

matique avec des défauts qui n'étaient que « le prolongement et parfois l'épanouissement de ses singuliers mérites ». D'autres se sont montrés moins admiratifs, faisant remarquer que de Lattre n'hésitait pas à s'attribuer le succès de tel ou tel de ses subordonnés.

Né en 1889 à Mouilleron-en-Pareds (Vendée), de Lattre avait fait Saint-Cyr puis Saumur. Il se battit à Verdun comme Lieutenant au 93^o régiment d'infanterie, une unité composée pour l'essentiel de Vendéens. Blessé quatre fois, il sera cité huit fois.

Puis ce fut le Maroc, le Rif, et une nouvelle blessure grave. A l'École Supérieure de Guerre, il se distingua par sa vivacité intellectuelle, Weygand puis Georges se l'attachèrent. En mars 1939, de Lattre fut promu général de brigade ; durant la débâcle, il mena sa 14^{ème} division d'infanterie avec une telle ardeur qu'il lui épargna l'humiliation de la défaite, la ramenant en bon ordre jusqu'à Limoges.

Resté dans l'armée d'armistice, de Lattre n'était pas à proprement parler un Vichyste. En novembre 1942, il voulut entrer en dissidence ; arrêté, il passa devant un tribunal militaire qui lui infligea dix ans de réclusion pour « abandon de poste ». Mais de Lattre s'évada et gagna Londres. De Gaulle lui confia aussitôt le commandement de l'Armée B, la future I^{ère} armée française. Ce commandement allait le porter au sommet de sa réputation, en attendant le maréchalat posthume. Sa naissance ainsi que son aura de chef furent, incontestablement, à l'origine de son goût pour la magnificence qui le fit surnommer « le roi Jean ».

II – 15 AOÛT 1944 : DE CAVALAIRE A SAINT-TROPEZ

Prévu pour être synchrone avec l'opération Overlord en Normandie, le débarquement de Provence (opération Anvil) devait pousser la Wehrmacht à évacuer le sud et le centre du pays. Les difficultés rencontrées en Italie et la nécessité de rassembler les moyens navals suffisants ont contraint à différer l'opération. C'est donc à la date du 15 août 1944, que l'opération, rebaptisée pour l'occasion « Dragoon » allait avoir lieu. Elle rencontrera un succès inespéré aboutissant à une libération rapide du Midi de la France.

La zone retenue pour le débarquement fut les plages de Cavalaire, Saint-Tropez et Saint-Raphaël. C'est la XIX^e armée allemande – forte de huit divisions d'infanterie et d'une division blindée, placée sous les ordres du général Wiese – qui avait la tâche de défendre le littoral méditerranéen. A l'est du Rhône, c'est le général Neuling, dont le PC est installé à Draguignan, qui « coiffe » les 244^e, 342^e et 148^e D.I. chargées respectivement des régions de Marseille, Toulon et Nice. Pour sa part, la 11^e Panzerdivision se tient en réserve, à hauteur d'Avignon. Appuyés sur une solide organisation défensive et disposant d'une puissante artillerie, les Allemands ne peuvent par contre compter que sur des forces aériennes réduites (moins de 300 appareils) et leurs moyens navals sont encore plus modestes.

Les Alliés vont engager pour leur part la VII^e armée américaine du major-général Patch, constituée d'un corps de bataille de onze divisions dont les troupes françaises, réarmées en Afrique du Nord, forment la masse principale. L'ensemble se décompose ainsi :

- La 1^{ère} armée française du général de Lattre de Tassigny (cinq divisions d'infanterie et deux divisions blindées)
- Le VI^e corps d'armée américain du général Truscott (trois divisions d'infanterie)
- La 1st Airborne Task Force du général Frederick.



LE GÉNÉRAL FREDERICK

Face à 200 000 allemands, les Alliés vont engager 350 000 hommes, dont 230 000 français. Des effectifs qui augmenteront sensiblement au fil des semaines pour s'élever finalement à 575 000 hommes disposant de 95 000 véhicules. Les forces navales de l'amiral Hewitt formaient une armada franco-anglo-américaine de 250 navires de guerre (dont 5 cuirassés, 9 porte avions et 600 grands bâtiments de transports) auxquels il faut ajouter 1270 bateaux de débarquement. L'aviation d'appui de la VII^e armée américaine, renforcée par l'aviation embarquée et par d'autres forces aériennes tactiques prélevées sur le théâtre méditerranéen, alignait plus de 2000 appareils.

Le plan de la mission

La mission confiée à la Force 163 (nom de code donné à la VII^e armée américaine) consiste à établir une tête de pont à partir de laquelle il sera possible d'attaquer et de prendre Toulon, à s'emparer de Marseille, à exploiter les succès obtenus en direction de Lyon pour aller rejoindre au nord de cette ville les unités alliées débarquées en Normandie. Ce sont les Américains, rodés à ce genre d'opérations, qui établiront la tête de pont, les unités françaises se chargeant de reprendre Toulon et Marseille.

Une opération préliminaire sera confiée à la 1st Airborne Task Force et aux commandos français et américains, la première devant atterrir à l'aube du 15 août dans la région du Muy pour bloquer la vallée de l'Argens et couvrir le débarquement dans la nuit du 14 au 15 Août sur les deux flancs de la zone d'attaque.

L'assaut principal devait suivre à 8 heures du matin, réalisé par les trois divisions du VI^o corps américain renforcées par un groupe de combat de la 1^{ere} D.B. française. La 3^o division sera engagée à gauche sur les plages de Cavalaire et de Pampelonne, la 45^o au centre, au nord de Sainte-Maxime, la 36^o à droite, sur les plages de Saint-Raphaël et d'Anthéor. Une fois la tête de pont établie (à J+1), une seconde vague, formée par l'échelon de tête de l'armée B, débarquerait à son tour à l'abri de la « ligne bleue » tenue par les américains (du cap de Léoube à Théoules sur mer), et serait immédiatement engagée, en dépassant la gauche du dispositif américain (la 3^o D.I.), pour lancer l'attaque contre Toulon. Toutes ces forces devaient être transportées par mer en une seule fois. Le reste de l'armée B et le gros des services allaient suivre, toutes les grandes unités devant se trouver à terre pour le 25 septembre et l'ensemble de la force 163 au complet pour le 15 octobre. L'action devait être massivement appuyée par des bombardements aériens, entamés au cours des journées précédentes. L'artillerie de la flotte devait également soutenir de ses feux l'action des unités débarquées.

Le plan prévu va être brillamment exécuté. Au cours de la journée du 14 août, la flotte alliée met le cap sur Gênes pour tromper l'ennemi, qui déclenche une alerte générale ... sur la Riviera Italienne. Au soir, la flotte réoriente sa route vers l'ouest, précédée par les commandos américains et français venus de Corse.

Vers minuit, le groupe naval d'assaut débarque dans les îles d'Hyères mais tombe sur un champ de mines et subit de lourdes pertes avant d'être capturé. Les commandos d'Afrique du lieutenant-colonel Bouvet ont plus de chance, s'emparent des batteries du Cap Nègre et occupent les objectifs qui leur étaient assignés. Les Rangers de la First Special Service Force ont débarqué à Port-Cros mais n'ont pu s'emparer de la citadelle.

A 3h30 du matin, des éléments précurseurs chargés du balisage des zones de saut sont largués dans la région du Muy pendant que des mannequins destinés à tromper l'ennemi sont parachutés au nord et à l'ouest de Toulon. A 4h15, les parachutistes de la 1st Airborne TF sautent à leur tour et occupent les alentours du Muy.

Ils sont suivis, au cours de la journée, par de nombreux planeurs qui mettent à terre le reste de la division, un total de 9700 hommes comprenant 9 bataillons, trois groupes d'artillerie et deux compagnies de génie. Au cours de la journée, les parachutistes couvrent le débarquement face aux directions de Toulon et de Draguignan et, dès la tombée de la nuit, ils sont au contact d'éléments de la 45^o D.I. débarquée le matin même au nord de Sainte-Maxime.

Peu après le largage des première vagues de parachutistes, un millier d'avions sont venus larguer sur les plages et sur les fortifications de l'ennemi, 800 tonnes de bombes, pour préparer l'assaut en provenance de la mer ... A 8 heures, les premiers échelons américains abordent les plages sans grandes difficultés, sauf à Saint-Raphaël où la résistance allemande se révèle acharnée. Au point qu'un des régiments de la 36^o D.I. américaine doit renoncer à débarquer et se déroute dans l'après midi sur la petite plage du Dramond. Dans la soirée, le VI^o corps d'armée américain a établi deux têtes de pont, une dans les Maures, en liaison avec les parachutistes, l'autre dans l'Esterel. Le lendemain, la résistance de Saint-Raphaël est réduite, en liaison avec les parachutistes de la 1st Airborne TF et les unités de F.F.I. locales.

Tous les objectifs qui devaient être atteints au cours des premières 24 heures le sont, et, au soir du 16 août, la 1^{ere} armée française commence à débarquer à son tour : la 1^{ère} division française libre à l'est de Cavalaire, la 3^o division d'infanterie algérienne et un groupe de combat de la 1^{ère} division blindée dans la baie de Saint-Tropez.

Il restait maintenant à exploiter ce premier succès en lançant l'assaut contre Toulon et Marseille. Les Alliés avaient prévu la chute de ce premier port, vingt jours après le débarquement, c'est à dire le 4 septembre, celle de Marseille le 24 septembre. En fait, la pugnacité d'une armée française totalement retrouvée allait permettre d'en finir dès le 28 août avec la résistance et l'occupation des forces allemandes de ces deux villes.



GOUMIERS À MARSEILLE 1944

III – MARSEILLE LIBEREE

Pour les franco-américains débarqués depuis le 15 août, la prise de Marseille et surtout de son port intact représentait un objectif prioritaire et stratégique. Les planificateurs du débarquement ne l'escomptaient pas avant le 24 septembre. Le général allemand Schaeffer, qui commandait la 244^e D.I. et la garnison de Marseille, soit 17 000 hommes, se rendit le 27 août, après avoir, il est vrai, rendu le port inutilisable dans l'immédiat.

La rapidité de ce succès tient à la conjonction de trois facteurs favorables aux libérateurs, d'abord l'isolement et le piètre moral de l'ennemi, ensuite l'enthousiasme et l'importance de la résistance locale, enfin l'ardeur et la détermination des généraux français, en particulier de Goislard de Monsabert auquel de Lattre, plutôt contraint, a dû lâcher la bride.

Dès le 22 août, avec des moyens très réduits, Monsabert se saisit d'Aubagne pendant que dans les montagnes, ses fantassins algériens s'infiltrèrent rapidement. Le 23 août, à 8 heures du matin, les éléments avancés sont sur le vieux port. Monsabert ne tarde pas à arriver et à installer son PC, au culot, à l'hôtel de la 15^e région militaire. Maniant avec brio l'intoxication, il a une entrevue avec Schaeffer qui en sort tout à fait démoralisé.

Mais il faudra trois jours de très durs combats de rue pour obtenir la reddition des allemands. Bien guidés par les résistants, les hommes de Monsabert doivent réduire les points fortifiés les uns après les autres. Le 25 août, le drapeau tricolore flotte sur Notre-Dame-de-la-Garde. Le 27, Schaeffer reprend les pourparlers et signe la reddition le lendemain. Les Allemands ont eu 5500 tués, plus de 10000 prisonniers, les Alliés comptent quant à eux « seulement » 1500 morts.

En 1939, Marseille est une agglomération de 600 000 habitants. La guerre frappe

dès juin 1940, le 21 l'aviation Italienne y effectuant un raid aérien meurtrier. Jusqu'au franchissement de la ligne de démarcation, Marseille abrite des milliers de réfugiés, souvent étrangers ou juifs. L'arrivée des Allemands, qui décident le 24 janvier 1943 la destruction du quartier du vieux port, est dramatique.

L'hostilité des Marseillais aux Allemands se renforce alors tout comme leur méfiance à l'égard des autorités Vichystes. Alors qu'une minorité de collaborateurs continue de s'agiter autour du P.P.F. Sabiani et que les deux gloires locales Carbone et Spirito vendent leurs services à la gestapo, les réseaux de résistance, socialistes, communistes ou chrétiens, développent leurs activités. En mars 1944, ils encouragent à la grève les métallurgistes qui sont plus de 10 000 à suivre leur consigne. Le 27 mai, un violent bombardement américain tue plus de 2000 personnes et fait 1200 blessés.

Marseille sort de la guerre profondément meurtrie. Les destructions sont énormes. Il ne reste plus que 4 km de quais utilisables (sur 24), on ne compte pas moins de 3 600 immeubles détruits et plus de 10 000 gravement endommagés. La détresse des habitants, la désorganisation administrative incitent à tous les excès. Pendant plus d'un an après la libération, l'activité portuaire de Marseille sera mise en coupe réglée par de véritables équipes de pillage.

IV – LA DÉBÂCLE ALLEMANDE, LE MIDI RETROUVE !

Le groupe allemand d'armées G a donné l'ordre à ses unités de se retirer du sud de la France dès le 19 août. Un mouvement d'une grande ampleur est canalisé par la vallée du Rhône. Divisions de Panzers et divisions dites de sécurité doivent se frayer un passage à travers la région R3 de la résistance – c'est à dire le Languedoc – en suivant les grands axes de la plaine (vallée de la Garonne, nationale 113 et zone côtière).

En raison de la rapide progression des alliés débarqués dans le sud depuis le 15 août, un grand nombre d'unités allemandes demeurent sur la rive droite du Rhône. Nîmes devient ainsi un important point de passage obligé. Et les maquisards tiennent la montagne.

Le repli allemand s'effectue en bon ordre mais les attaques aériennes et la configuration des lieux provoquent souvent des « bouchons » qui se résolvent par une dispersion sur un certain nombre de routes secondaires.

Tout le sud du Languedoc est ainsi le théâtre d'un harcèlement continu de colonnes allemandes souvent affolées, cédant parfois à la panique. L'Aude, l'Hérault, le Gard et une partie de la Lozère et de l'Aveyron appartiennent désormais aux maquis.

La lutte armée ne date pas du début du « décrochage » allemand. Dans les Pyrénées-Orientales par exemple, des combats ont eu lieu dès juillet. Les catalans gardent en mémoire des massacres comparables à ceux d'Oradour. Le chef d'un maquis « espagnol » sera ainsi fusillé, assis dans son village incendié. Perpignan est abandonnée par la Wehrmacht dès le 19 août et libérée par les nouvelles autorités de la Résistance le lendemain.

Narbonne, sur la route du repli allemand, est encore occupée. En Lozère, le lâchage des



PHOTO DE FAMILLE DE L'EM DE LA 1ÈRE ARMÉE - CARPENTIER, LARMINAT, DROMARD, ETC ENTOURANT DE LATTRE

Arméniens incorporés naguère dans les troupes auxiliaires de l'Est, contribue à la défaite allemande. Le passage à la résistance des « Vlassov », c'est à dire des volontaires ex-soviétiques de l'armée allemande, provoque un drame à Rodez. Les Allemands exécutent ceux des Vlassov qu'ils suspectent, puis massacreront des otages à la butte de Sainte-Radegonde.

Le flot principal de la déroute allemande s'écoule comme l'eau d'un fleuve en décrue. Toutes les villes sont évacuées les unes après les autres, de l'ouest vers l'est, et les drapeaux tricolores fleurissent aux fenêtres. Cependant, de petites unités de SS ou de police effectuent encore des coups de main, le plus souvent au hasard, avec la violence que donne, chez elles, la peur des embuscades. Les itinéraires sont ainsi jalonnés d'incendies et de massacres d'habitants – femmes, enfants et vieillards – qui n'ont pu suivre les hommes et les jeunes gens au maquis.

A Béziers, les F.F.I. s'emparent de la ville après des combats contre les allemands et la milice qui forme l'arrière garde. A Montpellier, la partie sera plus difficile. A Sète, en dépit des mesures prises, de longue date, par la Résistance, les installations portuaires seront rendues inutilisables par le génie de la Wehrmacht mais le blocage du port sera évité.

Les Cévennes et les collines de la garrigue, qui les précèdent en venant du littoral, vont être témoins de durs combats entre les maquisards solidement implantés et les colonnes allemandes qui tentent d'échapper aux pièges tendus sur les grands axes. Ces troupes allemandes viennent souvent du Sud-ouest et sont poursuivies, parfois depuis plusieurs jours, par des unités de maquisards qui ne leur laissent aucun répit.

Les récits de la libération sont ainsi riches d'innombrables faits d'armes qui jalonnent les itinéraires. Le 25 août, par exemple, 2000 allemands affrontent un nombre à peu près égal de maquisards, près d'Anduze. Les premiers auront un demi-millier de morts et de prisonniers dont un général – personne ne s'accorde sur son nom - .

Les opérations s'achèveront avec le mois d'août : Montpellier, la capitale de la région « R3 », sera libérée définitivement le 29, un groupe blindé de la 1^{re} armée de, de Lattre de Tassigny venant soutenir les autorités nouvelles.

L'essentiel de l'armée, elle, continue la libération du territoire en remontant la vallée du Rhône puis en marchant vers l'Alsace. A partir de septembre 1944, de Lattre de Tassigny accueille les F.F.I. volontaires et les intègre dans son armée. Le 7 octobre, le général de Gaulle lui demande de prévoir la valeur d'un régiment F.F.I. par grande unité et de réserver les plus valeureux des maquisards pour constituer une nouvelle division. Le 15 octobre, 60 000 F.F.I. ont déjà rejoint la 1^{ère} armée, ils sont 137 000 au début de 1945. Cet afflux permet de « blanchir » les divisions africaines, très fatiguées par la dure campagne menée dans l'Est de la France. Mais il pose aussi le problème des équipements, si les uniformes et les armes légères ne font pas trop défaut – à condition de puiser dans les prises de guerre -, les armements lourds se révèlent insuffisants.

Le 11 novembre 1944, de Gaulle confie à Churchill « *Nous avons des fusils ... ce qui nous fait défaut, ce sont les tanks, les canons ... Les Américains ne songent à armer nos effectifs que pour en faire des garde-voies* ».

A la fin des hostilités, la 1^{ère} armée française peut se vanter d'avoir libéré un tiers du sol national, occupé 50 000 km² du territoire allemand et fait 250 000 prisonniers. Elle compte 14 000 tués et 42 000 blessés. Le 1^{er} Août 1945, la 1^{ère} armée française est dissoute.

Sources :

Archives départementales, régionales et locales
images : ecpad, wikipedia



SAINT-TROPEZ

Les soldats américains arrivent en France

Le soldat américain de la Seconde Guerre mondiale est bien équipé et habillé de façon pratique. L'allure décontractée de cette jeune armée américaine symbolise peu à peu le retour à la liberté. En 1943 l'apparition de brodequins à guêtrons attenants, beaucoup plus pratiques que les brodequins en cuir retourné qu'il faut munir de guêtres en toile, va révolutionner la tenue des soldats américains. Ainsi au débarquement de Provence, beaucoup de photos montrent des GI dotés de "buckle boots" :



NATURE MORTE. ÉQUIPEMENT D'UNITÉS US EN PROVENCE

ÉVOCACTION D'UN SOLDAT AMÉRICAIN PRENANT PART AU DÉBARQUEMENT DE PROVENCE



L'armée française sous l'uniforme américain

Avant même le débarquement anglo-américain d'Afrique du Nord du 8 Novembre 1942, il a été mis en accord lors d'une conversation secrète entre les représentants du Général américain Dwight Eisenhower et du Général français Giraud que l'équipement des soldats français combattant au sein des alliés serait fourni par l'intendance américaine. C'est ainsi que les troupes françaises présentes en Afrique du Nord Française (AFN) et en Afrique Occidentale Française (AOF) et destinées à poursuivre le combat percevront du matériel américain. Cet accord est officialisé et signé à Anfa en janvier 1943.



PATCH FRANCE DE FABRICATION AMÉRICAINE POUR L'ARMÉE FRANÇAISE DE LIBÉRATION



ÉVOCATION D'UN SOLDAT FRANÇAIS DE L'ARMÉE FRANÇAISE DE LIBÉRATION EN PROVENCE COIFFÉ D'UN BONNET DE POLICE AMÉRICAIN SANS LISERÉ ET D'UNE TENUE AMÉRICAIN



ON OBSERVE ÉGALEMENT DES BRASSARDS TRICOLORES EN TOILE CIRÉE CALQUÉES SUR LES MODÈLES AMÉRICAINS ET DISTRIBUÉS PAR L'INTENDANCE AMÉRICAIN



HOMME DU 3ÈME ZOUAVE. SEUL ÉLÉMENT RAPPELANT L'ORIGINE FRANÇAISE DE CE SOLDAT, UN PETIT DRAPEAU TRICOLORE EST PEINT SUR LE DEVANT DU CASQUE D'ACIER M1

La 9^e DIC

Tirailleur sénégalais de la 9^{ème} division d'infanterie coloniale en treillis américain Herringbone Twill. La veste a appartenu à un ancien soldat Français ayant participé à la bataille de Provence

Un ancien vétéran de la 9^{ème} Division d'Infanterie Coloniale, Pierre Bacon que j'ai rencontré, a été l'occasion pour moi de me renseigner sur la véritable uniformologie et histoire de cette division. Le vétéran m'a bel et bien confirmé qu'au sein de cette division l'uniforme américain de la tête au pied était de mise, avec lors du débarquement de Provence un brassard tricolore. "Au débarquement de Provence tout le monde était malade sur les bateaux, tout le monde vomissait "surtout les Américains" Ce sont ses mots.



UNIFORME D'UN TIRAILLEUR DE LA 9^{ÈME} DIVISION D'INFANTERIE COLONIALE



PHOTO PRISE AVEC PIERRE BACON

3ème division d'infanterie algérienne :

La 3ème Division d'Infanterie Algérienne est issue de la Division de marche de Constantine qui a combattu en Tunisie de novembre 1942 à mai 1943. Créée officiellement le 1^{er} mai alors que son premier matériel américain arrive à Alger, elle n'est en fait que partiellement complète et ne sera complétée sous le commandement du général Goislard de Monsabert qu'à la fin de juillet 1943 lorsqu'elle rejoint l'Algérois. En septembre 1943 elle s'installe en Oranie afin de suivre le stage à l'Invasion Training Center entre Arzew et Mostaganem. En décembre de la même année, ses éléments embarquent à Oran et à Bizerte pour Naples. Le 9 janvier la division occupe le secteur de Venafro après avoir relevé la 45th Infantry Division. Ce sont ensuite les combats dans les Abruzzes jusqu'en mars 1944. S'en suivent les terribles combats du Garigliano (secteur de Cassino) où la division perce la ligne Gustav avant de progresser vers Castelforte. En Juin viennent les marches sur Rome et Sienne. La division prend ensuite part au débarquement de Provence, aux campagnes des Vosges, de l'Alsace et de l'Allemagne.

Au vue des nombreuses photos que j'ai pu observer de la 3ème DIA, il semblerait que le casque Adrian de l'armée française soit réglementaire dans cette division avec l'uniforme américain principalement l'ensemble Herringbone Twill 1943.



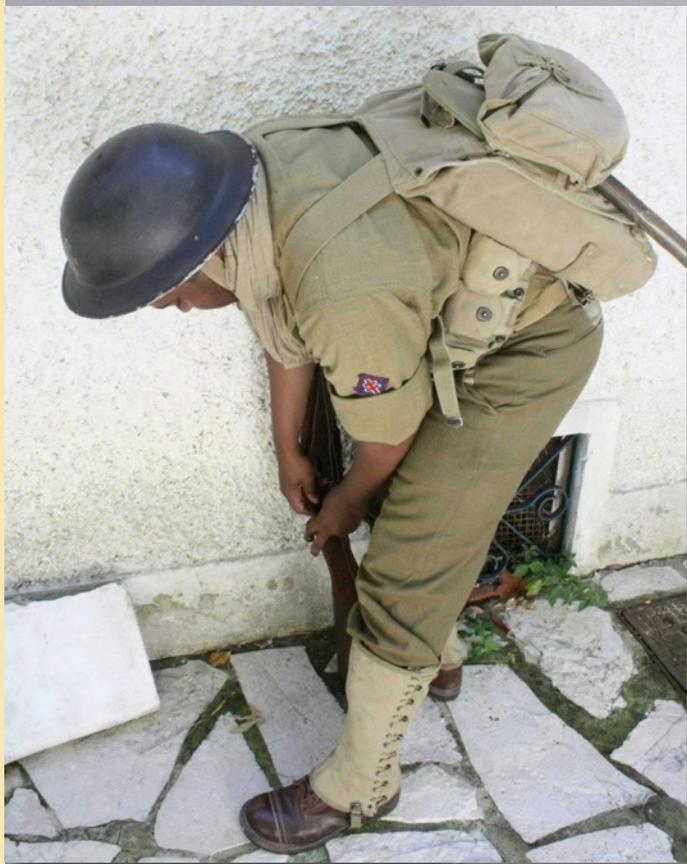
RECONSTITUTION DE LA
TENUE AMÉRICAINE DE
TIRAILLEUR AVEC UN
CASQUE ADRIAN



La 1^{ère} DFL

Cependant, les Forces Françaises Libres sous contrôle opérationnel britannique continueront de percevoir du matériel anglais ce sera notamment le cas de la 1^{ère} Division Française Libre. Si l'uniforme américain est de mise, les soldats français pour conserver un caractère national, arboreront sur leurs tenues et coiffes les marques du système de grades français ainsi que les insignes d'unités françaises.

En août 1944, la tenue de soldat de la 1^{ère} Division Française Libre est donc calquée sur les tenues de l'armée américaine : chemise, pantalon de serge, brodequins, guêtres, équipement en toile, sac de combat, gourde, pochette à pansements et fusil sont d'origine américaine. Le casque anglais demeure relativement présent au sein de la 1^{ère} division française libre, symbole des premières campagnes aux côtés des britanniques contre les forces de l'Axe en Afrique du Nord et en Syrie .



RECONSTITUTION D'UN
TIRAILLEUR DE LA
1ÈRE DIVISION
FRANÇAISE LIBRE

Les goumiers marocains :

D'abord supplétifs, puis réguliers, les goumiers se sont surtout illustrés lors de la Seconde Guerre mondiale, au cours de laquelle les groupements de tabors (régiments), tabors (bataillons) et goums (compagnies), principalement sous les ordres du général Guillaume, ont obtenu, entre 1942 et 1945, dix-sept citations collectives à l'ordre de l'armée et neuf à l'ordre du corps d'armée, puis en Indochine de 1946 à 1954.

C'est à partir de 1944 que les goumiers Marocains ne portèrent plus qu'un seul modèle réglementaire de djellaba dite « modèle 1944 », cet effet sera aussi porté avec les treillis américains en Italie et durant la reconquête de la France :



RECONSTITUTION D'UN
UNIFORME DE GOUMIER

Sources & Bibliographie :

HS UNIFORMES N° 33 LE CASQUE M1
L'armée Française - De La Drôle De Guerre A
La Libération. Francois Vauvillier. Osprey
Publishing
L'ARMÉE FRANÇAISE DE LA LIBÉRATION
DE 1941 À LA VICTOIRE , SBN : 978-2-35250-
260-9
Ref : HIS0488 , André Jouineau
Le débarquement de Provence , Paul Gaujac
Le Corps expéditionnaire français en Italie ,
Paul Gaujac
Militaria N° 61 août 1990 Le para américain
en Provence
Militaria 109 Août 1994
Militaria N° 135 octobre 1996 : L'armée de
libération : L'armée du Sud dans la bataille de
Provence.
Militaria N° 228 juillet 2004 : Le VIe corps
américain dans le débarquement de Provence,
15 août 1944
Militaria N° 276 juillet 2008 : La 36th Division
américaine débarque en Provence, 15-17 août
1944
Militaria Hors-série N° 14 : Débarquement en
Provence (La France libérée - I)
Militaria N° 133 août 1996 : L'armée de
libération : Le débarquement en Provence
GI - GUIDE DU COLLECTIONNEUR, TOME I
, Henry Paul Enjames
Les forces armées de la seconde guerre
mondiale , Andrew mollo

Collectif Amicale 1ère dfl : [http://www.1dfl.fr/
ECPAD](http://www.1dfl.fr/ECPAD)

La république partisane de l'Ossola

par Alexandre Sanguedolce



Après l'effondrement de la ligne Gustav (opération Diadem) en mai 1944, les Alliés avancent rapidement et entrent à Rome le 5 juin 1944. Leur avancée semble inexorable, Florence tombe le 11 août 1944 et les partisans italiens espèrent que les troupes anglo-américaines parviendront à atteindre l'Italie septentrionale très rapidement. Anticipant leur arrivée, de larges zones sont libérées et administrées en «républiques partisanses» par une junte composée des représentants du CLN (1).

1 - CLN : Comité de Libération National regroupant les diverses tendances politiques antifascistes : le PCI, le Parti socialiste, les chrétiens-démocrates et le Parti d'Action

Il y aura ainsi une vingtaine de républiques, d'une durée de vie et d'une taille plus ou moins variable :

République de l'Alto Monferrato (septembre - 2 décembre 1944)

République de l'Alto Tortonese (septembre - décembre 1944)

République de Bobbio (7 juillet - 27 août 1944)

République du Cansiglio (1 juillet - septembre 1944)

République de la Carnia (26 septembre 1944 - 10 octobre 1944)

République du Corniolo (2 février - mars 1944)

République du Friuli Orientale (30 juin - septembre 1944)

République des Langhe (septembre - novembre 1944)

Repubblica partigiana di Maschito (15 septembre 1943 - 5 octobre 1943)

République de Montefiorino (17 juin - 1^o août 1944)

République d'Ossola (10 septembre 1944 - 23 octobre 1944)

République de Pigna (18 septembre 1944 - 8 octobre 1944)

République de Torriglia (26 juin - 27 novembre 1944)

République de la Val Ceno (10 juin - 11 juillet 1944)

République de la Val d'Enza e Val Parma (juin - juillet 1944)

République de la Val Maira e Val Varaita (juin - 21 août 1944)

République de la Val Taro (15 juin - 24 juillet 1944)

République delle Valli di Lanzo (25 juin - septembre 1944)

République de la Valsesia (11 juin 1944 - 25 avril 1945), jamais reprise par les forces germano-italiennes

République de Varzi (19/24 septembre - 29 novembre 1944)

L'arrêt de l'avance alliée sur la ligne Gothique (ou ligne Verte) condamne à plus ou moins brève échéance la vie de ces républiques partisans, oasis de liberté et de démocratie dans une Italie sous la botte allemande et dans laquelle la République Sociale Italienne créée par la volonté d'Hitler et dirigée par un Mussolini vieillissant, malade et usé n'est qu'un simple faire-valoir.

Solidement retranchés derrière la ligne Gothique, les Allemands vont avoir tout le temps pour dégager un nombre suffisant de troupes pour mener avec l'aide de la GNR(2) et les unités

de l'ENR (3) des opérations de ratissages. La *Repubblica della Valsesia* sera l'unique zone à demeurer libre jusqu'à la libération, le 25 avril 1945.

Pour des questions pratiques, il n'est pas possible de faire l'historique de ces républiques partisans en raison de la complexité de la résistance italienne. Le choix de la république de l'Ossola permet de comprendre comment est né le mouvement de résistance avec toutes ses composantes politiques. Cette république est la plus connue. Un musée de la Résistance italienne, évoqué en fin d'article, a été créé avec un parcours de mémoire.

Prélude à la naissance de la république partisane de l'Ossola.

Le 8 septembre 1943, les Italiens apprennent la capitulation signée à Cassibile le 3 septembre auparavant par le général Castellano représentant le *Maresciallo* Pietro Badoglio (4). Aussitôt, comme l'avaient prévu les Allemands, le plan *Achse* est mise en œuvre : occupation des points stratégiques, casernes, ponts, terrains d'aviation et désarmement de l'armée italienne. Afin d'échapper à la déportation en Allemagne pour le travail forcé, des soldats italiens, encadrés par des officiers s'enfuient dans les zones montagneuses : ils forment la première résistance armée organisée. Profitant du chaos général, des casernes sont vidées de leur armement et distribué à ces soldats en errance.

C'est ainsi que le *tenente* Alfredo di Dio du 1^o *reggimento corazzato* apprenant la nouvelle de l'armistice, demande à son commandant la possibilité d'organiser la résistance aux soldats allemands qui doivent les désarmer. Devant le refus de son supérieur, il part avec son frère Antonio dans les montagnes entre Novare et la vallée de l'Ossola. Alfredo di Dio est né en Sicile le 4 juillet 1920. Ancien champion d'escrime, le jeune officier n'a qu'une idée en tête: libérer l'Italie de la présence allemande et se débarrasser du fascisme.

2 - GNR : *Guardia Nazionale Repubblicana* (regroupant l'ex-milice-la MVSN, la Police de l'Afrique italienne et les carabinieri)

3 - ENR : *Esercito Nazionale Repubblicano*, l'armée de terre de la RSI

4 - Pour comprendre toutes les arcanes de la signature de cette armistice qui est en fait une capitulation sans condition, le lecteur pourra se référer au numéro 85 de *l'Histomag* paru en septembre 2013, dans l'article *Les 45 jours de Badoglio*

Avec ses hommes, il rejoint un autre officier, le *capitano* Filippo Maria Beltrami du 27^e *reggimento d'artiglieria*, ensemble ils mettent sur pied une formation militaire apolitique d'une centaine d'hommes: la *brigata patriota Valstrona* (du nom de la vallée qui porte le nom du torrent Strona). Alfredo di Dio est capturé par les fascistes en janvier 1944 et emprisonné à Novara. Il s'en évade un mois plus tard pour retrouver ses hommes. Entre-temps, la *brigata patriota Valstrona* ne peut échapper aux filets d'une opération de ratissage menée par les Allemands et le 13 février 1944, le *capitano* Beltrami, Antonio di Dio et une dizaine de partisans tombent sous les balles ennemies. La '*Valstrona*' est dissoute et les rescapés se réfugient dans les vallées adjacentes. Alfredo di Dio réussit à retrouver les rescapés du désastre et avec d'autres résistants fonde la division *Valtoce* reconnaissable au foulard bleu que portent ses hommes (5).



LES 43 CONDAMNÉS

Le grand ratissage du 11 juin 1944.

Refusant l'incorporation dans l'armée de la RSI, l'ENR, de crainte d'être envoyés en Allemagne comme travailleurs forcés, beaucoup de jeunes quittent la vallée pour rejoindre les troupes de partisans retranchés sur les hauteurs. Entre le 11 juin et le 1er juillet 1944, les troupes nazifascistes entreprennent de reprendre le contrôle de la vallée du Valgrande. Les pertes sont très lourdes pour les résistants, environ trois cents d'entre eux périssent durant ces affrontements. Les Allemands décident de faire un exemple, quarante trois rescapés des combats sont embarqués dans des camions et vont défiler dans les rues de Fondotoce, petite ville située sur la rive nord-ouest du lac Majeur. Précédant le défilé macabre, deux prisonniers tiennent une pancarte avec cette inscription: *Sono questi i liberatori d'Italia oppure sono banditi?* -(Est-ce que ce sont les libérateurs de l'Italie ou des bandits?). Sous la pancarte, une femme, la seule de ce groupe (6), Cleonice Tomassetti, âgée de 33 ans. Ils sont rassemblés près du canal reliant le lac Majeur au lac de Mergozzo et abattus par groupes de trois d'une balle dans la nuque. Certains crient « viva l'Italia ! » avant de mourir. Un miraculeux rescapé, Carlo Suzzi, est recueilli par un paysan après le départ des Allemands.

Ses blessures sont légères, il retournera continuer la lutte en prenant le pseudonyme « *quarantatre* » 43.

5 - Les brigades garibaldiennes portent un foulard rouge et les unités giellisti (GL: Giustizia e Liberta du Parti d'Action) un foulard vert.

6 - Teresa Binda, cousine du cycliste Alfredo Binda, championnissimo de cyclisme, avec à son actif 5 Giro et 3 Championnats du monde sur route, sera exécutée le 27 juin 1944 dans les environs avec sept autres résistants.



ALFREDO DI DIO



La république partisane de l'Ossola

Après une intense activité de guérilla, les formations partisans prennent facilement possession du Val d'Ossola, le 24 août 1944. Les formations partisans s'intitulent division ou brigade (pour les unités garibaldiennes d'obédience communiste), leur effectif ne dépasse pas 400 hommes. En tout environ 4000 hommes sont répartis dans les divisions Piave, val d'Ossola, Valtoce ou Beltrami, ainsi que la 2e division Garibaldi.

La ville de Domodossola tombe le 7 septembre, après un ultimatum, la garnison allemande, composée d'unités de second ordre hisse le drapeau blanc. Des accords d'échanges de prisonniers sont conclus avec la possibilité de rejoindre les confins helvétiques.

Une «Junte de gouvernement», composée de membres représentant le CLNAI (Comité de Libération National de l'Italie du Nord) et dirigée par le socialiste Ettore Tibaldi, est chargée d'administrer la vallée. Elle va se réunir 13 fois. Les communistes refusent d'y siéger.

La république de l'Ossola est proclamée le 10 septembre 1944. Des journaux antifascistes sont imprimés (Liberazione, l'Unità ou l'Avanti), les syndicats réapparaissent, des timbres-postes surchargés au nom de la république sont même mis en circulation. Des journalistes étrangers viennent visiter cette enclave de liberté. Le ravitaillement passe par la Suisse, en échange de la production locale, la Confédération Helvétique fournit l'aide alimentaire, 20 tonnes de pommes de terre sont distribuées par la Croix-Rouge.



ETTORE TEBALDI



Si cette région n'est pas considérée par les Allemands d'un intérêt hautement stratégique, l'existence de cette enclave pour la République Sociale Italienne est un affront qu'elle ne peut tolérer.

L'opération Avanti :

Le 9 septembre, un bataillon d'élèves-officiers de la GNR parti de Maccagno à bord d'un navire de la Xa MAS, le San Cristoforo, débarque par surprise sur la rive occidentale du lac Majeur et s'empare de la ville de Cannobio, ils sont rejoints par les parachutistes du 3e bataillon Azzuro (du régiment parachutiste Folgore) formant ainsi une tête de pont pour une future action germano-italienne.

Les commandements de la GNR de Novare et des Brigades Noires mettent au point une opération d'anéantissement des forces partisans avec l'approbation de l'état-major de la SS-und Polizeiführer Oberitalien West.

Une piste d'atterrissage est aménagée à Domodossola pour un soutien aérien allié. Un Canadien, le major Patterson sert d'agent de liaison mais les Alliés ne fourniront aucun support logistique. Un commandement unique chargé de coordonner ces formations hétérogènes est sous la responsabilité du colonel Federici, de son vrai nom Gian Battista Stucchi.

Les forces de la RSI alignent 4500 hommes regroupant divers corps: le bataillon parachutiste GNR Mazzarini, le bataillon GNR Venezia Giulia, les élèves-officiers de la GNR ; la Brigade Noire de Novare, le Waffen-Füsilier bataillon Debica -SS italiens- , les paras du 3e bataillon Azzuro, 2 blindés du groupe Leonessa, un bataillon de la Decima Mas et avec le soutien de 500 Allemands du SS-Polizei- Regiment 15. Un train blindé provenant de Novare est prévu également. Cette force est sous les ordres du SS-Obersturmbannführer Buch.

Programmées pour le 9 octobre et reportées en raison du mauvais temps, les opérations de reconquête du Val d'Ossola débutent le 11 octobre 1944 . 5 colonnes manœuvrant en tenaille ont pour mission de s'emparer de Domodossola qui tombe le 14 et de chasser les partisans de la vallée.



COMITATO DI LIBERAZIONE NAZIONALE

Giunta Provvisoria di Governo
della Zona Liberata
DOMODOSSOLA

Con designazione di questo Comando Militare, è costituita in data 11 settembre 1944 per la Zona Liberata dell'Italia Settentrionale (Valli dell'Ossola) una **GIUNTA PROVVISORIA DI GOVERNO** nelle persone di:

TIBALDI Prof. Ettore	- Presidenza - Commissario per il Collegamento col C. L. N., per i Rapporti con l'Estero, Giustizia e Stampa.
BALLARINI Ing. Giorgio	- Commissario per i Servizi Pubblici, Trasporti, Lavoro.
BANDINI Dott. Mario	- Commissario per il collegamento con l'Autorità Militare.
CRISTOFOLI Ing. Severino	- Commiss. per l'Organizzazione amministrativa della Zona.
NOBILI Dott. Alberto	- Commissario per le Finanze, Economia ed Alimentazione.
ROBERTI Giacomo	- Commissario per la Polizia e per i Servizi del Personale.
ZOPPETTI Sac. Prof. Luigi	- Commiss. per l'Istruzione, l'Igiene, Culto e Beneficenza.

La Sede della Giunta Provvisoria è nel Palazzo Civico della Città di Domodossola.
La Giurisdizione della Giunta comprende tutti i territori liberati delle Valli dell'Ossola.
Le varie istituzioni pubbliche della Zona dipendono direttamente e rispettivamente dalle varie sezioni della Giunta sopra indicate.
Tutti gli agenti pubblici sono tenuti a far eseguire gli ordini e rispettare le disposizioni emanate, restando ineso che fino a che non giungano disposizioni in contrario restano in vigore gli ordinamenti amministrativi e le disposizioni finora esistenti.

Domodossola, 12 Settembre 1944

LA GIUNTA

La «junte» prend la route de la Suisse. Avec l'aide de l'artillerie du Flak Regiment 212 et du train blindé, les fortins tenus par les partisans de la division Piave tombent les uns après les autres. Le major Patterson est blessé et capturé, emprisonné à Milan il ne sera libéré que le 25 avril 1945. Le chef de la division Valtoce, Alfredo di Dio est tué en inspectant les positions. Les combats acharnés opposent les SS du bataillon Debica aux partisans de la division Val d'Ossola. Débute un inexorable reflux des unités de la république partisane vers la Suisse ainsi que des civils de la vallée. Les autorités helvétiques estiment à 30 000 le nombre des réfugiés.

L'opération prend fin le 14 octobre 1944 et est une réussite, les bandes partisans sont dissoutes ou débandées, elles se réfugient en Suisse ou dans les vallées voisines, 60 partisans ont perdu la vie, 200 sont capturés. Les forces de la RSI comptent 18 morts. La république partisane aura vécu 33 jours.

Lieux de mémoire : la Casa della resistenza

Située à Fondotoce, sur l'emplacement même où ont été fusillés les quarante-trois résistants, la Casa della resistenza a été inaugurée en 1996. A l'intérieur, plusieurs panneaux racontent l'activité partisane durant l'été 1944. Les archives peuvent être consultées. Au fond du parc, derrière une grande croix, les noms des résistants morts dans la vallée sont inscrits sur un mur, on y reconnaît celui des frères de Dio. Une urne contenant les cendres de déportés de Mathausen est entreposée devant la croix.

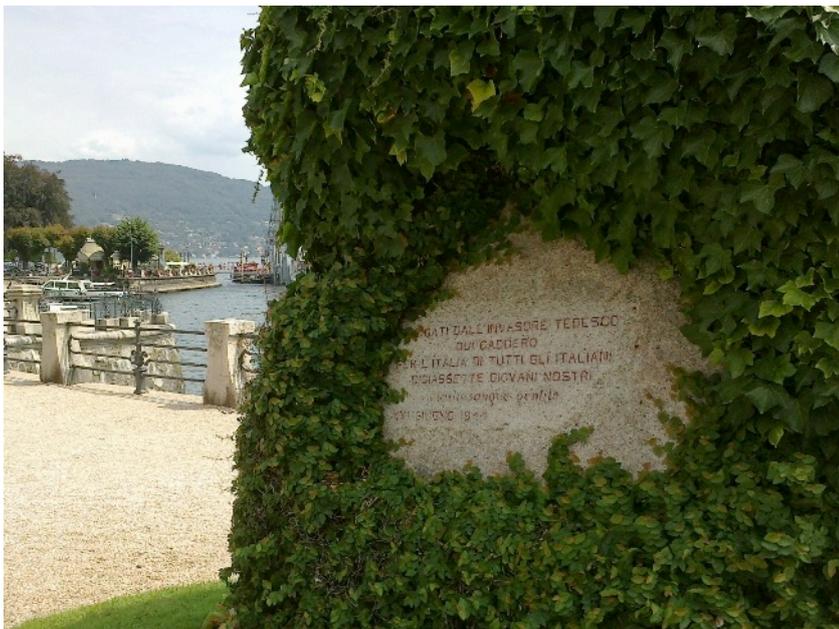
La Casa della Resistenza est fermée le lundi et est ouverte de 15h00 à 18h30.

D'autres monuments, plaques, stèles rappellent les combats de cette période et les exactions commises à la suite comme à Baveno où 17 partisans ont été fusillés le 21 juin, le lendemain du massacre de Fondotoce. Plusieurs stèles délimitent la 'frontière' de la république partisane d'Ossola.



TOMBES DES FRERES DI DIO





LA STELE DES FUSILLES DE BAVENO

Photos de l'Auteur



STELE BORNE FRONTIERE REPUBBLICA DE L'OSSOLA

La libération de la Belgique

Par Prosper Vandenbroucke



Lorsque dans la matinée du 2 septembre 1944, des éléments américains du 82nd Armoured Reconnaissance Battalion appartenant à la 2nd U.S. Armoured Division (Hell on Wheels) traversèrent la frontière Franco-Belge près du village de Rumes, nul ne se doutait que la Belgique allait être libérée rapidement.

De fait, et selon un plan établi, des troupes auraient dû être larguées en masse ce même 2 septembre 1944 entre Douai et Tournai afin d'occuper tous les carrefours et ponts importants.

Un couloir aurait été ainsi créé afin de permettre aux troupes de la 2nd British Army du général Dempsey, de foncer vers Anvers, Bruxelles et Gand. Cette opération, qui n'eut jamais lieu, portait le nom de "Lymnet-1" car en effet le 1^{er} septembre, le général U.S., Omar Bradley, fit avancer le 19th U.S. Army Corps jusqu'à Tournai, situé pourtant en secteur britannique.

Lorsque l'on évoque une libération rapide, jugez-en plutôt :

2 septembre 1944 Libération de Mons et de Tournai

La 2nd British Army, et la 1st U.S. Army progressent rapidement sur le territoire belge. Les Britanniques enlèvent Tournai, la 3th U.S. Armoured Division libère Mons. La progression alliée a été fulgurante.

3 septembre 1944 - Libération de Bruxelles -

Dans le secteur de la 2nd British Army, la 2nd Guards Division suivie par la Brigade Libération (dite Brigade Piron) libèrent Bruxelles et font une entrée triomphale dans les rues de la capitale.

A ce stade des hostilités, le front allié s'étend en gros de l'embouchure de la Somme, au nord, jusqu'à Troyes, au sud, le long de la ligne Lille-Bruxelles-Mons-Sedan-Verdun-Commercy.

4 septembre 1944 - Libération du port et de la ville d'Anvers

La 11th Armored Division (britannique) réussit à s'emparer du port belge d'Anvers intact, mais pour le moment inutilisable, car les Allemands tiennent toujours l'estuaire de l'Escaut, passage obligé du trafic maritime entre Anvers et la haute mer.

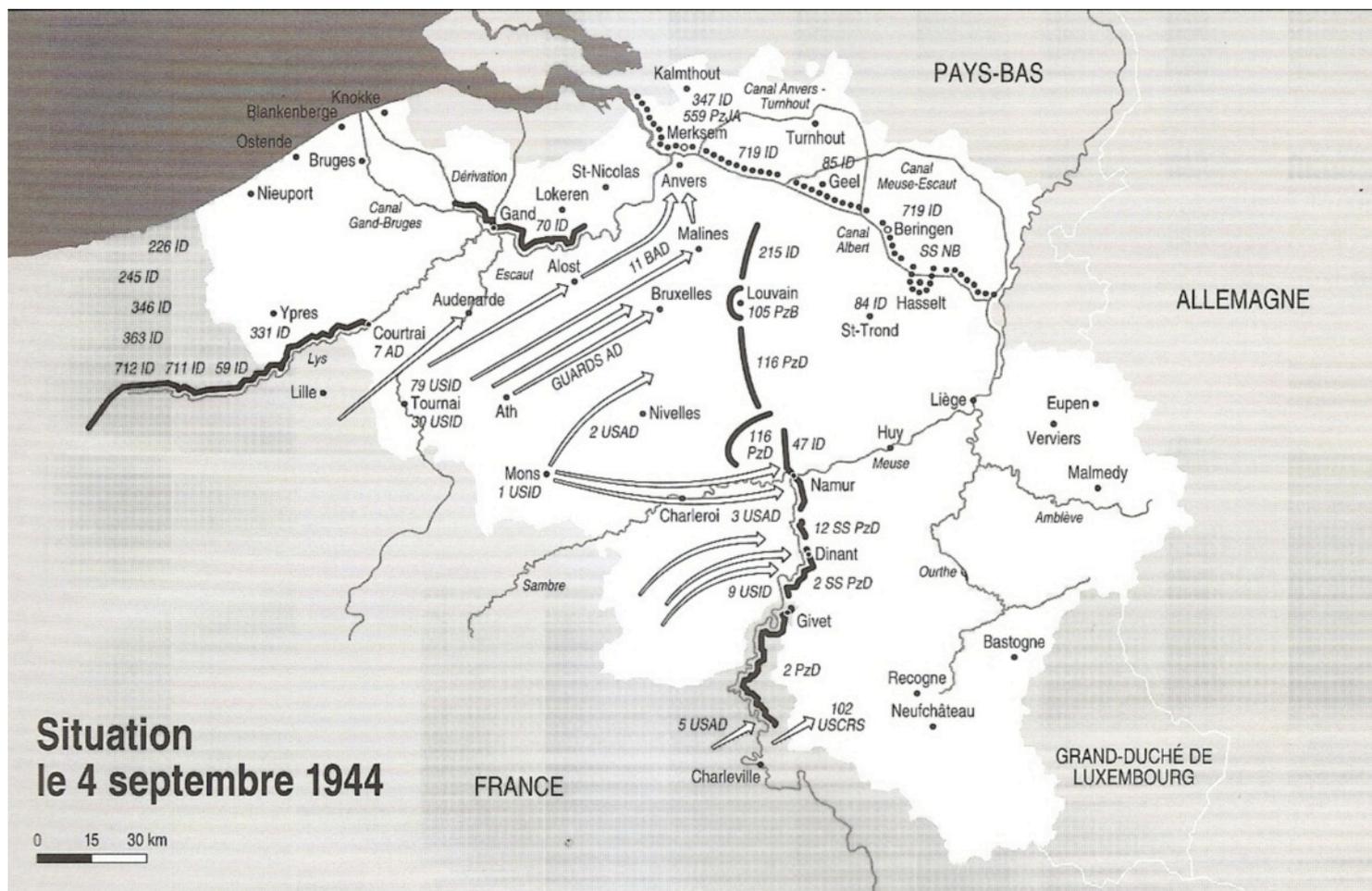
(Voir : <http://www.freebelgians.be/articles/articles-4-46+la-lib-ration-du-port-d-anvers.php>)
Pour les Alliés, c'est un formidable succès du point de vue logistique.
Car c'est toujours des plages de Normandie que parvient leur ravitaillement en carburant, en munitions et en vivres, soit à plus de 600km du front pour certains éléments avancés des 1st et 3rd U.S. Army.

5 septembre 1944 -

Dans le secteur de la 1st U.S. Army du général Hodges, le 7^{ème} Corps parvient aux abords de Liège, sur la Meuse.

6 septembre 1944 - Libération de Liège et du massif ardennais -

Plus au sud, les 5^{ème} et 19^{ème} Corps progressent difficilement, du fait de la nature du terrain, dans le massif ardennais et la province du Luxembourg, respectivement vers Bastogne et Arlon.



7 septembre 1944 - Libération de Verviers et de la Province de Liège -

Les 2nd British Army et 1st U.S. Army atteignent le canal Albert, que le 113th U.S. Cavalry Group traverse à proximité de Hasselt.

Dans le secteur de la 1st U.S. Army, la 3th Armoured Division libère Verviers.

Dans la zone d'opération du 19th U.S. Army Corps, Arlon est libéré par la 28th U.S. Infantry Division.

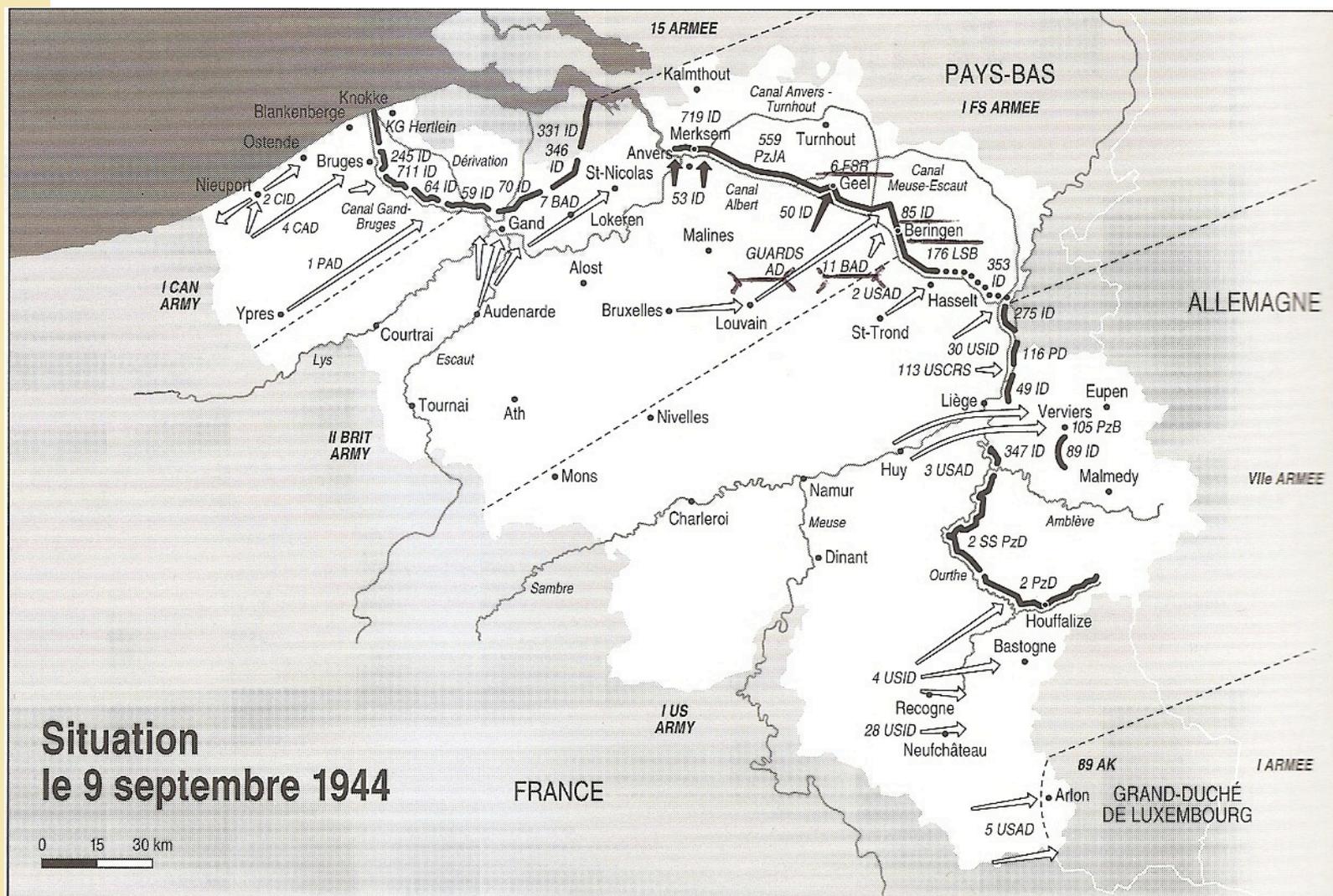
8 septembre 1944 - Franchissement du canal Albert -

Dans le secteur de la 2nd British Army, le canal Albert est franchi à hauteur de Geel.

Dans le secteur de la 1st U.S. Army, il est également dans la région de Maastricht, à la frontière hollandaise.

9 septembre 1944 - Franchissement de la frontière hollandaise -

Dans le secteur de la 1st U.S. Army, des unités du 19th Army Corps franchissent la frontière hollandaise à Maastricht.



10 septembre 1944 - Libération du Grand-duché de Luxembourg -

A Bruxelles et sur proposition du maréchal Montgomery, le commandant en chef des forces expéditionnaires alliées en Europe, le général américain Eisenhower, décide de l'opération visant à s'emparer des ponts néerlandais sur la Meuse et le Waal (Bas-Rhin) et de libérer la région des Polders et de l'estuaire de l'Escaut, condition essentielle à l'exploitation du port belge d'Anvers.

C'est l'opération "Market-Garden" qui est décidée. Il s'agit de débarquer des troupes aéroportées à Arnhem, Grave, Nimègue et Eindhoven, en vue d'assurer le contrôle des ponts sur le Rhin.

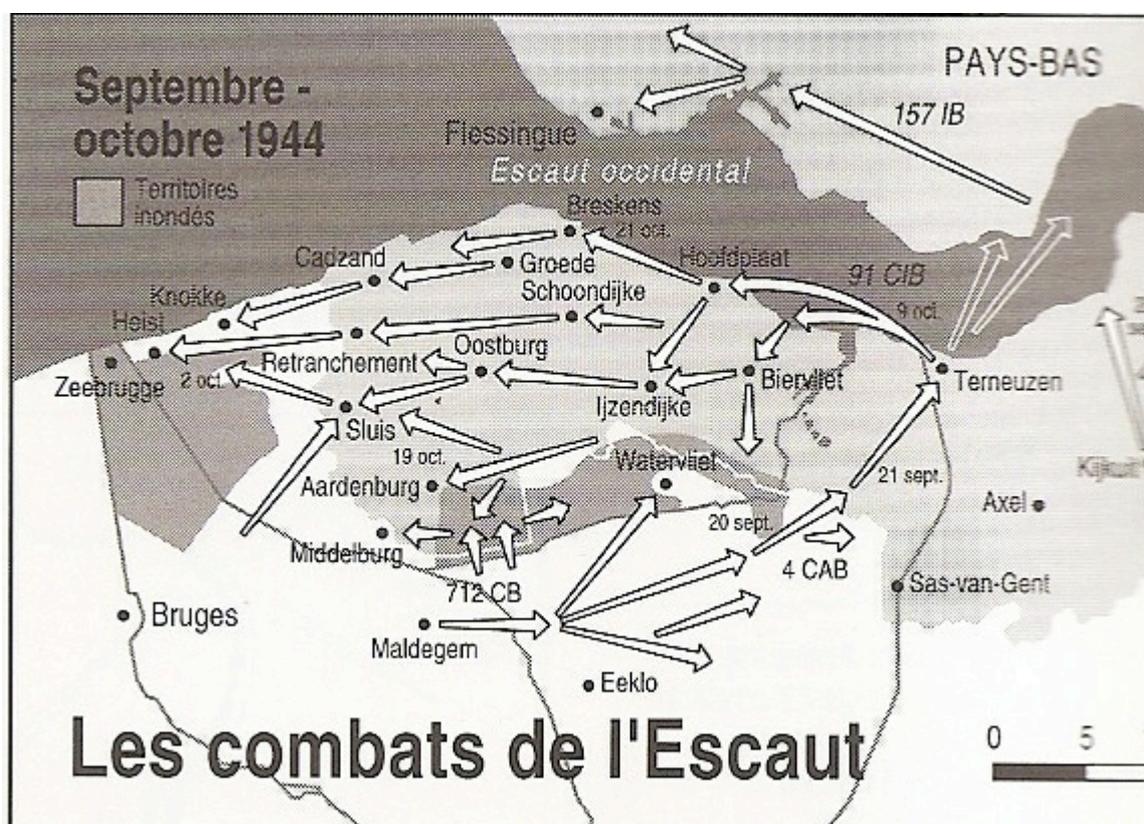
Le but de Montgomery est très clair : pénétrer à l'intérieur du bassin de la Ruhr, en Allemagne du Nord, et mettre fin le plus vite possible à cette guerre.

Dans le secteur de la 1st U.S. Army, dans les Ardennes, la 5th Armoured Division atteint Luxembourg-ville, dans le Grand-Duché de Luxembourg.

Cette progression rapide ne doit cependant pas faire oublier que ce fut au prix de rudes combats (Poche de Mons, franchissement du Canal Albert et surtout les combats après la prise du port d'Anvers.)

Elle ne doit surtout pas faire oublier que la libération de la Belgique fut également l'œuvre des soldats **Canadiens et Polonais** lesquels y participèrent activement et nous pensons ici aux combats que ces soldats ont dû livrer dans l'ouest (le littoral belge) et le nord-ouest du pays (estuaire de l'Escaut)

Il y a beaucoup à dire et à écrire au sujet de la progression des armées alliées au travers de la Belgique en septembre 1944. Ce qui précède, ne sont que les grandes lignes, car de nombreuses villes et régions ont eu une libération différente, tantôt dans la joie, tantôt dans la douleur.



Vous trouverez ci-dessous quelques liens internet, lesquels ont servi de source au présent article en plus du livre de Peter Taghon " Belgique-44" Vous trouverez également les abréviations se rapportant aux cartes.

<http://www.bruxelles.be/artdet.cfm/5562>

http://www.histoire-fr.com/Atlas_seconde_guerre_mondiale_france_market_garden.htm

<http://www.arquebusiers.be/20e-siecle-4-2.htm>

<http://gege6220.skyrock.com/282587278-la-liberation-de-la-belgique.html>

http://www.museedelaguerre.ca/cwm/exhibitions/newspapers/operations/netherlands_f.shtml

<http://www.freebelgians.be/articles/articles-4-51+la-lib-ration-de-bruxelles.php>

<http://fr.soc.politique.narkive.com/HG3Evggj/39-45-1er-11-septembre-1944-liberation-de-la-belgique-et-du-luxembourg>

I.D. = Infanterie Division

PzD = Panzer Division

PzB = Panzer Brigade

PzJA = Panzer Jäger Abteilung

SS NB = SS Niederländisch Bataillon

BAD = British Armored Division

USAD = US Armoured Division

USCRS = US Cavalry Squadron

USID = US Infantry Division

AK = Armee Korps

FSR = Fallschirm Regiment

KG = Kampfgruppe

LSB = Landes Schützen Bataillon

BD = British Division

CAD = Canadian Armoured Division

CID = Canadian Infantry Division

PAD = Polish Armoured Division

CB = Canadian Brigade

CAB Canadian Armoured Bigade

CIB = Canadian Infantry Brigade

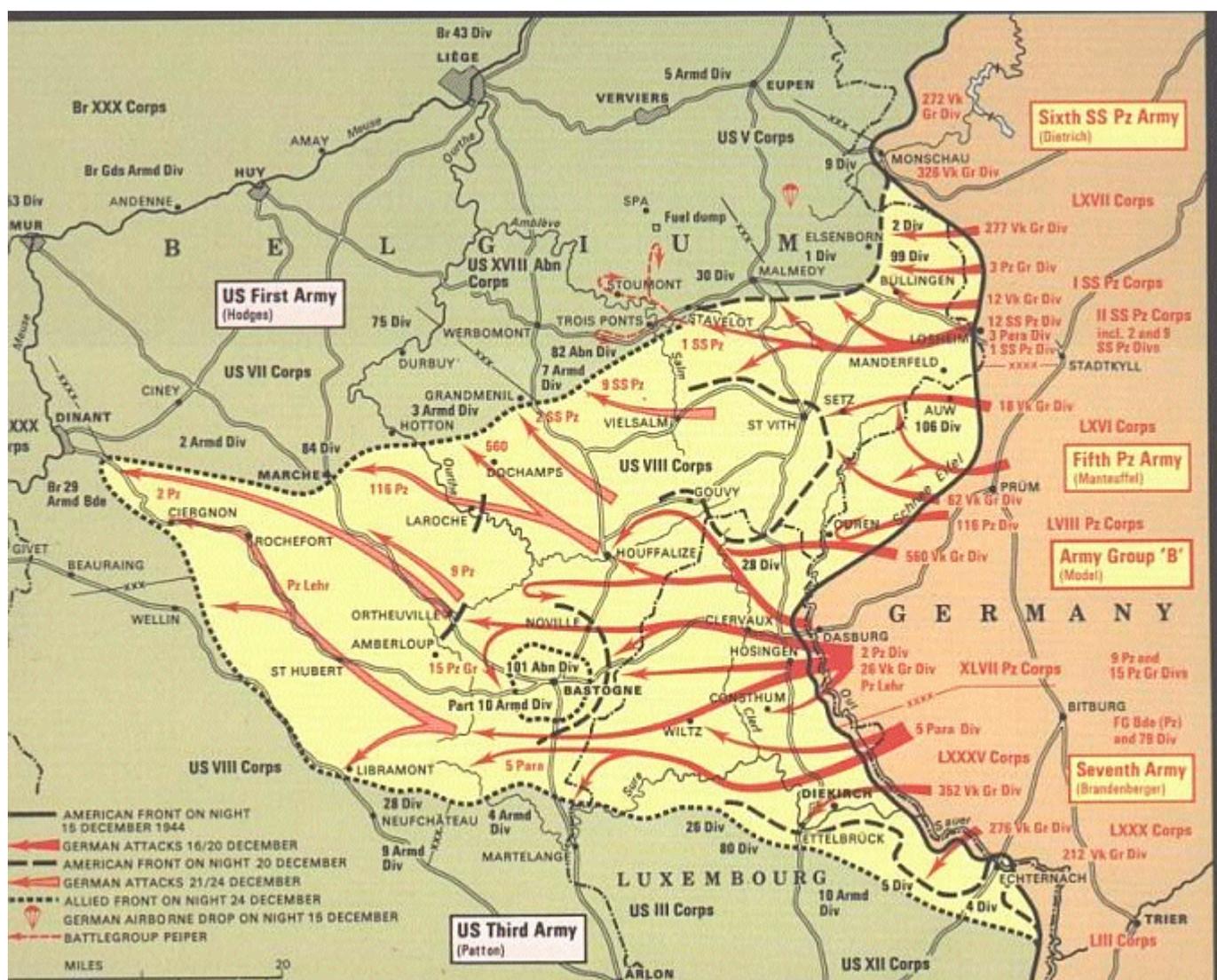
IB = Infantry Brigade

PAB = Polish Armoured Brigade



Combats méconnus de La bataille des Ardennes

par Philippe Gruslin



31 décembre 1944 « quelque part » en Ardenne...

Des GI's fatigués, affamés, transis de froid arrivent près d'un petit village qu'ils vont devoir défendre. La nuit tombe. Les ordres pour installer une première ligne de défense sont donnés. Des mitrailleuses sont mises en batterie le long des chemins ; des hommes se couchent sur le sol et observent tant bien que mal leurs secteurs, prêts à riposter pendant que d'autres commencent à creuser difficilement dans la terre gelée.

Il commence à neiger.

Le *PFC* Bob CRUZAN creuse son *foxhole* avec son ami Jeff. Après bien des efforts et beaucoup de fatigue, ils n'ont pu atteindre qu'une faible profondeur. Leur trou ne couvre que la grandeur de leurs jambes. La terre qu'ils ont extraite, posée au bord, double la hauteur.

Bien conscients que la terre ainsi rejetée ne les protégerait pas, les deux hommes éreintés s'endorment cependant derrière ce faible rempart, plus psychologique que réellement concret. Le vacarme et les explosions des obus d'artillerie qui tombent loin en avant de leur zone ne les réveillent pas.

Un bataillon d'infanterie chargé de défendre un village ne doit pas seulement occuper la localité mais également les axes qui y mènent.

Revenus de l'*O Group* au PC bataillon, les différents commandants de compagnies rejoignent leurs unités et rassemblent leurs chefs de pelotons afin de déterminer les secteurs à occuper et donner les ordres pour une « défense ferme ».

La compagnie I doit s'installer à cheval sur la route, au N-O du village. Le CO, le *Cpt* NICHOLSON, surnommé Nick, a regroupé son cadre autour de lui ; parmi eux se trouve un OA, (observateur avancé d'artillerie) le *Lt* James MAC GHEE.

Les circonstances de la guerre étant ce qu'elles sont, nul n'entend le sifflement de l'obus qui s'abat en plein milieu du groupe.

MAC GHEE se souvient d'avoir vu une boule de couleur jaune-orange comportant des taches noires en son milieu. Se relevant, il avance en titubant, sans but. Il a le visage engourdi et craint d'avoir la face arrachée. Il prend seulement conscience qu'un obus a explosé. Le réflexe du soldat jouant, il se recouche rapidement. Le contact de la neige sur son visage lui fait du bien. Il se rend compte alors qu'aucune trace de sang ne macule la neige. Cela le rassure et lui fait reprendre ses esprits. Il perçoit des formes sur le sol. Il s'agit des hommes qui participaient à l'*O Group* de compagnie. Le *T/Sgt* MERICLE est mort, le *Lt* RERICH a de multiples blessures. L'OA l'aide à se relever et lui indique la direction du poste de secours. Le *Lt* SCOTT est sonné et a une coupure faite par le bord de son casque qui a été projeté au moment de la déflagration.

Les *Sergeants* CAMPBELL et MAC FARLANE sont indemnes et rejoignent leurs pelotons.

Laissons le *Lt* MAC GHEE terminer lui-même son témoignage :

« Un peu plus tard, j'ai vu arriver une ombre, c'était le Lt-Col. MORAN, commandant le bataillon, qui avait été informé par le Lt RERICH arrivé au poste de secours, que quelque chose avait eu lieu à la Cie I. Il me demanda ce qui était arrivé et je lui dis que la masse au centre de la zone sombre devait être ce qui restait du capitaine. Le colonel se rappela que le capitaine avait souvent mentionné que les quatre derniers chiffres de sa carabine étaient des 6. Dans l'obscurité, le colonel alla vérifier le numéro « 6666 », c'était l'arme de Nick comme je le craignais et étais pratiquement sûr. Le colonel me dit de tenir cet endroit et qu'il enverrait un officier d'infanterie pour prendre temporairement le commandement de la compagnie. Il m'avertit de ne pas faire savoir, avant le matin, à la troupe en ligne, que leur capitaine était mort. Il promit également d'envoyer des gens pour ramasser la dépouille. Ils ne retrouveront pas le casque du capitaine, ni sa main gauche et son avant-bras portant une montre de valeur que sa femme lui avait offerte, avant qu'il ne fasse clair le lendemain.

J'ai vu par la suite son casque, replié l'avant contre l'arrière, aplati ! Dieu était avec moi cette nuit-là. Nick était entre moi et l'explosion et je me trouvais derrière lui quand ça arriva. Les « morceaux noirs » que j'avais vus dans la boule de feu étaient sans aucun doute le corps désintégré de mon ami le capitaine NICHOLSON. C'était une terrible veille de Nouvel-An. »

Ces événements qui illustrent les affres des combattants de première ligne ne se sont pas déroulés à Bastogne, à Malmedy ou à Manhay, des endroits qui, souvent à eux seuls, évoquent dans l'esprit du public, la bataille des Ardennes.

Ils se sont déroulés dans le secteur nord-ouest de Bastogne, à une trentaine de kilomètres de la célèbre ville.

La Cie I appartenait au 1^{er} Bataillon du 345^{ème} Régiment d'Infanterie de la 87^{ème} Division d'Infanterie. Cette unité, surnommée « *Golden Acorn* », en référence à son insigne, a combattu dans le secteur de Libramont/Saint-Hubert et a stoppé l'avance de l'armée allemande qui, après son échec devant Bastogne, avait tenté d'atteindre la Meuse par la gauche du front.

Au travers de quelques articles, vont vous être relatés quelques faits de glorieux combats qui ont eu lieu dans ce secteur oublié, « *quelque part* » en Ardenne

CONTEXTE GENERAL :

Situation allemande :

Rappel de l'objectif d'HITLER en décembre 44 :

Il voulait prendre le port d'Anvers, afin de bloquer le ravitaillement allié qui arrivait par là.

De par le mouvement de ses troupes, il espérait séparer les armées US et britannique, ce qui devait arrêter les opérations alliées sur le front ouest.

Ce faisant, il souhaitait non seulement gagner un délai lui permettant de finaliser le développement de ses armes secrètes mais encore, au vu de la situation, pousser les anglo-américains à demander une paix séparée. Ceci lui aurait permis de concentrer ses efforts sur le front oriental.

Pour pouvoir atteindre Anvers, il fallait prendre les ponts sur la Meuse. Laissant Bastogne derrière eux, les Panzer poursuivent vers l'ouest et le pont de Dinant.

Situation américaine :

A cette date, le QG de la 28^{ème} division d'infanterie est à Neufchâteau (+ /-25Km à l'ouest de Bastogne). Le général MIDDLETON, commandant du VIII Corps, qui avait quitté Bastogne au moment de l'arrivée de la 101^{ème} Airborne se trouvait également dans la ville.

Les éléments rescapés de la 28^{ème} division tiennent principalement la route Bastogne-Neufchâteau et défendent le village de Sibret situé sur celle-ci. Le général COTA, qui commande la division, n'a pu regrouper que 200 hommes de son 110^{ème} régiment d'infanterie ainsi que des rescapés de diverses unités. Les deux autres régiments sont bloqués à St-Vith et à Dieckkirch. De même, des isolés de ce 110^{ème} régiment se sont retrouvés coincés à Bastogne et ont été intégrés au *Team SNAFU*.

A 10Km de Neufchâteau se trouve la petite ville de Libramont, sur la route menant à Dinant. Dans cette ville se trouve un groupe de tanks destroyers, une batterie incomplète d'artillerie antiaérienne, des éléments logistiques ainsi que des compagnies incomplètes de deux bataillons de génie de combat et d'un bataillon de génie. On y trouve également de nombreux isolés de diverses unités.

EVOLUTION :

Les hommes des différentes unités sont convertis en fantassins afin de pouvoir assurer la défense de la ville. Le 21 au soir, un faible renfort du 602^{ème} Tank Destroyer Battalion arrive de France pour renforcer la cité.

Les allemands décident, à partir du 21, de progresser dans le secteur entre Libramont et Bastogne, avec, pour axe principal, la ville de Saint-Hubert.

Devant la poussée dans ce secteur, COTA décide d'abandonner Sibret afin d'occuper Vaux-les-Rosières, plus proche de Neufchâteau et du QG.

Au vu de la situation, l'état-major américain décide de ramener plusieurs unités en Ardenne, notamment la 87^{ème} division d'infanterie qui, à ce moment, combat dans la Sarre.

Dans la nuit du 23 au 24, la 87^{ème} est relevée par les 44^{ème} et 100^{ème} d'infanterie et fait mouvement vers une zone de regroupement à environ 20Km à l'est de Reims.

Etant peu informés, les hommes ne savent pas très bien ce qui les attend. Comme toujours, diverses rumeurs commencent à circuler. Certains (naïfs) pensent qu'ils sont regroupés avant leur rapatriement aux USA.

Là, les hommes sont réapprovisionnés et ont la chance de manger chaud pour Noël. Les unités sont reconstituées au mieux. L'état-major suit l'évolution de l'avancée afin d'adapter les ordres.

Dans le même temps, venant du secteur britannique, des jeeps de SAS français sont envoyées vers Saint-Hubert.

Le 26, le ciel s'étant dégagé et alors que les parachutages avaient déjà eu lieu au-dessus de Bastogne, la *Luftwaffe* intervient également en bombardant et mitraillant Libramont. Les tous récents avions à réaction sont mis en œuvre pour harceler la ville. Le 27, c'est la ville de Neufchâteau et le QG de COTA qui sont pris à partie.

Mon père, alors âgé de 10 ans fut dramatiquement concerné par cet évènement. Il dormait chaque nuit avec son grand-père, ancien fantassin de 14-18, dans un lit situé face à la fenêtre. Ce jour-là, était-ce une intuition, son grand-père décida qu'il ne devrait plus dormir avec lui. En attendant que puisse être fait un autre lit, il fut décidé que mon père dormirait sur un matelas à même le sol. La seule place disponible étant contre le mur sous la fenêtre, c'est là qu'il coucha.

Des GI's se trouvaient derrière la maison. Les avions allemands arrivèrent en « straffant ». Une rafale de mitrailleuse passant par la fenêtre vint faucher le pauvre homme. Mon père fut protégé par le mur et, dormant du sommeil du juste, habitué au bruit de l'artillerie que l'on entendait depuis plusieurs jours, il ne fut pas réveillé par le mitraillage mais bien par le cri de son grand-père.

Peu après, une voisine courut chercher un médecin civil qui habitait tout près. Celui-ci refusa de sortir par crainte d'autres mitraillages. Elle alla alors trouver des GI's tout proches en expliquant tant bien que mal ce qu'il se passait. Le médecin refusant de bouger, un GI Américain l'empoigna et le menaça de son arme. Arrivé sur place, il constata qu'il ne pouvait rien faire, vu la gravité des blessures. Il prodigua les premiers soins et les Américains décidèrent de mettre à disposition une ambulance afin d'emmener mon aïeul à Arlon, à 30 Km, où se trouvait un hôpital de campagne. Au vu de la situation et de la nécessité de disposer de tous les moyens, on ne peut qu'apprécier la générosité du geste. Le pauvre homme décéda malheureusement en arrivant à Arlon.

C'est là un exemple supplémentaire du drame vécu par les civils dans les Ardennes.

MOUVEMENT DE LA 87^{ème} Division :

La division commence son mouvement le 28 décembre 1944 vers Libramont. Les hommes sont entassés dans des camions, pour la plupart débâchés. Mais tout ce qui roule est mis à contribution. Par exemple, dans une immense remorque en bois seront transportés : 90 hommes d'une compagnie de fusiliers, une section de

mitrailleuses et une section mortiers ! On imagine les dégâts si des avions allemands étaient intervenus.

Certains camions n'ont pas de banquettes et les hommes sont debout, pouvant difficilement bouger.

Les véhicules mettront 13 heures pour effectuer les 200 miles qui les séparent du front.

L'adjoint divisionnaire, le général MCKEE recevra une médaille pour avoir réussi à amener rapidement la division à pied d'œuvre. S'il est une médaille que les fantassins auraient voulu lui attribuer, ç'aurait été la *Purple heart*, tant ils auraient eu envie de le frapper au vu de leurs conditions de transport.

Le PFC Bob CRUZAN, dont nous avons parlé plus haut, raconte :

« Je n'avais jamais eu à subir une aussi pénible et misérable expérience que le froid de ce trajet. Le type à côté de moi sanglotait alors que, mile après mile, nous étions battus par un vent glacial (...) Il est difficile de décrire les privations que nous endurons. Si encore les bâches avaient été mises, cela aurait fait toute la différence. Nous gémissions en claquant des dents, réaction involontaire et incontrôlable (...) Mes articulations semblaient gelées, trop raides que pour pouvoir bouger. »

Il ne sait plus comment il s'est trainé à l'arrière de la benne du camion, et en sautant il est tombé sur les mains et les genoux.

La 11^{ème} division blindée, venant elle aussi de France via Sedan, faisait mouvement vers Neufchâteau et, selon les circonstances, allait devoir appuyer les unités pour les premières attaques.



CARTE US DE 1944. A GAUCHE, DANS LE CERCLE, LE BOIS DE LUCHY (1) À L'OUEST DE LIBRAMONT. ZONE DE DISPERSION DE LA 87^{ÈME}. LE 345^{ÈME} RÉGIMENT FUT EMMENÉ EN CAMIONS JUSQUE DANS LES BOIS AU N-E DE LIBRAMONT (2). DE LÀ, ILS SONT PARTI À PIED EN DIRECTION DE MOIRCY, LEUR OBJECTIF. (3)

PREPARATION DE LA PREMIERE ATTAQUE :

A peine débarqués, les hommes se dispersent dans la forêt et s'affalent sur une simple couverture jetée à même le sol gelé. Les gradés, quant à eux, s'empressent de découvrir le secteur et d'installer au plus vite les unités. Les liaisons radio sont établies. Il est alors passé 18 heures et l'obscurité est déjà tombée.

La 87^{ème} apprend qu'elle doit lancer, le lendemain aux premières lueurs (7h30) une attaque sur le village de Moircy, situé à 10 Km au N-E de Libramont. C'est le 1/345 qui doit réaliser la mission.

Non seulement cela laisse peu de temps pour les reconnaissances mais la 11^{ème} DB est retardée par des routes verglacées ainsi que par la faible résistance du pont de Sedan. Afin d'éviter l'écroulement du pont, les chars doivent s'espacer et, pour éviter trop de vibrations, les véhicules avancent au pas. Cela ralentit encore le mouvement. Le Commandant de la division lui-même est toujours en route. Il est estimé que les premiers éléments blindés arriveront à l'heure du départ de l'attaque. Aucune coordination n'est possible entre les unités d'infanterie et les chars.

Conscient des risques et des problèmes que cela peut entraîner, MIDDLETON contacte PATTON et lui demande de reporter l'attaque. La réponse de PATTON tombe sèchement : « *Je ne veux pas savoir comment vous attaquerez, mais j'entends que vous attaquiez et vous empariez de votre objectif (comme prévu)* ». L'attaque est donc maintenue.

Comme le dira plus tard un historien : « *PATTON a souvent confondu vitesse et précipitation et, en temps de guerre, cela peut avoir des conséquences tragiques et se paye en vies humaines* ».

Les fantassins du 345^{ème} et les tankistes de la 11^{ème} DB allaient payer le prix du sang.

Le *Cpt* KROMER, commandant la Cie A, part en personne avec un radio, le *PFC* Earl HART, en avant du secteur afin de localiser un endroit pour installer son PC avant l'attaque. HART appartenait au 2^{ème} peloton mais avait été temporairement assigné au PC Cie.

Vers 4 heures du matin, il frappe à la porte d'une maison isolée et demande à une vieille femme apeurée si elle sait où se trouvent les allemands. « *Je ne suis pas certain qu'ils se soient compris* » dit HART. « *Le Capt parvint finalement à localiser un PC. A ce moment-là, il commençait à faire clair. Ce fut la dernière fois que je le vis vivant.* »

Une patrouille de 12 hommes, menée par le *Lt* ANDERSON, part sur Moiricy. Le *Cpl* Paul FEENAY en faisait partie. Il raconte : « *Il était tard, vers minuit, quand nous sommes partis, toujours à moitié frigorifiés et opérant sans même avoir une carte ou reçu d'information détaillée, marchant vers le nord vers Dieu sait quoi.* ».

». La patrouille s'avance de plusieurs kilomètres sans rencontrer d'ennemis. Elle tombe sur 3 *G/s* perdus qui leur disent n'avoir vu aucun allemand dans les environs. La reconnaissance s'effectue encore sur un kilomètre et demi puis la patrouille décide de rentrer. Aucun allemand n'a été vu. Les Américains sont persuadés que le secteur est vide d'ennemis. Il s'agit là d'une grave erreur car depuis plusieurs jours les « *Krauts* » occupent des positions solides dans Moiricy et les environs.



LE CPT KROMER, CO DE LA CIE A QUI SERA TUÉ À LA TÊTE DE SES HOMMES AU DÉBUT DE L'ASSAUT. IL A ÉTÉ INHUMÉ À WEST POINT, AUX CÔTÉS DE SON PÈRE QUI FUT L'ADJOINT DU GÉNÉRAL DOUGLAS MAC ARTHUR.

Est-ce du à la confusion qui règne depuis l'arrivée de l'unité ou est-ce la conséquence de la pression exercée par PATTON ? Mais, personne ne pense à prendre contact avec les autres unités présentes dans la région : 110^{ème} Régiment de la 28^{ème}, 7^{ème} TD Group, 6^{ème} Cav. Group ou les unités d'artillerie.

LA MISE EN PLACE POUR L'ATTAQUE :

Le 30 décembre à 6h05, le 1/345 quitte sa zone de dispersion afin d'être amené à quelques kilomètres après Libramont. De là, le mouvement se poursuivra à pied vers la ligne de départ.

Bob CROZON explique : « L'aube commençait à poindre quand nous avons été réveillés précipitamment. Il semble que des hommes fatigués puissent dormir sur n'importe quelle surface dure, froide ou humide. ».

Ce témoignage qui laisse, une fois de plus, apparaître la précipitation est éloquent. En effet, une action doit être préparée. La logique aurait voulu que les hommes soient réveillés suffisamment tôt de façon à pouvoir vérifier les équipements, les armes et les munitions. Des briefings auraient du être donnés afin que, jusqu'au plus bas niveau, les hommes connaissent au minimum leur objectif. Cela aurait également permis aux chefs de motiver ou de tenter de rassurer leurs hommes. De plus, quiconque a un minimum d'expérience militaire sait que, si l'on peut déterminer le début d'une action, le moment où elle va se terminer réellement est inconnu. Laisser un minimum de temps aux hommes pour se faire du café ou consommer leurs rations semblait nécessaire.

CROZON continue : « Après ce qui sembla un court trajet, les camions nous ont déposés. (...) Nous semblions isolés et abandonnés au milieu d'une forêt, un bataillon entier, peut-être tout le régiment même, étiré sur ce chemin étroit, nos tenues olive drab contrastant nettement avec le blanc environnant. ».

Nous avons ici un autre exemple du manque d'informations données aux fusiliers. Savoir s'ils attaquaient dans le cadre du bataillon ou du régiment pouvait avoir un impact sur le mental des soldats. Indirectement, CROZON en parle : « C'était sinistrement calme. La troupe était plus silencieuse qu'à l'habitude, sans doute en raison de notre appréhension. Sur les deux côtés du chemin, chacun espacé de 10 yards, nous avons commencé à marcher. La Cie A était en tête, suivie par les Cie B et C. La Cie D, notre support armes lourdes avec ses mortiers de 81 et ses mitrailleuses .30 à refroidissement par eau, étaient un peu en arrière. On nous a dit qu'on allait attaquer ce que l'on trouverait devant nous. (...) »

Le Lt KOKSMA ,Cie B, raconte : « Nous avons commencé une longue marche pour trouver l'ennemi. Nous portions nos lourds manteaux. Cette marche soutenue nous a fait rapidement suer et, alors que nous traversions un petit village, le colonel dit aux hommes de jeter les manteaux sur une large pile au centre du village. Nous ne les avons jamais revus. En tant qu'officier, j'avais gardé mon trench coat que j'avais payé avec mon propre argent et avais replié accroché à mon ceinturon. Il allait certainement servir dans quelques heures. »

Apparaît ici une autre conséquence du manque de préparation et de directives. La logique aurait voulu que, dans le briefing, les chefs donnent les consignes concernant la tenue. Les hommes auraient été plus légers et les manteaux laissés aux bons soins de leur QM.

Le tireur BAR Charles « Chuck » STOUT (ci-dessus) a été désigné pour couvrir le flanc droit, il conte sa progression :

« J'ai commencé à marcher à droite dans les champs et j'ai eu toutes les difficultés à maintenir le contact avec la colonne qui avançait sur la route où la neige était damée. Chargé de mon BAR pesant 21 livres de chargeurs remplis de munitions calibre.30 rangés dans mon ceinturon et de mon équipement complet contenant tous mes biens en ce monde, j'ai, marchant à travers champs dans plus de 60 cm de neige, été progressivement distancé. J'étais finalement si éloigné du groupe que j'étais devenu inopérant pour protéger le flanc. Quelqu'un m'a alors appelé. J'étais épuisé et suis monté dans une jeep qui m'a ramené à ma compagnie. »



INSIGNE DE LA 87^{ÈME}

Un autre témoignage confirme le fait que les américains manquaient cruellement de renseignements sur la présence de l'ennemi. Il s'agit de celui du PFC Salvatore MIRRIONE : « La guerre semblait éloignée jusqu'à ce que je vis, sur l'autre côté du chemin, devant une maison, un camion américain qui roula à plusieurs reprises sur le corps d'un soldat allemand, tandis que deux ou trois autres GI's riaient en regardant ce spectacle. Comment les allemands pouvaient-ils être ici ? L'ennemi devait être à des miles au nord de cet endroit. »

Peu après, la guerre se rappelle à la mémoire des fantassins. MIRRIONE continue :

« Une fusillade a éclaté tandis que nous étions sur la route. La Cie A, en tête de colonne, avait rencontré les allemands aux abords de Moircy. Nous avons sauté dans les fossés et les hommes se sont éparpillés derrière les arbres. »

Le PFC Clint WALTERS, Cie B, explique : *« Nous marchions vers Moircy, portant notre paquetage complet. Quand les tirs ont commencé, nous avons reçu l'ordre de nous débarrasser de nos sacs, ne gardant sur nous que notre cartouchière et notre gamelle. Bien sûr, nos rations de nourriture, couvertures et autres équipements furent laissés. »*

Témoignage du Lt KOKSMA : *« Soudain, un ou deux coups de feu ont été entendus. Notre colonne s'est arrêtée et notre colonel est arrivé, hurlant dans sa jeep. Après environs 30 minutes, les ordres ont été donnés de démarrer une demi-heure plus tard, déployés en tirailleurs. »*

En réalité, ce n'étaient pas les éléments du 345^{ème} marchant vers leur objectif qui avaient été pris à parti, mais une jeep du Recon/Hq du 347^{ème} dans laquelle se trouvait le Lt Myron ROSENBLUM et qui avançait bien en avant. En arrivant près de Moircy, la jeep était tombée sous le feu. ROSENBLUM releva la position de troupes et d'un char avant de faire demi-tour. Sur le chemin, il voit la Cie A. Il s'arrête à hauteur du Cpt KROMER qu'il connaît. Il lui donne les renseignements et lui conseille de demander un appui d'artillerie. On ne sait pourquoi (encore la confusion ?) mais l'appui d'artillerie ne fut pas demandé.

Alors que les premiers coups de feu avaient été entendus entre 10h30 et 10h45, l'artillerie n'entrera en action sur Moircy qu'à 21h45 et les combats avaient commencé peu avant 14 heures.

Les hommes du 345^{ème} continuent à marcher vers leur destin. Le Cpt KROMER va tomber parmi les premiers, à la tête de sa compagnie. Des combats acharnés vont avoir lieu, comparables à ceux souvent décrits lors de la bataille de Stalingrad. A certains endroits à Moircy, les combats se dérouleront de maison en maison ; de pièce en pièce. Les Américains vont prendre le village puis devront ensuite le défendre lors d'une violente contre-attaque allemande.

Je vous relaterai ces événements dans le prochain article.

Sources :

- La principale source utilisée est l'excellent livre « *Un front méconnu* » de mon ami Eric URBAIN que je remercie vivement.
- « Noël 44 – La bataille d'Ardennes » de Charles B. MACDONALD
- Site de la 87 Inf. Div.

Le s.SS Panzer-Abteilung.501

Dans la bataille des Ardennes

par Daniel Ruelens



Dans l'imaginaire populaire de la Bataille des Ardennes, le char *Tiger* c'est La Gleize : « *Ultime bastion du Kampfgruppe PEIPER, hérissé de Tiger II tenant à distance les chars américains !* ». Aujourd'hui encore, quand on « monte » à La Gleize, le mastodonte qui garde l'entrée du musée « Décembre 44 » laisse une fameuse impression ! Il a été beaucoup écrit et beaucoup dit sur le *Kampfgruppe* PEIPER et ses *Tiger*. L'occasion est belle, en ce septantième anniversaire, de faire le point sur ce bataillon lourd jeté dans l'environnement hostile des Ardennes.

Par une ironie dont l'histoire est friande, c'est deux ans plus tôt, le 24 décembre 1942, que la décision est prise de créer un bataillon de chars lourds au sein de la *Waffen-SS*. Les compagnies de chars lourds (*Tiger I*) des *SS-Panzer Grenadier Divisionen* « *Leibstandarte* » et « *Das Reich* » formeront le noyau de la nouvelle unité. Mais au printemps 1943, rassembler des équipages ne semble pas si aisé. Le nouveau bataillon n'aligne que 15 *Tiger* répartis en 3 compagnies et la participation à l'offensive d'été « *Zitadelle* » est compromise. Finalement, c'est la *Leibstandarte* qui cèdera sa *13. Kompanie* de chars avec ses personnels de combat et de maintenance. Le 5 août 1943, le *Sturmbannführer* Heinz Von WESTERNHAGEN est nommé commandant du nouveau bataillon mais il est blessé (voir encart) et sa prise de commandement effective attendra la fin de sa convalescence. Doté de ses 27 premiers *Tiger I* (dont 2 de commandement), le bataillon est envoyé en Italie à la fin août. Le 12 octobre, le bataillon est rattaché à la *Leibstandarte* et mis à l'entraînement près de Voghera (Lombardie). Le 27 octobre, prise en charge de 10 *Tiger* supplémentaires mais le lendemain, les *1* et *2. Kompanie* sont rendues à la *Leibstandarte* devenue *Panzer Division*.

C'est à la même époque que le bataillon rejoint Mailly-le-Camp (France) et reçoit sa dénomination officielle "*schwere SS-Panzer-Abteilung. 101*". Le 2 novembre, 10 *Tiger* supplémentaires sont réceptionnés. Toujours amputé de deux compagnies, le 101 passe l'hiver en Allemagne (près d'Augustdorf) où il s'étoffe avec l'arrivée de 120 hommes. A la fin décembre, l'instruction individuelle et par pelotons peut commencer. Au 1^{er} janvier 1944, l'effectif du bataillon est aux $\frac{3}{4}$ mais la dotation en chars ne suit pas (19 chars au 3 janvier). Le 12 janvier 1944, le bataillon est transféré en Belgique (Maisières) afin de poursuivre son entraînement. Le 13 février, le *Stbf.* WESTERNHAGEN, remis de sa blessure, prend le commandement effectif du *s.SS-Pz.Abt. 101*. Le 20 mars, les *1* et *2. Kompanie* réintègrent l'unité.

Début avril 1944, le bataillon maintenant à effectifs complets est déplacé en France, à Gournay-en-Bray (Beauvais), en attente d'un débarquement allié dans le Pas-de-Calais. Du 10 au 17 mai, le bataillon est en manœuvres près d'Amiens.

Le 7 juin, il est engagé en Normandie où il s'illustrera avec le *1. SS-Panzer-Korps*. Les 19 et 20 août, le bataillon s'extrait de la Poche de Falaise, il est réduit à la taille d'une compagnie. Le 2 septembre, quand il entre en Belgique (Jemappes), il n'a plus que 4 chars puis seulement 2, le surlendemain, lorsqu'il traverse Huy. Un unique *Tiger II* parviendra à rejoindre l'Allemagne. Du 10 au 17 septembre, les rescapés se regroupent dans la région de Düren. Le 22, le bataillon est renommé "*schwere SS-Panzer-Abteilung. 501*", affecté à la *6. Panzer-Armee* et déplacé dans la région de Bielefeld. L'*Hauptsturmführer* Möbius prend le commandement *ad interim*, WESTERNHAGEN ayant besoin d'une nouvelle hospitalisation.

A l'automne 1944, en prévision de la nouvelle offensive à l'Ouest, le bataillon se reconstitue au sud-ouest de Bielefeld (*Stab* et *Stabkompanie* à Schlo Holte ; *1. Kompanie* à Oerlinghausen ; *2. Kompanie* à Eckardshaim ; *3. Kompanie* à Verl ; compagnie d'intendance à *Wilhelmsdorf* et compagnie de maintenance à *Stuckenbrock*). Les livraisons des nouveaux *Tiger II* s'échelonnent : 17 octobre (4 chars), 18 octobre (6 chars), 12 novembre (14 chars), 26 novembre (10 chars) et les 11 derniers chars vraisemblablement le 3 décembre.

Le 17 novembre, le *s.SS-Pz.Abt. 501* retrouve la *Leibstandarte* pour pallier au manque de chars qui touche le *SS-Panzer-Regiment. 1*. Le 21 novembre 1944, le *Stbf.* WESTERNHAGEN reprend son commandement. Le 2 décembre, le bataillon rejoint sa zone de rassemblement dans la région Münsteriefel/Zingsheim/Tondorf. L'offensive des Ardennes approche. Du 5 au 9 décembre, débarquements par train dans les secteurs Zülpich/Euskirchen et Liblau/Euskirchen. Le 13 décembre, l'unité rejoint nuitamment sa ligne de départ sur la route Zingsheim-Engelgau (PC à Tondorf).

Ordre de bataille au 16 décembre 1944 ^[d et l]

Issue de la *Leibstandarte*, c'est donc une unité aguerrie qui va prendre part à la bataille des Ardennes. Nombre de vétérans du bataillon ont forgé leur expérience sur le front de l'Est et en Normandie. Deux authentiques as de la *Panzerwaffe* font encore partie de l'unité : l'*Hauptsturmführer* Möbius (125 victoires) et l'*Oberscharführer* BRANDT (51 victoires).

D'une source à l'autre, la force du *s.SS-Pz.Abt.501* peut varier du simple au triple. Dans son ouvrage consacré à PEIPER, Michael REYNOLDS soutient que le bataillon alignait un effectif complet de 45 *Königstiger* au 16 décembre 1944^[a]. L'historique de l'unité le confirme au vu de l'échelonnement des réceptions de chars entre le 17 octobre et le 3 décembre. En voici l'ordre de bataille^[d, f] :

Abteilungskommandantur

007 : *Stubaf.* H. VON WESTERNHAGEN

008 : *Ustuf.* E. KALINOWSKY

009 : *Ustuf.* DOLLINGER (qui par la suite prendra place dans le 211 ^[n])

Kompanie.1

105 : *Ostuf.* J. WESSEL

104 : *Oscha.* S. FRANZL

Zug.1

111 : *Ustuf.* R. HENNIGES

112 : *Oscha.* H. BODE

113 : *Oscha.* F. ZAHNER

114 : *Oscha.* H. FRITSCHKE

Zug.2

121 : *Ustuf.* H. BUCHNER

122 : *Oscha.* P. STEINWENDER

123 : *Oscha.* F. STAUDEGGER

124 : *Oscha.* A. SALAMON

Zug.3

131 : *Oscha.* J. BRANDT

132 : *Uscha.* W. OTTERBEIN

133 : *Oscha.* W. WENDT

134 : *Uscha.* H. DANNLEITNER

Kompanie.2

205 : *Hstuf.* R. MÖBIUS

204 : *Uscha.* E. STADLER

Zug.1

211 : *Ustuf.* DOLLINGER²

212 : *Oscha.* P. KLOSE

213 : *Uscha.* F. FAUSTMANN

214 : *Uscha.* L. ESER

Zug.2

221 : *Ustuf.* HANTUSH

222 : *Oscha.* K. SOWA

223 : *Uscha.* W. MÜLLER

224 : *Uscha.* GRÄTZER

Zug.3

231 : *Ustuf.* HAHN

232 : *Uscha.* E. MÖLLY

233 : *Hscha.* LÖTZCH

234 : *Oscha.* MATTEN ^[f]

Kompanie.3

305 : *Hstuf.* H. BIRNSCHEIN

304 : ?

Zug.1

311 : *Ustuf.* Th. AMSELGRUBER

312 : *Oscha.* H. RITTER

313 : *Hscha.* P. KISTERS

314 : ?

Zug.2

321 : *Ustuf.* W. LÜKASSIUS

322 : *Uscha.* HERBST

323 : *Oscha.* F. RENFORD

324 : ?

Zug.3

331 : *Hscha.* R. WESTERNHAGEN

332 : *Uscha.* O. BLASE

333 : *Oscha.* H. TRAUE

334 : ?

Kompanie.4 de l' *Hstuf.* Wilhelm SPITZ ^[f]

Panzerspähzug

Pionierzug

Flakzug FICKERT ^[f] (4 x *Wirbelwind*)

Flakzug KASTELIK ^[f] (4 x *Ostwind*)

Versorgungs-Kompanie de l'*Ostuf.* P. VOIGT ^[f]

Werkstatt-Kompanie de l'*Ostuf.* G. KLEIN ^[f]



Heinz VON WESTERNHAGEN naît le 29 août 1911 à Riga en Lituanie. Durant la Première Guerre mondiale, la famille WESTERNHAGEN connaît les affres des minorités allemandes des Pays baltes, au gré des victoires et des revers de l'armée du Kaiser. En juillet 1919, les WESTERNHAGEN se réfugient définitivement en Allemagne. Ils ont tout perdu. Viennent l'instabilité

politique de la république de Weimar et la crise de '29. WESTERNHAGEN a 15 ans lorsque sa mère les quitte. A la fin de ses études, il s'engage dans la marine marchande pour 6 ans. En 1933, il se retrouve sans emploi, s'affilie au NSDAP, puis intègre la SA. En 1934, il rejoint la SS.

Il sert dans le SD mais désire devenir officier au sein d'une unité combattante. Son souhait est exhaussé en 1940 lorsqu'il intègre la *Leibstandarte SS Adolf Hitler* comme commandant de compagnie. Il participe à la campagne de France. En 1941, il est officier d'état-major au cours de la campagne des Balkans, puis *Barbarossa*. En 1942-43, il commande une batterie de canons d'assaut. En juillet 1943, au cours de la bataille de Koursk, il est grièvement blessé à la tête.

Sa convalescence dure huit mois. Rétabli, il prend le commandement du *schwere SS-Panzer-Abteilung.101*. En juin 1944, son bataillon est engagé en Normandie mais, mal remis de sa blessure, il retourne à l'hôpital pour une nouvelle période de convalescence de six mois. Il rejoint son bataillon (devenu 501) pour participer à la Bataille des Ardennes et y retrouve son jeune frère Rolf qui a intégré le bataillon (le 16 décembre 1944, ce dernier commande la 3^e section de la 3^e compagnie avec rang d'*Hauptscharführer*, *Tiger* n°331).

Après la défaite des Ardennes, c'est la Hongrie. Heinz VON WESTERNHAGEN semble mal se remettre de sa blessure à la tête. Le 20 mars 1945, il est relevé de son commandement. Le même jour, on le trouve mort après une attaque aérienne. Son suicide est évoqué^[1]

L'offensive des Ardennes

Lundi 11 décembre, le *Stbf.* VON WESTERNHAGEN apprend que son bataillon est rattaché au *SS-Panzer-Regiment.1* du fameux Jochen PEIPER (les «lourds» y feront office de second bataillon dont le régiment est privé par manque de chars^[a]). Les deux commandants se connaissent bien, ils se sont côtoyés sur le Front de l'Est^[f]. Michael REYNOLDS précise qu'ils sont amis. Dans la nuit du 12 au 13 décembre, le *s.SS-Pz.Abt.501* gagne sa zone de rassemblement de part et d'autre de la route Zingsheim/Engelgau (PC du bataillon à Tondorf)^[f]. L'après-midi du lendemain, WESTERNHAGEN et les autres commandants de bataillons et de compagnies sont briefés par PEIPER, à son poste de commandement de Blankenheim. Afin de ne pas gêner la percée par sa lenteur, le *s.SS-Pz.Abt.501* fermera la marche et selon l'ordre suivant : *2.Kompanie, Stab, 3.Kompanie, 1.Kompanie*^[f]. La veille de l'offensive, PEIPER briefe une dernière fois les commandants d'unités de son *Kampfgruppe*. S'ensuit l'unique briefing de WESTERNHAGEN à ses chefs de compagnie qui découvrent alors le plan d'opérations du lendemain ^[f].

Samedi 16 décembre vers 14 heures, PEIPER, frustré par l'échec de l'attaque du carrefour de Losheimergraben, quitte le PC de la *12.Volksgrenadier-Division* pour rejoindre son *Kampfgruppe* entassé le long de la route Stadtkyll/Hallschag. La colonne s'ébranle vers 16 heures 30. Le bataillon de chars lourds traverse Tondorf et prend la direction de Losheim. Aux abords de Losheim, les *Tiger* manquent d'échanger des tirs avec la *Panzer-Brigade.150* de SKORZENY ! Il est 22 heures quand le bataillon recolle au *Kampfgruppe*^[f] qui atteint Lanzerath vers 23 heures^[a].

Dimanche 17 décembre, à partir de 3 heures 30, le *KG* se remet en route vers Buchholz au départ de Lanzerath. Des parachutistes du *Fallschirmjäger-Regiment.9* (2^e bataillon) sont juchés sur les *Tiger*, une section par char^[a]. Au cours de la traversée de Honsfeld, un *Tiger* est pris à parti par une ou deux pièces antichars qui tirent depuis le cimetière. Le char pivote, charge les pièces antichars et les neutralise. Quatre impacts sont dénombrés sur le *Panzer*^[f]. « *Tout au long de la matinée* », les parachutistes échangent des tirs sporadiques avec les derniers *GI*'s présents dans le village avant qu'ils ne se rendent^[a]. Les parachutistes (sauf une compagnie) et les *Tiger* sont laissés en arrière pour nettoyer le secteur de Honsfeld. Entre 9 heures et 10 heures, 11 *P-47 Thunderbolt* attaquent la colonne de PEIPER dans la région de Büllingen. Après la guerre, PEIPER déclare avoir perdu un *Königstiger* dans l'attaque. La progression du *KG* sur une route unique l'endommage rapidement et rend les mouvements du *s.SS-Pz.Abt.501* difficiles. Certains *Tiger* se séparent de la colonne principale et rejoignent Ligneuville par (Herpscheid ?), Heppenbach, (Mirfeld ? Amel ? Deidenberg ?), Born et Kaiserbaracke. Selon Michael REYNOLDS, les pannes sont nombreuses. Une compagnie n'a plus que 2 chars en ordre de marche !!! Il est environ 17 heures lorsque les *Tiger* se regroupent à Ligneuville pour la nuit^[a].

Lundi 18 décembre à 8 heures, la pointe du *KG* attaque Stavelot. Vers 10 heures, les Américains s'étant retirés, le passage de l'Amblève est aux mains des Allemands. C'est un peu plus tard, vers 10 heures 30, que la *1.Kompanie* de *Tiger*, celle qui en principe ferme la marche du bataillon, atteint Ligneuville^[f]. Selon REYNOLDS, en début d'après-midi, le gros du *KG* PEIPER a franchi l'Amblève dont au moins 7 *Tiger*. Vers 15 heures, les *GI*'s de la *30th Infantry Division* entrent dans Stavelot par le Nord (*1/117th Infantry Regiment* du Lt-Col. FRANKLAND). A approximativement 15 heures 20, des éléments retardataires du *KG* traversent Stavelot. Parmi eux, REYNOLDS identifie quatre *Tiger* de la *1.Kompanie* de l'*Ostuf*. WESSEL franchissant l'Amblève. En tête, il est environ 16 heures quand le n°105 de WESSEL dévale la rue du Haut-Rivage et termine sa marche arrière en écrasant la maison de Monsieur Justin LEMAIRE^[b] (carte2). Selon REYNOLDS, WESSEL grimpe dans le *Tiger* qui le suivait (le 104) et emprunte la rue de Hottonruy.



LE TIGER NO 105 A ÉCROULÉ LA MAISON LEMAIRE À STAVELOT (WWW.PANZER-ARCHIV.DE)

Un peu plus tôt, le *Tiger*, n°131 de l'*Oscha*. BRANDT, endommagé par une attaque aérienne, s'immobilisait au bas de la rue du Vieux Château. De la fumée noire s'échappe du *Panzer* qui obstrue la voie d'approche du pont. Deux *Tiger* passent la nuit dans Stavelot (place du Rivage) dont le n°133 de l'*Oscha*. WENDT et celui de BRANDT (131 ou 132 selon les sources)^[b]. Ils repartiront le lendemain, après réparation du *Panzer* de BRANDT^[b]. REYNOLDS dénombre (au moins) 4 *Tiger* ayant rejoint, dans l'entre-temps, le *KG* près de Neufmoulin vers 21 heures. Le manque d'essence nécessite le siphonage de 2 d'entre eux pour permettre de retraiter vers Stoumont/La Gleize^[a].

Mardi 19 décembre à l'aube, selon REYNOLDS toujours, 5 *Tiger* sont à La Gleize et un sixième est immobilisé sur la N33 (le n°221 de l'*Ustuf*. HANTUSCH selon LONGUE^[f]), un kilomètre à l'est, à proximité du Moulin Maréchal (carte2) qui abrite le PC du *Stubaf*. KNITTEL (commandant du *SS-Aufklärung-Abteilung.1*). Au même moment, les 3 derniers *Tiger* à avoir traversé Stavelot sont en route pour rejoindre. Pour REYNOLDS, les autres *Panzer* du bataillon étaient hors de combat, victimes de pannes mécaniques ou du manque de carburant (soit 33 engins ! Ainsi, à J+3 les ¾ de l'unité sont indisponibles sans avoir combattu!!). La journée du 19 décembre est marquée par la prise de Stoumont puis le coup d'arrêt porté à PEIPER à la gare de Stoumont. Les *Tiger* sont laissés à La Gleize dont ils sécurisent les accès en prévention d'une éventuelle contre-attaque américaine.

WESTERNHAGEN (arrivé à La Gleize sans son char) envoie une patrouille vers le nord, dans la direction de Borgoûmont, où elle ne rencontre pas d'ennemi. Le *Tiger* n°334 reste en position sur la route de Borgoûmont^[1] (carte2).

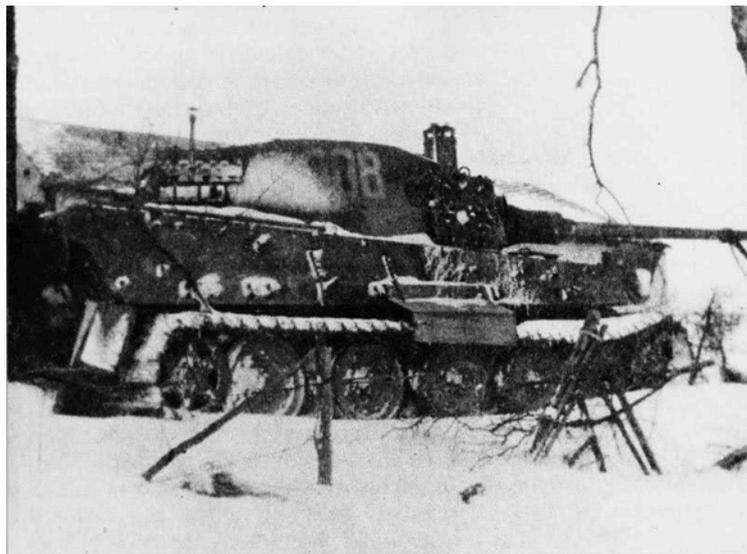
En début d'après-midi, peu après 13 heures, le *Tiger* n°222 de l'*Oscha. SOWA* et 2 ou 3 *Panzer* retardataires accompagnés de parachutistes, de pionniers et d'hommes du *Schnellegruppe KNITTEL* attaquent le pont de Stavelot par le sud^[1] (carte2). Le *Tiger* débouche de la route du Vieux Château pour emprunter le pont^[1]. Le *Tank Destroyer M10* du *Sergeant Ray DUDLEY* de la *C Company* du *823rd Tank Destroyer Battalion*, embusqué sur la rive nord de l'Amblève, réussit un tir d'opportunité sur le *Tiger* et l'arrête net, bloquant l'accès au pont^[a]. L'attaque est éventée.



TIGER NO 222 NEUTRALISÉ AU BAS DE LA ROUTE DU VIEUX CHÂTEAU À STAVELOT (WWW.PANZER-ARCHIV.DE)

Dans l'après-midi, la *A Company* du *743th Tank Battalion* et le *3/117th Infantry Regiment*, venus de Malmedy par Ruy, descendent la vallée du Roannay pour attaquer en direction de La Gleize. Un peloton de *Sherman* accompagnant la *L Company* observe, depuis Roanne, plusieurs *Panzer* à la lisière des bois dans la direction de La Gleize. Après quelques échanges de tirs, un *Sherman* prend feu, probablement touché par un obus de 88 à une distance de 2.000 yards ! Trois tankistes y perdent la vie. Selon les sources, il semble que ce coup fut porté par un *Tiger* depuis Hassoumont (le n°334)^[a] ou un *Puma* depuis le Moulin Maréchal (cf. cartes 2 et 3)^[1].

Vers 15 heures, le *Schnellegruppe KNITTEL* attaque Stavelot par l'ouest. Peu avant 15 heures, la force d'attaque rencontre tout d'abord sur la route Trois-Pont/Stavelot le *Tiger* n°133 de WENDT à nouveau « immobilisé pour des ennuis mécaniques ... [l'équipage] occupé à réparer le mastodonte ». Un peu plus tard, c'est une autre section qui, restée sur la route de Stavelot, rencontre un second *Tiger*, le n°008 de KALLINOWSKY, en panne également, à hauteur de la Ferme Antoine. Le *Panzer* de BRANDT semble également en panne aux abords de la ferme [1].



TIGER NO 008 EN PANNE DÈS LE 18 DÉCEMBRE À LA FERME ANTOINE (WWW.PANZER-ARCHIV.DE)

Mercredi 20 décembre à l'aube, la *Task Force JORDAN* et le *119th Infantry Regiment* font mouvement vers Stoumont, s'emparent de Targnon mais, au crépuscule, ne font que s'approcher de Stoumont^[a].

Le *504th Parachute Infantry Regiment* (*82nd Airborne Division*) se déploie depuis Rahier et Froidville pour attaquer Cheneux, sans succès^[a]. A l'aube, la *Task Force Mc GEORGE* et le *3/117th Infantry Regiment* font mouvement vers La Gleize mais les *Sherman* viennent butter sur les Allemands aux « Tchéous »^[a]. D'autre part, la *Task Force LOVELADY* quitte Spa et, par la vallée du Roannay, s'infiltré entre La Gleize et Trois Ponts. REYNOLDS relate que HANTUSH (*Tiger* n°221 au Moulin Maréchal) aurait été blâmé de ne pas avoir engagé la colonne de LOVELADY lorsqu'elle passa à proximité de sa position^[a]. La journée fut donc à l'initiative des Américains, sans qu'ils ne soient en mesure d'atteindre leurs objectifs : Stoumont et La Gleize.

A Stavelot, approximativement après 8h30, les 2 *Tiger* de BRANDT et WENDT appuient une nouvelle tentative du *Schnellegruppe KNITTEL* d'atteindre le pont sur l'Amblève par l'ouest. Ironie du sort, les Allemands ignorent que les Américains ont fait sauter le pont la veille au soir ! L'apparition des *Tiger* provoque l'émoi des *GI's* retranchés dans un dépôt d'essence Shell sur la route de Trois-Ponts, à la lisière occidentale de Stavelot. Le *Panzer* de WENDT ouvre le feu sur le dépôt, couvrant la progression des fantassins. Mais le *Tiger* reste à distance, sans doute effarouché à l'idée de s'aventurer en ville. Les *Tiger* finissent même par se retirer à proximité de la Ferme Antoine et du pont du Petit-Spai, au grand dam de l'officier qui mène l'attaque et qui proteste !^[1] L'après-midi, un détachement de la *Task Force LOVELADY* pousse vers Stavelot, depuis Trois-Ponts, et est engagé par le *Tiger* de BRANDT qui barre la nationale (côté nord du pont du Petit-Spai) et un *Stummel* et 2 *Pak40* déployés sur la rive sud^[1]. Quatre *Sherman* (6 selon AGTE, dont un seul par BRANDT^[1]) sont détruits, un *Pak40* est perdu et ses servants tués^[1].

Judi 21 décembre, pris au piège dans La Gleize, PEIPER organise ses défenses, attendant un secours providentiel que le temps qui passe rend de plus en plus hypothétique. Le *Tiger* n°334 participe à la défense d'Hassoumont contre la *Task Force MC GEORGE* ce matin-là. L'assaut de l'après-midi tourne court, lui aussi, pris sous le feu des *Panzer* en position au Moulin Maréchal et notamment du *Tiger* n°221^[a]. A la tombée de la nuit, sur ordre de PEIPER, le n°221 et les autres blindés se replient à la ferme Wérimont^[a]. Toujours selon REYNOLDS, 2 autres *Tiger* sont en position près des maisons BOULANGER et GEORGES, dans le village, près du carrefour sud. Un cinquième *Tiger* (n°213) était déjà en position à la ferme Wérimont lorsqu'il est rejoint par le n°221 (carte3).

Vendredi 22 décembre au lever du jour, les hommes du 117th *US Infantry Regiment* appuyés par des *Sherman* de la *Task Force LOVELADY* attaquent pour chasser les *Waffen-SS* de la lisière occidentale de Stavelot^[a]. Informé du caractère désespéré de la situation, KNITTEL envoie le *Tiger* de WENDT (n°133), accompagné d'une quinzaine de fantassins, pour porter secours aux défenseurs.

Les *Sherman* prennent le *Tiger* à parti. Un obus ricoche sur le mantelet du canon et perfore le compartiment radio. L'opérateur est tué sur le coup. L'infanterie d'accompagnement est dispersée à coups de mortiers. Maintenant isolé, WENDT se retire vers le pont du Petit-Spai pour y échouer, boîte de vitesse cassée, anneau de tourelle endommagé et radio *kaput* (carte2)^[1].

Une force allemande fait mouvement (depuis Hassoumont) vers Borgoûmont. Une fois repérée, celle-ci est prise à parti par les Américains qui y sont retranchés. Elle est bombardée depuis les hauteurs de Roanne. Les Allemands n'iront pas plus loin que le lieu-dit « *les Tchéous* » en y abandonnant 2 *Panzer IV*, leur *Sherman* de prise^[1] et le *Tiger* n°334 (carte3)^[e].



TIGER NO 334 ABANDONNÉ AUX TCHÉOUS
ET CAPTURÉ PAR LES GI'S
(WWW.PANZER-ARCHIV.DE)

Vers 14 heures, la *Task Force MC GEORGE* monte à l'assaut de La Gleize depuis le secteur de Roanne par le lieu-dit « Les Minières ». Mais cette voie était couverte par les *Panzer* déployés près de la ferme Wérimont dont les *Tiger* n°213 et 221. L'attaque américaine est repoussée mais le pilonnage de l'artillerie laisse les deux *Tiger* hors de combat^[a].



LES TIGER NO 213 ET 221 MIS HORS DE COMBAT À LA FERME WÉRIMONT (WWW.PANZER-ARCHIV.DE)



Samedi 23 décembre, toute la journée, les *Panzert* tiennent la *Task Force MC GEORGE* à distance de La Gleize tant vers Borgoumont, secteur à partir duquel les *GI's* ont repris les Tchéous aux *Waffen-SS*, qu'aux abords de la ferme Wérimont. La *Task Force JORDAN* est pareillement tenue en échec dans le secteur Montis/Hassoumont^[a].

Dimanche 24 décembre avant l'aube, PEIPER et environ 800 survivants valides de son *Kampfgruppe* se retirent de La Gleize, à pied, à travers bois. Vers 10 heures, les Américains investissent enfin le village, en ruines. Comme l'écrit Michael REYNOLDS, le décompte du matériel allemand abandonné varie d'une source à l'autre. Concernant les *Königstiger*, il retient le chiffre de Gérard GRÉGOIRE, soit 6 engins abandonnés (les n°213^[d] et 221^[g] dans le verger de la ferme Wérimont, le n°204 à proximité de l'église^[d], le n°104 dans le chemin Vieille voie^[g], le n°334 aux Tchéous sur la route de Bourgoûmont^[g] et le n°223 sur la N33 à l'est du village en descendant vers Roanne-Coo/Trois-Ponts^[d]).

Lundi 25 décembre avant l'aube, les rescapés du *Schnelgruppe KNITTEL* s'échappent en franchissant l'Amblève non loin de la Ferme Antoine. L'*Oscha*. WENDT sabote son *Tiger* (n°133) et avec son équipage grimpe sur le n°132 (ou 131 selon les sources) qui passe l'Amblève à gué ! Alors que l'*Oscha*. BRANDT a quitté son char, il est mortellement blessé par un tir d'artillerie^[n].

En guise de conclusion

Après dix journées d'opérations, le bilan du *s.SS-Panzer-Abteilung.501* est bien maigre. Certes, les *Tiger II* étaient destinés à jouer de leurs qualités une fois sortis du massif ardennais, la Meuse franchie et la remontée vers Anvers entamée, à travers un terrain ouvert plus propice.

Néanmoins, Jochen PEIPER, en commandant aguerris des *Panzer*, avait fort judicieusement laissé les *Tiger* en arrière de sa colonne. Là où leur lenteur gênerait le moins et où finalement le plus grand nombre va tomber en panne, l'un après l'autre tout au long d'une marche d'approche qui tient du calvaire ! Douze engins franchissent l'Amblève (1/4 du bataillon) et 6 seulement rejoindront le *Kampfgruppe* à La Gleize,

c'est évidemment trop peu. Hugues WENKIN et Christian DUJARDIN emploient le terme « d'attrition mécanique » pour exprimer l'érosion du *s.SS-Pz.Abt.501* au fur et à mesure de son avance^[m].

Offensivement, les rescapés ne pourront pas, là non plus, peser sur le cours de la bataille. Le 19 décembre, le 222 de SOWA est mis hors de combat dès le premier tir d'opportunité, échouant à reprendre le pont de Stavelot. Les jours suivants, les *Tiger* de BRANDT et WENDT ne seront guère plus efficaces dans les tentatives désespérées de reprise de Stavelot par l'ouest (route de Trois-Ponts) via un axe d'approche étroit et dans un environnement urbain qui ne leur convient pas.

C'est en défensive que les chars lourds joueront leur rôle. WENDT et BRANDT tiennent la route Trois-Ponts/Stavelot sous le feu de leurs 88. Lors du baroud d'honneur, depuis les hauteurs de La Gleize, *Königstiger* et *Panther* causeront bien du désarroi au *Brigadier HARRISON (30th Infantry Division)* qui mène l'assaut contre le village. REYNOLDS estime à 23 le nombre de chars perdus (détruits ou immobilisés) par la *3rd Armored Division* et le *743rd Tank Battalion* pour reprendre La Gleize.

Un bilan somme toute plutôt éloigné du mythe qu'est le fameux *Tiger II*.

Sources :

[a] RAYNOLDS Michaël, « *L'adjutant du diable* », Editions De Krijger

[b] LABY Hubert, « *Ardennes 44 – Stavelot et Malmedy dans la tourmente* », 2007

[c] PARKER Danny S., « *Battle of the Bulge – Hitler's Ardennes Offensive, 1944-1945* », Combined Books, 1991

[d] CASTOR Henry, « *La route des massacres* », Editions De Krijger, 2005

[e] GRÉGOIRE Gérard, « *Les Panzer de PEIPER face à l'US Army* »

[f] AGTE Patrick, « *Michael WITTMAN & the Waffen SS Tiger commanders of the WW2 – Volume 2* », Stackpole Books, 2006

[g] www.tigerintheardennes

[h] www.lexikon-der-wehrmacht.de

[i] www.panzer-archive.de

[j] www.achtungpanzer.com

[k] SCHNEIDER Wolfgang, « *Tigers in combat – Volume II* », Stackpole Books, 2005

[l] LONGUE Matthieu, « *La Kampfgruppe Knittel passe à l'attaque* » et « *La fin de la Kampfgruppe Knittel* », *Historica* n°62 et 63, Heimdal, 2010

[m] WENKIN Hugues et DUJARDIN Christian, « *La véritable histoire des Tiger de PEIPER* », *Trucks & Tanks Magazine* n°33, juillet-août 2012, Caraktère sarl

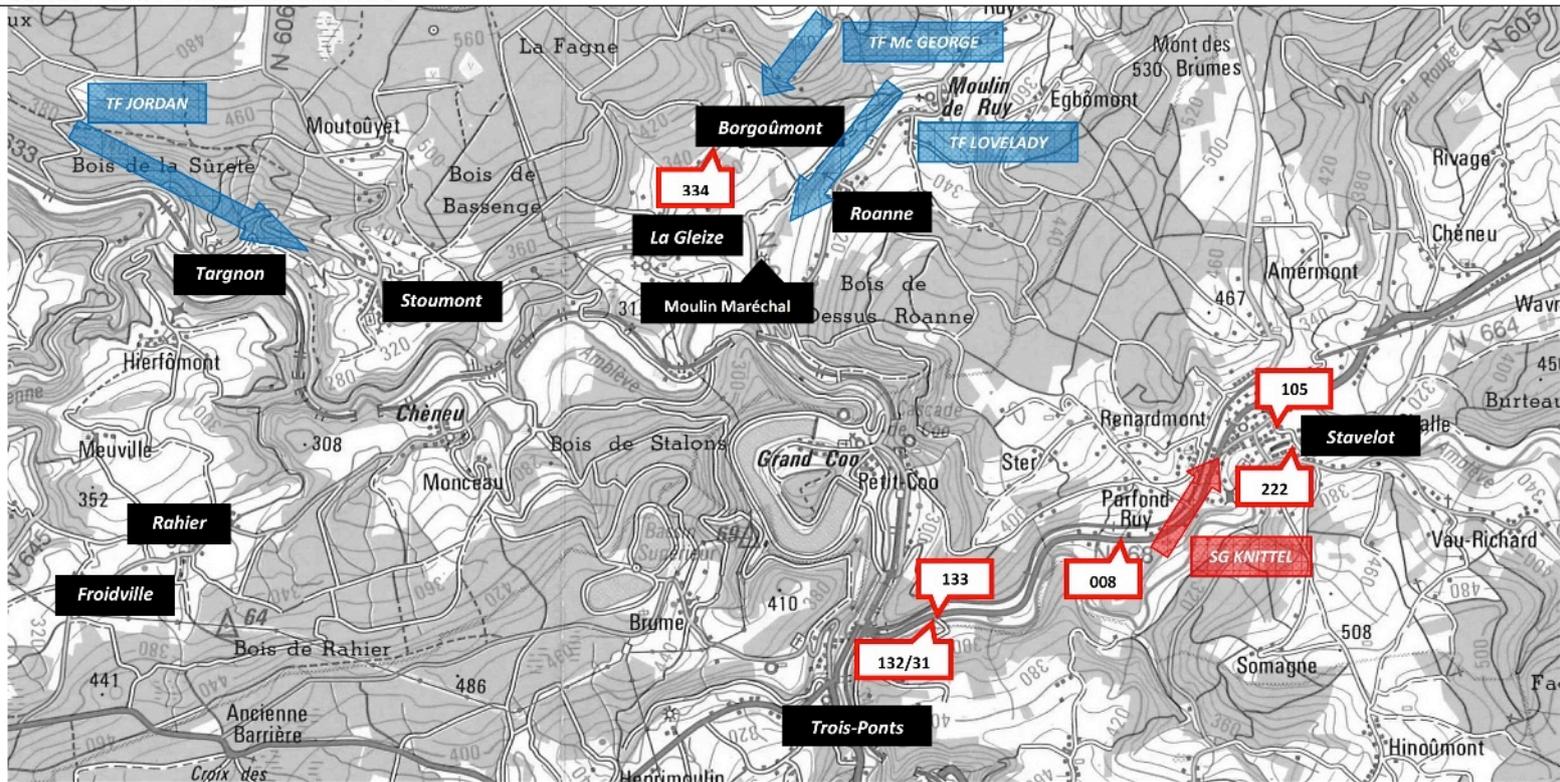
[n] DUJARDIN Christian, « *Panzer Battle Guide n°1 – Les Tiger de PEIPER pris au piège* », www.panzerbattleguide.be, 2013 (* une référence pour qui souhaite faire un retour sur le terrain!

Cartes IGN ESNEUX-ST-VITH au 1/100.000^e et HARZE-STOUMONT 49/7-8 au 1/20.000^e et les cartes détaillées réalisées par Serge FONTAINE.



MANHAY GRANDMENIL PZKFW V PANTHER AUSF. G DE LA 2ÈME SS-PZ. DIV. "DAS REICH"

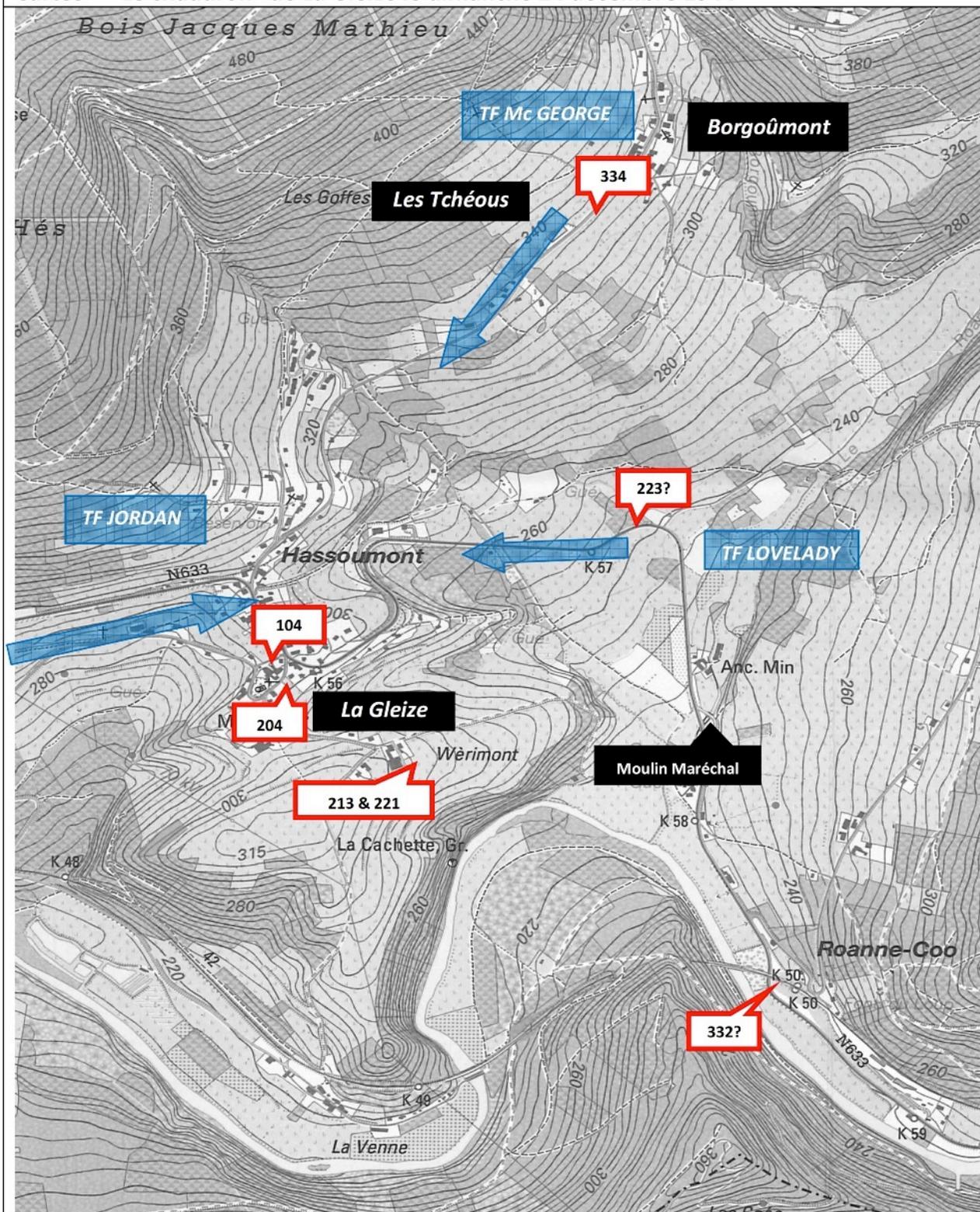
Carte2 – Entre Stavelot et La Gleize



- 008 : lundi 18 décembre après-midi (?), le n°008 tombe en panne au bord de la N23 à la Ferme Antoine.
- 105 : lundi 18 décembre vers 16h00, le n°105 s'abîme dans la maison LEMAIRE, rue du Haut-Rivage à Stavelot.
- 222 : mardi 19 décembre peu après 13 heures, le n°222 est mis hors de combat par un tir d'opportunité au bas de la rue du Vieux Château à Stavelot.
- 334 : mardi 19 décembre, le n°334 est en position sur la route Hassoumont/Borgoumont ; il succombera aux "Tchéous", sous les coups de l'artillerie américaine.
- 133 : vendredi 22 décembre, le n°133 échoue au pont du Petit-Spai, boîte de vitesse cassée ; il y sera sabordé le lundi 25.
- 132/31 : le n°132 (ou 131) franchit l'Amblève à gué non loin de la Ferme Antoine le lundi 25 décembre⁽ⁿ⁾ ?

COMBATS DES 18 AU 22 DÉCEMBRE 1944

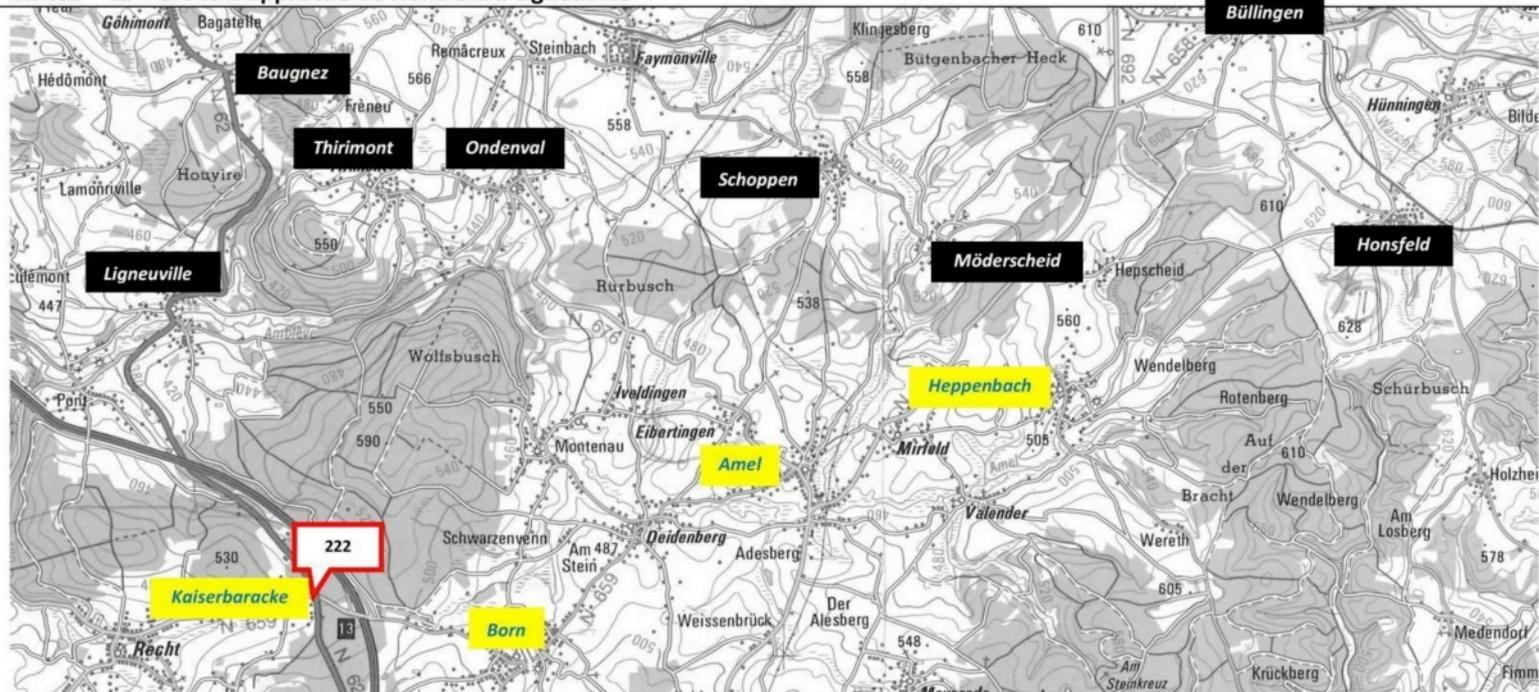
Carte3 – "Le chaudron" de La Gleize le dimanche 24 décembre 1944



Le n°334 détruit le 22 décembre par les bombardements de l'artillerie américaine aux "Tchéous".
 Les n°213 et 221 eux aussi neutralisés par les bombardements dans les vergers de la Ferme Wèrimont.
 Le n°104 abandonné au chemin Vieille voie.
 Le n°204 abandonné à proximité de l'église.
 Le n°223 abandonné, chenille cassée, sur la N33 La Gleize/Roanne-Coo^[m].
 Le n°332 abandonné (sur la N33?) du côté de Roanne-Coo^[m].

LA GLEIZE, CIMETIÈRE DE TIGER

Carte1 – La marche d'approche de Honsfeld à Ligneuville



Dimanche 17 décembre : **itinéraire principal** (à la suite du KG Peiper) par Honsfeld/Büllingen/Möderscheid/Schoppen/Onderval/Thirimont/Baugnez/Ligneuville.
(Dimanche 17 ? et) lundi 18 décembre : **itinéraire secondaire** (sud) par Honsfeld/Heppenbach/Amel/Born/Kaiserbaracke/Ligneuville.
Lundi 18 décembre vers 10h30, la queue du 501^e bataillon (la 1. Kompanie) rejoint Ligneuville^[1] par Kaiserbaracke et l'itinéraire sud ?
222 : lundi 18 décembre au matin^[1], le n°222 est photographié à Kaiserbaracke, en route pour Ligneuville.

LE CALVAIRE DE LA MARCHÉ D'APPROCHE

La poche de Saint-Nazaire

La dernière résistance allemande en France

par Nicolas Moreau



LE GÉNÉRAL D'AVIATION JUNCK

Du mois d'Août 1944 au 11 mai 1945, la poche de St Nazaire est le théâtre de violents combats entre Alliés et forces de l'Axe, suite au repli des troupes allemandes en Loire inférieure. Puissamment retranchés autour de la base sous-marine de St Nazaire, les 30 000 soldats allemands commandés par le général d'aviation Junck, hitlérien modéré, s'opposent principalement lors de coups de main aux forces alliées, composées d'éléments de la 66^e division d'infanterie américaine, des FFI de Loire inférieure, du 1^{er} Hussard et du 8^e régiment de cuirassiers du général Chomel.

Après le débarquement du 6 juin 1944, les alliés progressent rapidement en France occupée, et les armées allemandes sont en débâcle. Dans cette retraite générale, certains éléments se retranchent dans diverses poches de la façade atlantique, à Brest, Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle et Royan.

Une fois ces poches formées, elles allaient devenir de véritables places fortes soumises à un intensif siège des armées alliées. Pour ces derniers, les formations en poche avaient pour avantage de soustraire un bon nombre de soldats ennemis de la ligne de front principale, mais, à contrario empêchaient les alliés d'avoir accès aux principaux ports en eau profonde.

L'idée de prendre ces poches a donc rapidement été abandonnée, et l'Etat Major américain a préféré se concentrer sur la libération du reste de la France et l'incursion en Allemagne. Ainsi, à Saint Nazaire, une garnison de 9000 hommes a été jugée suffisante pour maintenir les allemands à l'intérieur de la poche.

Les troupes allemandes, quant à elles, forment alors une ligne de fortification partant de la Roche-Bernard, longeant la rive sud de la Vilaine, bifurquant le long du canal de Nantes à Brest, à la hauteur de Fégréac, pour rejoindre Guenrouët, Notre Dame-de-Grâce et tirer jusqu'à la Loire en englobant Bouvron, Malville et Cordemais. Au sud, le front courait de Paimbœuf à Pornic en passant par Saint-Père-en-Retz.



Cette ligne de front se stabilise le 18 Août 1944, et les 30 000 éléments des troupes allemandes sont alors encerclés dans un territoire de 1800 kilomètres carrés, comprenant aussi 124 000 civils français. Ces troupes se sont constituées une véritable forteresse défendue par une puissante artillerie, notamment par deux canons français de 240mm postés à Batz sur mer, et par une batterie similaire sur la pointe Saint-Gildas

Une puissante défense anti-aérienne est aussi mise en place avec une vingtaine de batteries totalisant 80 pièces.

Au total, les allemands disposent de 700 pièces réparties dans la poche, avec une plus grande densité près de la base sous-marine qu'Hitler a ordonné que l'on défende jusqu'au dernier homme. Malgré cette puissante artillerie, les blindés et camions de ravitaillement font défaut aux troupes allemandes. Pour parfaire leur défense, les allemands réalisent aussi un minage intensif. Ainsi, force est de constater qu'un paysage militaire contrasté s'installe dans la poche. Le moral des Allemands est entamé, cependant, la plupart de ces soldats, vétérans des précédentes campagnes restent fidèles à leur état major et demeurent des ennemis redoutables et aguerris pour les FFI, qui, mal organisés et aventureux ont vite appris une certaine prudence face à cet ennemi dont la force n'était plus à prouver.

Face au nombre de soldats américains réduits, les réseaux de résistance s'organisent pour tenter de couper les communications entre les différentes poches de l'Atlantique, ils ont aussi pour but de protéger les civils résidant dans les villages limitrophes à la poche, souvent harcelés par les troupes allemandes pour obtenir du ravitaillement.

Il faudra néanmoins attendre début 1945 pour que ces réseaux soient correctement organisés.

A côté de ces opérations, un recrutement de grande ampleur s'organise : au Nord, le général Bognis-Desbordes tente de rassembler les maquis FFI dans la 19^e DI. Au sud, c'est le général Chomel qui forme la 25^e DI, comprenant 16 000 hommes.

Ces unités FFI, moralement prêtes à partir au feu sont très disparates : mal vêtus, mal nourris et mal armés, ces hommes n'hésitent pourtant pas à aller harceler l'ennemi à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Parmi ces FFI, la brigade Charles Martel, la fameuse qui harcelait déjà la colonne Elster quelques mois auparavant fait cependant figure d'exception par son équipement correct.

Au cours de l'hiver 1944, le nombre de coups de main diminue et cette guérilla laisse place à une guerre de position.

Pour les civils « empochés », le quotidien est difficile. L'occupant est nerveux, craignant des actions de résistance dans la poche. Ainsi, les exactions ne tardent pas, le 10 Août 1944, une femme est abattue à Cordemais pour avoir refusé de donner sa bicyclette. Le 15 Août, au Moulin Neuf, une expédition punitive est réalisée : les maisons sont brûlées, certains civils exécutés sommairement, et d'autres pris en otage. Cependant, soucieux de ne pas radicaliser les civils, les allemands n'ont pas généralisé les exactions et réquisitions de force. Dans cette même optique, ainsi que pour garder le plus de subsistances pour eux, les allemands permettent en octobre 1944 à un grand nombre de femmes et d'enfants de quitter la poche. D'autres seront évacués par la croix rouge.



GROUPE DE FFI LORS DE L'HIVER 1944-1945
DANS LES ALENTOURS DE LA POCHE



CONVOIS D'ÉVACUATION DE CIVILS
QUITTANT LA GARE DE CORDEMAIS



GRUPE DU 1ER HUSSARD

Certains civils tentent, non sans risques, de quitter la poche par leurs propres moyens, se chargeant de tout ce qu'ils peuvent emporter.

Certains fermiers, soucieux de protéger leur bétail ont aussi entrepris de faire sortir leurs bêtes de la poche, si bien que les autorités allemandes finissent par interdire de tels déplacements pour conserver de quoi nourrir leurs troupes.

Au cours de l'automne 1944, la ligne de front principale s'est déplacée jusque dans les Ardennes, mais la poche de Saint Nazaire tient toujours, et quelques coups de main quotidiens subsistent. Dans la poche, certains civils tentent de s'engager dans les FFI, pour pallier à cela, la kommandantur de Saint Brévin vient interdire aux hommes de 18 à 45 ans de sortir de la poche. Les déplacements de toute nature sont interdits la nuit, et il est annoncé que ceux qui tenteraient de sortir de la poche en cachette seraient abattus.

Des listes d'habitants par maison sont dressées pour des contrôles accompagnés de menaces de représailles sur les familles de ceux qui partiraient. Ces mesures, loin d'avoir réduit le nombre de départs les ont augmentés, et les FFI comptent de plus en plus d'hommes. Mais le même problème se pose toujours, l'armement est trop limité pour en faire de véritables troupes combattantes efficaces : si au nord l'artillerie américaine est suffisamment dissuasive pour que les allemands ne s'aventurent pas hors de la poche, le sud est dépourvu d'artillerie lourde, si bien que la ligne de front devient mouvante.

Le 15 octobre 1944, une offensive allemande de grande ampleur fait changer le visage de la poche : une profonde incursion, sûrement à visée alimentaire est réalisée au sud à travers les lignes françaises. Une seconde offensive datée du 21 décembre 1944 vient troubler la situation presque figée qui régnait alors dans la poche : trois navires de la Kriegsmarine ancrés dans la baie de Bourgneuf ouvrent le feu sur les troupes françaises, une grande partie de l'artillerie de la poche se joint à ces navires pour effectuer un tir dévastateur sur le « no man's land ». Après ce pilonnage intensif, les troupes allemandes avancent et prennent les FFI de court : la surprise est totale. Les Français répliquent et se défendent tant bien que mal, mais le repli est inévitable. Les Allemands devront tout de même renoncer à aller réveiller à Nantes comme ils s'en vantaient, les Français ayant finalement tenu grâce à l'intervention du 8^{ème} régiment de Cuirassiers, récemment arrivé sur le front de l'Atlantique, et qui rétablit la ligne de front.

Dans le début de l'année 1945, les coups de main et brefs accrochages se poursuivent : au sud de la poche se tient encore debout un poste d'observation utilisé par les FFI, le clocher de l'église de Chauvé, permettant aux guetteurs français de surveiller les mouvements allemands à l'intérieur de la poche ainsi que de calibrer leurs tirs d'artillerie. Ce clocher est devenu une cible pour les allemands qui ont mit un point d'honneur à le détruire : ce qui est chose faite le 14 février 1945 lorsqu'un obus atteint le clocher, ne lui laissant aucune chance. Il sera reconstruit après la guerre.

Début Avril 1945, des rumeurs commencent à circuler : on aurait vu des américains dans le secteur. Le 15 Avril, ces rumeurs se confirment, les américains sont bien dans les alentours de la poche, accompagnés d'une puissante artillerie et de nombreux bombardiers. Dans les jours qui suivent, ces troupes américaines remportent de petites victoires, ici et là. Pour les civils la fin de l'occupation approche, mais quelle ne fut pas leur surprise de voir, le 18 avril, les camions et pièces d'artillerie américaines reprendre la route de Nantes.

Malgré ce départ, les FFI ne perdent pas de leur ardeur à combattre dans d'intensifs pilonnages d'artillerie et quelques coups de main, entretenant ainsi une véritable guérilla.

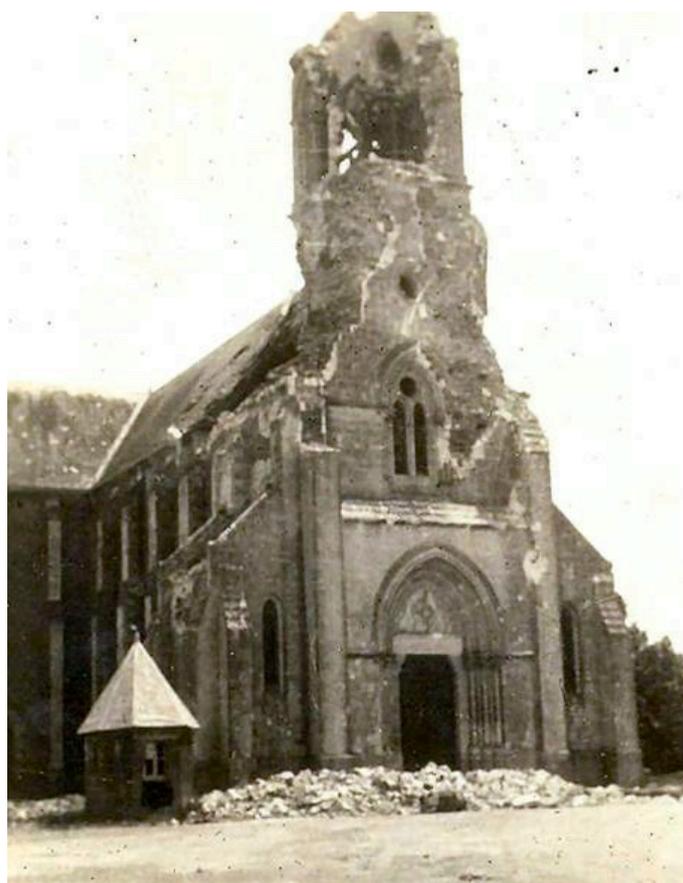
Quelques jours plus tard, le 30 avril, Hitler se suicide, lançant ainsi une vague de capitulations dans les poches de l'atlantique :

A Saint Nazaire, Junck refuse pendant les premiers jours de capituler, et les négociateurs alliés font de leur mieux : la première rencontre a lieu à Cordemais dans un café le 7 mai, une deuxième a lieu le même jour. La dernière rencontre a lieu le 8 mai et les armes sont déposées à 14h.

Trois jours plus tard, la cérémonie de reddition a lieu et Junck remet symboliquement son arme au général américain Kramer et déclare :

« Conformément à la capitulation signée à Cordemais le 8 mai, je remets entre vos mains les forces armées allemandes qui étaient sous mes ordres à Saint-Nazaire. En symbole de cette reddition je vous remets mon arme personnelle. Elle n'est pas chargée et la sécurité est mise. »

Il feint alors d'ignorer le général Chomel, ne voulant pas s'humilier à discuter avec des Français. Certains prisonniers allemands resteront dans la poche jusque en 1947 pour les opérations de déminage. On estime qu'un millier d'entre eux auraient même refait leur vie en France.



CLOCHER DE L'ÉGLISE DE CHAUVÉ



REDDITION DU GÉNÉRAL JUNCK AU GÉNÉRAL KRAMER

Sources

poche.st.nazaire.pagesperso-orange
Site de la ville de Cordemais
Site St Nazaire Tourisme
Site du musée Le Grand Blockhaus de Batz-sur-Mer

Le Sherman Firefly

par Frédéric Bailloeu



L'apparition du Tiger I en Afrique du Nord fin 1942 mit en évidence les carences des blindés alliés, britanniques en particulier. Aucun de leurs canons ne pouvait percer leur blindage, et seul le Churchill se montrait en mesure de résister, et encore pas à faible distance, au tube de 8,8 du fauve allemand. Ne disposant d'aucun châssis capable d'emporter une pièce antichar du calibre du 17 pounder (76,2mm) développé à partir d'avril 1941, la solution viendra des Etats-Unis avec le Sherman. Le canon fut bien monté sur un châssis de Cromwell allongé en mars 1944, mais l'engin, appelé Challenger sera décevant, mal conçu et affublé d'une tourelle énorme bien peu discrète, la production ne dépassera pas 200 unités.

Avec le Sherman M4A4, à châssis rallongé ; des M4 et M4 Hybrid ou composite ont également servi de support, durant l'année 1943, le problème principal posé aux ingénieurs britanniques consista à adapter le volumineux canon, et sa culasse dans l'espace étrié de la tourelle. Cette tourelle constitua l'une des faiblesses récurrentes du Sherman, gênant l'installation de canons plus puissants que le 75mm. Finalement, la solution vient du pivotement de la culasse de 90°, qui l'a fait s'ouvrir horizontalement comme sur la plupart des chars. Parallèlement, le poste de radio est relégué dans un caisson blindé à l'extérieur de la tourelle, percée afin de permettre l'accès à l'équipage. Au niveau de la caisse, la taille des munitions, longues de 83cm, impose la suppression du poste de mitrailleur avant et de son arme, et l'ouverture est obturée par une plaque blindée.

Le prototype est prêt le 6 janvier 1944, et les conversions menées principalement aux usines ROF (Royal Ordnance Factory) de Leeds. La production s'échelonne de mars 1944 au 30 juin 1945 avec 2139 exemplaires construits. Le nouveau char, surnommé *FIREFLY*, la **luciole**, connaît son baptême du feu en Normandie, où il rivalise avec les chars allemands, y compris les Panthers et même les Tiger I et il y acquiert une réputation de « tueur de panzers ». Déployé essentiellement par les unités britanniques, canadiennes et polonaises, le Sherman Firefly sera remplacé en 1945 par les Comet et Centurion, présentant l'avantage d'être des engins purement britanniques évitant le recours et la dépendance vis à vis des Etats-Unis.

Données techniques

Sherman Vc (M4A4) Firefly.

Dimensions : poids 32,7t
longueur 7,85m avec le canon
largeur 2,67m
hauteur 2,74m
Blindage frontal tourelle 76mm, caisse et superstructure 51mm
latéral tourelle 51mm, caisse et superstructure 38mm
Vitesse maximale 40km/h sur route ; 28km/h en tout terrain. Autonomie 160 km sur route.
Motorisation : Chrysler A57 Multibank essence, puissance de 425 cv à 2850 tr/min
Equipage : 4 hommes.



Armement : principal. Un canon de 17 pounder soit 76,2 mm QF (Quick Firing) Mk IV L55 ; dotation 77 projectiles. Secondaire une mitrailleuse M1919A4 de 7,92mm. Dotation 5000 projectiles. Une mitrailleuse M2 Browning de 12,7mm. Dotation 1170 projectiles.

Nombre d'exemplaires construits : 2139, tous modèles confondus.

Montage

Plusieurs marques se sont intéressées au meilleur char britannique du Second conflit mondial, et j'ai jeté mon dévolu sur la production de TASCA aujourd'hui ASUKA. La boîte, au boxart composé de dessins au style manga, particuliers mais originaux présentant les caractéristiques du véhicule, renferme des grappes aux moulages et aux détails excellents. Tasca produit actuellement les meilleurs Sherman sur le marché, et ce choix s'imposait naturellement. A signaler que Dragon en a produit deux versions dans les années 1990, tout à fait honorables.

Le montage débute par le train de roulement, reproduit avec un nombre très important de pièces. On citera en particulier la suspension fonctionnelle grâce à de petits blocs de mousse à insérer entre les deux pièces composant le corps du bogie. Leur mise en place nécessite un peu de doigté mais tout se passe finalement assez bien.

Les galets de route, du modèle en tôle pleine sont agrémentés de petits rivets à retirer des grappes ou à confectionner soi-même, soit au total 12 par galet et douze galets ce qui fait au total ... 144 rivets ! Et encore je parle des faces antérieures, visibles, il faudrait réaliser la même chose pour les faces invisibles après montage. J'y ai renoncé ... Attention à présenter la bonne face du galet vers l'extérieur, elle se reconnaît aux deux petits graisseurs situés de part et d'autre de l'axe. Les assemblages se poursuivent par la caisse, le lot de bord, la tourelle, en collant les quelques pièces fournies en photodécoupe au moyen de colle cyanoacrylate. Personnellement j'ai laissé de côté la pièce en métal P11, puisque cachée par le capot arrière. J'ai remplacé le canon en plastique à assembler en deux parties plus le frein de bouche, risquant de laisser un joint disgracieux difficile à poncer, par son homologue en aluminium tourné de marque Jordi Rubio pour plus de réalisme. A ce sujet, il est nécessaire d'équilibrer le canon par un contrepoids à l'intérieur de la tourelle au risque de le voir « pendouiller » en site négatif, pas très réaliste. Signalons également que Tasca ne propose aucun aménagement intérieur, il faudra se contenter de tout fermer, ou alors cacher les vides par une figurine, chose envisageable car les trappes sont détaillées sur leurs faces internes.

Tasca nous propose quatre options de décoration, différenciées également par l'équipement porté par les engins, soit garde-boue ou pas, caisse à l'arrière de la tourelle, galets de secours, caisse à outils sur la plage arrière ... Attention à bien choisir les pièces correspondantes.

Décoration

Le Sherman étant un engin américain, il est livré aux Britanniques en Olive Drab US, la référence acrylique Tamiya XF 62 convient tout à fait. Plutôt que de l'alcool ou de l'eau, j'ai employé comme diluant du dissolvant pour vernis à ongles, SANS ACETONE, sinon le résultat serait catastrophique. Le fini légèrement satiné me convient tout à fait.

Evidemment, après avoir nettoyé la maquette avec du liquide vaisselle afin d'éliminer les traces grasses, j'ai vaporisé un apprêt gris afin d'uniformiser les matériaux, détecter les défauts d'assemblage et permettre une meilleure accroche des deux couches d'Olive Drab. Les outils du lot de bord ne sont surtout pas peints en marron acier pour les manches et fers mais de la couleur de base ; quelques éraillures pourront être représentées. Il s'agit d'un défaut couramment observé sur des modèles de chars alliés, même s'il est tentant de rompre la monotonie du camouflage uni. La remarque identique s'applique aux extincteurs situés à l'arrière, à peindre en vert pomme, et pas en rouge. Du côté des décorations, j'ai délaissé le célèbre « CAROLE » du 13/18 Hussars de la 27 Armoured Brigade en Normandie pour un engin de la 11st Armoured Division en octobre 1944 aux Pays Bas. Cette division se reconnaît à son insigne au taureau chargeant sur un fond jaune, et au chiffre 52 blanc sur un carré rouge. Les chiffres 51 et 52 désignent les unités antichars dans la nomenclature complexe adoptée par l'armée britannique.

Contrairement au char FCM 2C monté dans le précédent Histomag, j'ai préféré laissé le blindé propre, sans vieillissement et sans faire appel à la technique de la peinture zénithale. Seul un léger drybrush, ou brossage à sec permet de rehausser certains détails. Cette façon de présenter le kit plaira à certain, moins à d'autres... Tuile de dernière minute, une des chenilles en vinyl s'est brisée, au niveau de la poulie de tension à l'arrière, et là, catastrophe ! La matière est trop fragile et se brise sous l'effet de la tension de la chenille. Difficile de la réparer sans que cela se voie. Finalement j'ai recollé l'élément au moyen de colle cyanoacrylate faute de mieux. Et la réparation semble tenir sans être trop visible...

Le Dossier





Bibliographie :

Ludovic FORTIN ; *Le sherman Firefly, la mouche du coche*. TnT magazine, n°10 novembre-décembre 2008, pp 26 à 45. Editions Caractère.

Collectif ; *Les chars moyens et lourds anglo-américains*. TnT HS n° 6, novembre-décembre 2010. Editions Caractère.

Wojciech J. GAWRYCH ; *Sherman Ic Firefly*. Armor photogallery n° 21, 2009. Model Centrum Progress. Varsovie.

Antonio Martin TELLO ; *Sherman Ic Firefly*, Steelmasters Thématique n° 6 « Normandie 1944 ». Juillet 2009. Histoire et Collections. pp 66 à 71.

Anonyme. *Sherman Vc Firefly*. Model n° 1, janvier 2003. Editions Armada concept. pp44 à 49.

Illustrations :

Wikimedia Commons

Photographies de l'auteur

Un blouson du 121° RI

par Nicolas Moreau



VUE GÉNÉRALE DU BLOUSON, COLLECTION N. MOREAU

On a souvent fait remarquer, à tort ou à raison l'archaïsme de l'uniformologie française de l'entre deux guerres et de la campagne de France, du moins, en comparaison avec les autres armées européennes et l'armée américaine. Cependant, cet archaïsme est à relativiser, dès la fin des années 30 certains corps d'élite de l'armée française sont équipés d'uniformes plus en accord avec leur temps tels que les éclaireurs skieurs ou les corps francs.

Uniformologie

Lors des campagnes de la libération, cette modernisation se généralise dans les armées françaises : la France Libre, en s'inspirant des uniformes américains ou britanniques, ou tout simplement en s'équipant de ces effets, fait alors figure d'une armée moderne et bien équipée, conservant cependant quelques fois son casque Adrian permettant de les distinguer des troupes américaines et britanniques.

Le blouson que nous vous présentons est un bon exemple de la modernisation uniformologique de l'armée française.

Il est attribué à un Sous lieutenant du 121^e régiment d'infanterie, écussonné d'un losange inégal à deux soutaches bleues et chiffres brodés en cannetille dorée préfigurant les losanges de bras d'après guerre.



LOSANGE DU 121^E D'INFANTERIE

Les marques de grades sont, comme il est de norme dans l'armée de libération, aux épaules.



GRADES DE SOUS LIEUTENANT



RAPPELS DE DÉCORATIONS DES CROIX DE GUERRE 39-45 CROIX DU COMBATTANT ET CROIX DES SERVICES MILITAIRES VOLONTAIRES

On observe sur la doublure en coton blanc réglementaire les marquages de taille ainsi que de fabricant, datant de la fin des années 20, difficilement lisibles.

Deux poches intérieures plaquées sont présentes, dont une fermant par une boutonnière.



DOUBLURE INTÉRIEURE DU BLOUSON

Uniformologie



MARQUAGES DE TAILLE ET DE FABRICANT DE LA DOUBLURE

Ce blouson provient de deux modifications successives d'une vareuse pour officier du modèle 29 à col aiglon.

La première date des années 30 et a consisté en l'ouverture du col, comme en témoigne la plus haute boutonnière supprimée visible sous le col ouvert du modèle 39, qui a été réalisé grâce à deux pièces de tissus de teinte sensiblement différente à celle de la vareuse. Les poches de poitrine à rabat en accolade ont été conservées.



MODIFICATION DU COL PAR SUPPRESSION DE LA BOUTONNIERE

La seconde modification de cette vareuse est intervenue lors de la libération pour la transformer en blouson en la raccourcissant et par l'ajout de fronces permettant d'enserrer la taille. On devine facilement l'inspiration prise sur le blouson Ike américain.

Ainsi, comme sur les blousons Ike, les poignées de manches se ferment par une simple boutonnière et un bouton demie sphérique infanterie de petit module.

Les crochets de ceinturons ont été supprimés.



FERMETURES DES MANCHES

Le 121^e RI, qui a combattu en 1940 est reformé en Janvier 1945 avec des hommes issus des FFI de l'Allier dans la région de Montluçon. Il assurera ensuite la surveillance de la frontière Germano-suisse, puis sera dissout le 4 Juillet 1945 à Moulins avec un effectif de 20 officiers, 137 sous officiers, et 818 hommes de troupe.

La vie d'Audie Murphy

4° partie

par Philippe Gruslin



AUDIE AVEC JAMES CAGNEY ET WANDA HENDRIX EN 1947

Comme nous l'avons vu dans la 3ème partie, la carrière d'Audie Murphy est maintenant lancée.

Après « L'enfer des hommes »

Le film ne représente pas suffisamment ce qu'a réellement vécu Audie Murphy. Pour le public qui ne connaît encore que très peu Audie Murphy, il ne s'agit que d'un film de guerre comme tant d'autres.

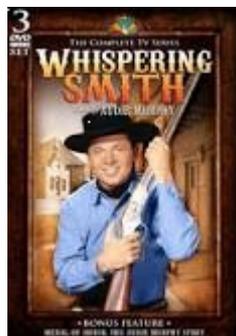
Après une vision en projection privée, David Mc Clure est extrêmement déçu. Il considère que le film est trop réducteur, qu'il ne correspond pas à son livre et qu'il ne fait pas suffisamment ressortir les peines vécues par Audie. Le héros, quant à lui, refuse de le voir avant de participer à la « première » à San Antonio. La critique cinématographique n'est pas des plus élogieuses. Mais dans l'Amérique ultraconservatrice des années 50 et en pleine guerre froide, c'est ce que le public attendait et le film rencontre un immense succès commercial. Il engrange plus de dix millions de dollars et c'est le plus gros succès des studios UNIVERSAL depuis leur création 42 ans plus tôt. Rien qu'à San Antonio, en cinq jours 20.000 personnes verront le film pendant que Murphy est présent.

L'acteur fait ensuite la promotion du film à Chicago, Boston et Washington. Le président Dwight « Ike » Eisenhower n'étant pas présent dans la capitale à ce moment, c'est son vice-président, Richard Nixon, qui serre la main d'Audie Murphy et le félicite chaleureusement.



LE MAGAZINE LIFE FIT UNE SÉRIE D'ARTICLES SUR LES ACTEURS AYANT PARTICIPÉ À LA GUERRE. SUR LA TABLE À GAUCHE D'AUDIE MURPHY, BIEN EN VUE, UN LIVRE SUR LE GÉNÉRAL MAC ARTHUR. (SOURCE LIFE)

Audie profite de sa visite dans la capitale fédérale pour visiter le Sénat. Le sénateur du Texas le fait entrer alors que les parlementaires sont en pleine séance et il le leur présente. Les politiciens interrompent leurs échanges et applaudissent chaleureusement le héros durant de longues minutes. Il en est très ému.



L'US army qui a offert son aide pour la réalisation du film est enchantée des résultats et voit là une bonne publicité. Le secrétaire de la Défense enverra un télégramme de félicitations à l'acteur.

Audie Murphy participe à de nombreux shows télévisés ou radiophoniques. Régulièrement il est narrateur en « voix off » pour des films de guerre ou des documentaires (1).

Il joue également dans des séries western, notamment dans « Whispering Smith » où il incarne le Marshal Smith, qui, bien que moins connu que des personnages tels que Wyatt Earp, Jesse James ou tant d'autres était un véritable héros du Far-West.

Parallèlement, il écrit des chansons et des poèmes principalement dédiés à ses anciens compagnons d'armes ou faisant référence à ses souvenirs de guerre.

L'un d'eux s'intitule « Dusty old helmet » (Vieux casque poussiéreux) et commence de la façon suivante :

**Vieux casque poussiéreux, vieux fusil rouillé,
Ils reposent dans un coin et attendent.**

Et se termine par ces mots :

**Je salue mes vieux amis dans le coin,
Je suis d'accord avec tout ce qu'ils ont dit.
Et si le moment de vérité vient demain,
Je serai libre ou, par Dieu, je serai mort.**

Les nombreuses activités et les tournages de films empêchent Audie de se consacrer pleinement à son rôle dans la garde nationale et il demande à être retiré du service. Il quitte la 36^{ème} division avec le grade de Major (2).

1 - Pour la petite histoire : Audie faisait les commentaires du film « War is Hell » c'est dans une salle de cinéma de Dallas qui projetait ce film que fut arrêté Lee Harvey Oswald, assassin présumé du président John F Kennedy en 1963.

2 - Contrairement à ce qui est montré dans le film, la blessure à la hanche n'a pas entraîné la réforme d'Audie et ne l'a nullement empêché d'être soldat.



Il continue d'avoir des problèmes nerveux liés au stress du combat et cela se ressent dans son couple. Dès la deuxième année de son second mariage, il quitte régulièrement le domicile conjugal pour des périodes plus ou moins longues et nul ne sait où il va.

Le film « L'enfer des hommes » lui permet de casser un peu son image de cow-boy et lui offre de

nouvelles opportunités de rôles.

Il tournera au Japon « Joe Butterfly », une comédie dans laquelle il tient le rôle d'un photographe du magazine YANK. Le film est aussi un succès.

Il incarnera également un boxeur dans « 10 secondes de silence » (World in my corner)

En 1961, il joue à nouveau dans un film de guerre intitulé « La bataille de Bloody Beach » qui se déroule aux Philippines.



AUDIE MURPHY DANS LA 36ÈME DI

Audie Murphy durant les « sixties » :

Durant les « Golden sixties », la première génération de « baby boomer » avait alors 20 ans. La deuxième guerre mondiale ne représentait que peu de choses pour eux. Les années hippies, la guerre du Viet- Nam, la rébellion contre l'autorité parentale, voire l'autorité tout court ainsi que le rejet des valeurs traditionnelles allaient faire descendre beaucoup de monde dans les rues, certains allant jusqu'à brûler le drapeau américain.

Beaucoup de jeunes appelés refusaient leur incorporation, d'autres s'enfuyaient au Canada. Certains anciens combattants du Vietnam jetaient leurs médailles et se joignaient aux contestataires. Tous ces événements révoltent les vétérans de la seconde guerre mondiale dont Audie Murphy. Cela aggravait chez lui un problème de santé qui apparaissait chez nombre d'anciens GI's : l'ulcère à l'estomac. Audie déclare :

« C'est démodé d'être patriote de nos jours. Si vous faites preuve de patriotisme, vous êtes considéré comme subversif. »

Après avoir vu à la télévision un reportage sur les gens manifestant contre la guerre au Vietnam, il dit :

« Il faudrait un million d'hommes pour gagner la guerre mais je dis : on y va, on fait le job. Puis on s'en va. Il n'y a pas d'autre voie. »

Côté cinéma, malgré la diversité des rôles, Audie a l'image du cow-boy qui lui colle à la peau.

Or la seconde partie des années 60 voit le western classique disparaître progressivement des studios et il tourne moins.

Il écrit le scénario de « Among the missing », un film proche de « L'enfer des hommes » qui montre la vie des soldats au front et leur retour difficile à la vie civile. Malheureusement aucun studio n'accepte le projet et Audie abandonne l'idée.

Les années 60 voient aussi l'apparition de gros problèmes financiers pour Audie. Il dépense en effet l'argent sans compter et sans faire d'économie. Il essaye de se lancer dans les affaires, notamment dans le pétrole mais ça ne marche pas très fort.

La série western « Whispering Smith » entamée en 1959 qui est confrontée à des succès tels que « Gunsmoke », « Bonanza » et « Au nom de la loi » (Wanted dead or alive), n'obtient que peu de succès. L'acteur qui avait participé à la production perd beaucoup d'argent dans le projet.



En 1967 il investit une partie de sa fortune dans un projet pétrolier au Moyen-Orient. Les études préalables se montraient optimistes et Murphy avait bon espoir. Hélas, la guerre vient ruiner les projets du héros. En effet, « la guerre des six jours » entre Israël et l'Égypte, qui est alliée aux pays arabes anéantit toute possibilité de s'implanter dans l'immédiat et tout l'investissement d'Audie Murphy est perdu. Parallèlement, il avait convaincu deux hommes d'affaires de lui avancer 600.000 dollars afin de produire un film. L'argent ayant déjà été dépensé, Audie demande un supplément. Les associés refusent et cet autre projet tombe à l'eau. Jusqu'à sa mort il cherchera d'autres aides pour mener à bien ce film qui lui tient à cœur mais il n'y parviendra pas.

Son mariage bat également de l'aile et il a de nombreuses fréquentations féminines.

En 1962, son amie du moment lui fait part du fait qu'elle reçoit souvent des appels téléphoniques et s'entend dire des obscénités. Elle reçoit également des lettres du même genre. Un jour Audie aperçoit deux jeunes assis dans une voiture stationnée devant l'appartement de son amie. Persuadé qu'il s'agit des responsables Audie s'approche d'eux, exhibe un badge de shérif honoraire qui lui avait été offert par une ville l'ayant fait « Citoyen d'honneur », les interroge, s'en prend violemment à eux et les frappe. Après avoir porté plainte, les jeunes, découvrant qu'il s'agit du célèbre héros, décident de retirer leur plainte.

Par la suite, Audie reconnaît qu'il est troublé émotionnellement. Il continue à faire des cauchemars de combats. Il commence à devoir laisser les lumières allumées pour dormir puis, par la suite, il a de longues périodes d'insomnies. Quand il parvient à dormir, il ne sait plus où il est en se réveillant tant ses rêves lui paraissent réels. Il se rend compte qu'il est victime de désordre de stress post traumatique et va voir un médecin qui lui donne des tranquillisants très forts. Audie s'habitue et cela devient une addiction. Plus tard, il déclarera qu'il était comme un zombie, qu'il ne se rendait plus compte de la réalité et qu'il dilapidait plus encore son argent. Il n'a plus goût à rien.

Fortement endetté, il doit vendre le petit avion qu'il possède, de même que son bateau, sa voiture, son ranch, une partie de ses terres et tous ses chevaux.

Paradoxalement les médicaments ne lui apportent aucune aide réelle pour son sommeil. Audie reconnaîtra plus tard avoir été victime d'insomnies durant sept ans.

Il entend fréquemment des bruits dont il ne peut définir l'origine et passe ses nuits enfermé dans son garage, seul endroit où il semble être en paix. Son entourage le craint et certaines personnes s'éloignent de lui. Mac Clure, en revanche, lui reste fidèle et l'aide du mieux qu'il peut. Audie Murphy déclare qu'il se sent comme un vieil ours, trop pauvre pour faire quoique ce soit et il passe ses journées cloîtré dans son appartement. Mac Clure pense qu'Audie Murphy, le soldat le plus décoré de la seconde guerre mondiale, en est réduit à vivre comme un vieil homme malade alors qu'il n'a que 40 ans.

David Mac Clure l'entraîne à bouger et à voyager. Un jour qu'ils sont à Washington, Audie disparaît pendant une journée entière. Mac Clure est inquiet. Lorsque l'acteur rentre, il lui demande où il est allé. Audie répond qu'il est allé se promener dans le cimetière d'Arlington. A son ami qui lui demande pourquoi il y est resté si longtemps il lui répond :

« Je suis allé faire une réservation. »

Les dernières années :

Petit à petit Audie refait surface. En 1967 un écrivain demande à le rencontrer car il veut faire un livre sur lui. Ils ont un premier contact dans la maison d'Audie. L'écrivain le trouve très marqué physiquement. Il lui semble cependant qu'Audie se plaise à parler de son passé et de son expérience de la guerre.



L'interviewer a l'impression que cela agit sur lui comme une psychanalyse. Voyant le tableau sur lequel figurent les médailles du GI, il lui semble qu'il en manque. Murphy lui répond qu'il en a données à des jeunes du quartier ainsi qu'à des associations d'anciens combattants.

Lorsqu'il lui demande ce qu'il aimait dans l'armée, Audie Murphy lui répond :

« Il y a un rapport que l'on ne peut avoir nulle part ailleurs dans notre société sans valeurs. Vous croyez en l'homme qui est à votre gauche ou à votre droite pour sauver votre vie. Dans le civil, vous ne pouvez croire en personne ».

Le revoyant le lendemain, il lui semble qu'Audie est très fatigué alors qu'il déclare avoir bien dormi. L'écrivain n'en croit rien et pense que le fait d'avoir évoqué ses souvenirs a réveillé les fantômes de la guerre. Ils parlent encore de la guerre et pense qu'Audie en est une victime mais que, comme Steve McQueen dans le film éponyme, il est « L'homme qui aimait la guerre » car, après avoir été éloigné du front suite à des blessures, Audie s'empressait de rejoindre son unité et n'aspirait qu'à repartir au combat.

Audie n'a jamais aimé tuer quelqu'un mais il savait qu'il était nécessaire de tuer pour gagner la guerre.

Comme il l'écrit dans son livre, un jour qu'il avait attaqué un groupe d'Allemands, un survivant s'enfuyait en courant. Audie regardait l'Allemand s'enfuir et avait envie de rigoler car le «Kraut » était gros et courait de façon grotesque.

« On aurait dit un clown déclare Audie. J'aurais pu le laisser partir mais ce clown avait un fusil et il s'en servait à nouveau ».

Il l'a alors descendu « car il n'y avait pas d'autre solution. »

En 1968, il réalise un western « Qui tire le premier » dans lequel il s'offre une courte apparition dans le rôle de Jesse James, mais c'est un échec. Suite à ça, les maisons de production hésitent à lui confier de nouveaux projets.

La télévision, en revanche, le recontacte. On envisage de faire une série consacrée aux chiens de guerre utilisés par l'US army et l'USMC durant le conflit mondial. Audie est enthousiasmé car cela lui permettrait de cumuler son amour de la guerre avec celui des animaux. En outre, il devrait aussi participer au scénario. L'amour d'Audie envers les animaux prend d'avantage d'ampleur alors qu'il travaille sur la série et qu'il constate qu'ils ont vécu les mêmes peines que les hommes. Parlant de chiens avec son amie, celle-ci lui déclare qu'elle connaît un éleveur de chiens qui est particulièrement odieux avec ses animaux et qu'il les maltraite. Audie téléphone à l'homme pour lui faire part de son mécontentement. L'individu lui répond qu'il n'est qu'un imposteur, qu'il est juste un héros de cinéma et un vantard puis l'insulte.

Accompagné de son amie et d'un autre homme Audie va trouver l'éleveur, qui est une personne de très gros gabarit et doit dépasser les 120 Kg. L'homme insulte à nouveau Audie Murphy, prend une poubelle et la lui jette. Surpris Audie ne peut éviter l'objet qui l'atteint aux côtes et le blesse. Furieux il fonce sur l'éleveur et le frappe. Lorsque l'épouse de l'homme veut intervenir il la gifle et la repousse.

Parvenant à se dégager, l'homme se réfugie dans la maison et un coup de feu est tiré.

Dans sa version, la femme dira que c'est Audie qui, étant allé chercher une arme dans la voiture, a tiré vers eux. Un voisin qui s'était approché dément cette version. Mais l'incident survenu précédemment avec les jeunes refait surface et la justice prête foi aux dires de l'éleveur. Le héros de guerre est arrêté et accusé « d'attaque avec intention de commettre un meurtre ». Il est emprisonné. Quatre heures plus tard son avocat le fait libérer sous caution mais Audie sera jugé. Heureusement, il est reconnu innocent et acquitté. Aux journalistes qui l'interrogent à la sortie du tribunal, il déclare avec humour :

« C'est une injure à ma réputation de vouloir faire croire que j'aurais visé une cible aussi grosse que ce monsieur et que je l'aurais raté ».

En 1971 Audie souhaite à nouveau se lancer dans les affaires. Contacté par une firme qui construit des maisons, il demande d'abord à voir sur place ce qu'il en est avant de s'associer.

Un jour de mai, un avion l'emène ainsi que 4 représentants de la société pour aller visiter un chantier. Au-dessus des montagnes de Virginie, l'avion est pris dans des turbulences et la visibilité est très réduite. Peu habitué à voler aux instruments, le pilote signale par radio qu'il change son plan de vol. Par la suite l'avion disparaît des écrans radar et ne répond plus aux appels radio.

Des recherches sont lancées mais elles sont rendues très difficiles par les conditions climatiques. Finalement, le 31 mai, l'endroit du crash est localisé. L'accès ne peut se faire que par hélicoptère. Les corps sont méconnaissables et sont emmenés pour identification.

En comparant le dossier médical militaire d'Audie Murphy, on peut l'identifier avec certitude grâce à la large cicatrice sur sa hanche droite, consécutive à la blessure reçue pendant la guerre. Dans ses bagages, on retrouvera son permis de conduire. Sur ce document, la date de naissance mentionnée est le 20 juin 1925 or, sur toutes les données précédentes, l'année de naissance est 1924. S'agit-il d'une erreur sur le permis au Murphy ou avait-il menti sur son âge pour s'engager en se vieillissant d'un an ?



Le souvenir d'Audie Murphy :



Le 7 juin 1971 Audie Leon Murphy est enterré à Arlington avec les honneurs militaires.

Les journaux, la télévision lui rendent de vibrants hommages, ainsi que le président Richard Nixon. La famille regrette cependant

que l'on parle surtout du héros de guerre et non de l'acteur.

Audie Murphy est un véritable mythe aux USA. Sa tombe est la plus visitée après celle de John F Kennedy. Une association militaire américaine officielle, le SAMC (Sergeant Audie Murphy Club) organise chaque année un challenge et au sein de la 3ème division d'infanterie « The Audie Murphy Award » récompense des sous-officiers méritants. Un hôpital pour anciens combattants porte son nom. Dans de nombreuses villes des rues, des locaux publics et des bâtiments officiels lui sont dédiés. Des musées lui sont consacrés.

De nombreuses statues ont été érigées en son honneur et la poste américaine a édité un timbre à son effigie. Dans sa ville de Greenville a lieu annuellement le « Audie Murphy Day » un jour de commémoration en son honneur.

Des sites internet lui sont consacrés ainsi que des pages Facebook , pages qui comptent de nombreux fans.

De nombreux documentaires et plusieurs livres lui ont été consacrés. Les DVD de ses films paraissent régulièrement. Des chansons ont été écrites sur lui.

En Europe, il faudra attendre l'impulsion de passionnés en la personne de Patrick Bauman et de son ami Jean-Louis pour que soit érigé un monument à Holtzwhir ; à l'endroit où il gagna sa médaille d'honneur. Ayant obtenu le budget de la commune, ils ont construit eux-mêmes le monument. La maquette d'Audie Murphy sur le TD a été dessinée par la fille de Patrick. Par la suite la ville d'Holtzwhir a baptisé une rue à son nom. Des cérémonies ont lieu annuellement sur le site de la bataille.



L'image de Rambo est souvent utilisée en guise de métaphore lorsque l'on parle d'un combattant. Mais aux Etats-Unis, un véritable combattant est souvent assimilé à Audie Murphy. D'ailleurs certains films de guerre parmi les plus réalistes y font référence (du moins dans la version originale).

Par exemple, dans « La gloire et la peur » (Pork Chop Hill) Grégory Peck

qui incarne le lieutenant Joe Clemmons (lui aussi un personnage réel décoré durant la guerre de Corée), interpelle un soldat blessé qui est revenu au combat alors qu'il avait envoyé vers l'arrière : « Pour qui te prends-tu ? Pour Audie Murphy ? » Dans « Platoon », un GI combattif rassure un soldat craintif en lui disant :

« Tu n'as rien à craindre, tu es avec Audie Murphy ! ».

Pour la petite histoire, vu qu'en Europe l'image d'Audie Murphy est moins connue, la traduction française fait dire au GI :

« Tu n'as rien à craindre, tu es avec superman ! » (flatteuse comparaison)



Et comment parler de film de guerre sans évoquer le magnifique « Il faut sauver le soldat Ryan » (Saving private Ryan) ? Dans la préface du livre qui a inspiré le film, l'auteur déclare que, pour pouvoir décrire avec efficacité les scènes de combats et faire ressortir le caractère des fantassins, il s'est basé sur le livre d'Audie Murphy, qu'il considère comme étant un des meilleurs livres de guerre.

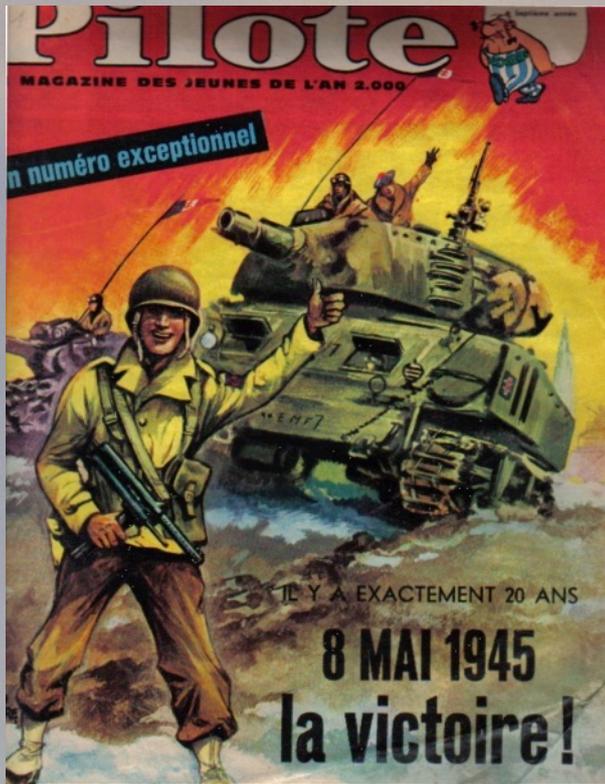
Même des années après sa disparition, le héros continue à influencer le cinéma de guerre et contribue à garder intact le souvenir de ceux qui sont tombés pour notre liberté.

J'espère modestement avoir réussi à intéresser les lecteurs d' « Histomag39-45 ». Nul doute que nombreux d'entre eux connaissent Audie Murphy mais j'espère cependant leur avoir permis de découvrir quelques informations nouvelles. A ceux qui ne le connaissent pas j'espère leur avoir donné l'envie d'en savoir plus ou de découvrir ses films.

Je remercie Monsieur Vincent Dupont, rédacteur en chef de m'avoir accordé sa confiance en m'ouvrant les pages de la magnifique revue de www.39-45.org.

De nombreux GI's ou Marines tels que le colonel Chesty Puller, le sergent John Basilone, le lieutenant William Hawkins, le sergent Alvin York ou le Major Dick Winters, pour ne citer que certains des plus connus et de nombreux autres, moins connus ont également vécu des événements divers et glorieux. Peut-être pourront-ils aussi être présentés ultérieurement ?





LE NUMÉRO PILOTE 289 DU 6 MAI 1965 ÉTAIT CONSACRÉ AU 20 ÈME ANNIVERSAIRE DE LA VICTOIRE EN EUROPE. PARMIS LES NOMBREUSES HISTOIRES ET REPORTAGES DE GUERRE FIGURAIENT EN BD LES EXPLOITS D'AUDIE MURPHY.





AUDIE MURPHY LORS D'UNE VISITE
À UNE UNITÉ DE LA NATIONAL
GUARD



SCÈNES DU FILM
« L'ENFER DES HOMMES »



AUDIE APRÈS AVOIR
REÇU UNE MÉDAILLE.



AUDIE MURPHY COW-BOY ET JUSTICIER

Sources utilisées :

« American hero :the life and death of Audie Murphy » par Charles Whiting ,Eskadale publishing./"L'enfer des hommes "par Audie Murphy Edition France Empire/After the battle No 3/ Ciné Revue/CLAP Magazine/ Site Audie Murphy Reasearch Foudation/ Star ciné Bravoure et Star cine Aventures

Les films d'Audie Murphy

- 1948 Retour sans espoir
- 1949 Garçon en cage
- 1950 La tête d'un innocent
- Le kid du Texas
- Kansas en feu
- 1951 La charge victorieuse
- A feu et à sang
- 1952 Duel sans merci
- 1953 La terreur du Montana
- Qui est le traître ?
- L'héroïque Lieutenant/colonne sud.
- 1954 Chevauchée avec le diable
- La rivière sanglante
- Le nettoyeur
- 1955 L'enfer des hommes
- 1956 10 secondes de silence
- L'homme de San Carlos
- 1957 Le fort de la dernière chance
- Le survivant des monts lointains
- Joe Butterfly
- 1958 Un américain bien tranquille
- L'étoile brisée
- Une balle signée X
- Traficants d'armes pour Cuba
- 1959 Le vent dans la plaine
- Le bagarreur solitaire
- Le révolté
- 1960 Les 7 chemins du couchant
- Le diable dans la peau
- 1961 La bataille de Bloody beach
- Les cavaliers de l'enfer
- 1962 6 chevaux dans la plaine
- 1963 La fureur des apaches
- Duel au Colorado
- Le collier de fer
- 1964 La patrouille de la violence
- Feu sans sommation
- 1965 Représailles en Arizona
- La malle du Caire
- 1966 La parole est au colt
- 1967 40 fusils manquent à l'appel
- 1968 Qui tire le premier ?



Production de films

- 1957 Le fort de la dernière chance
- 1958 Qui tire le premier ?

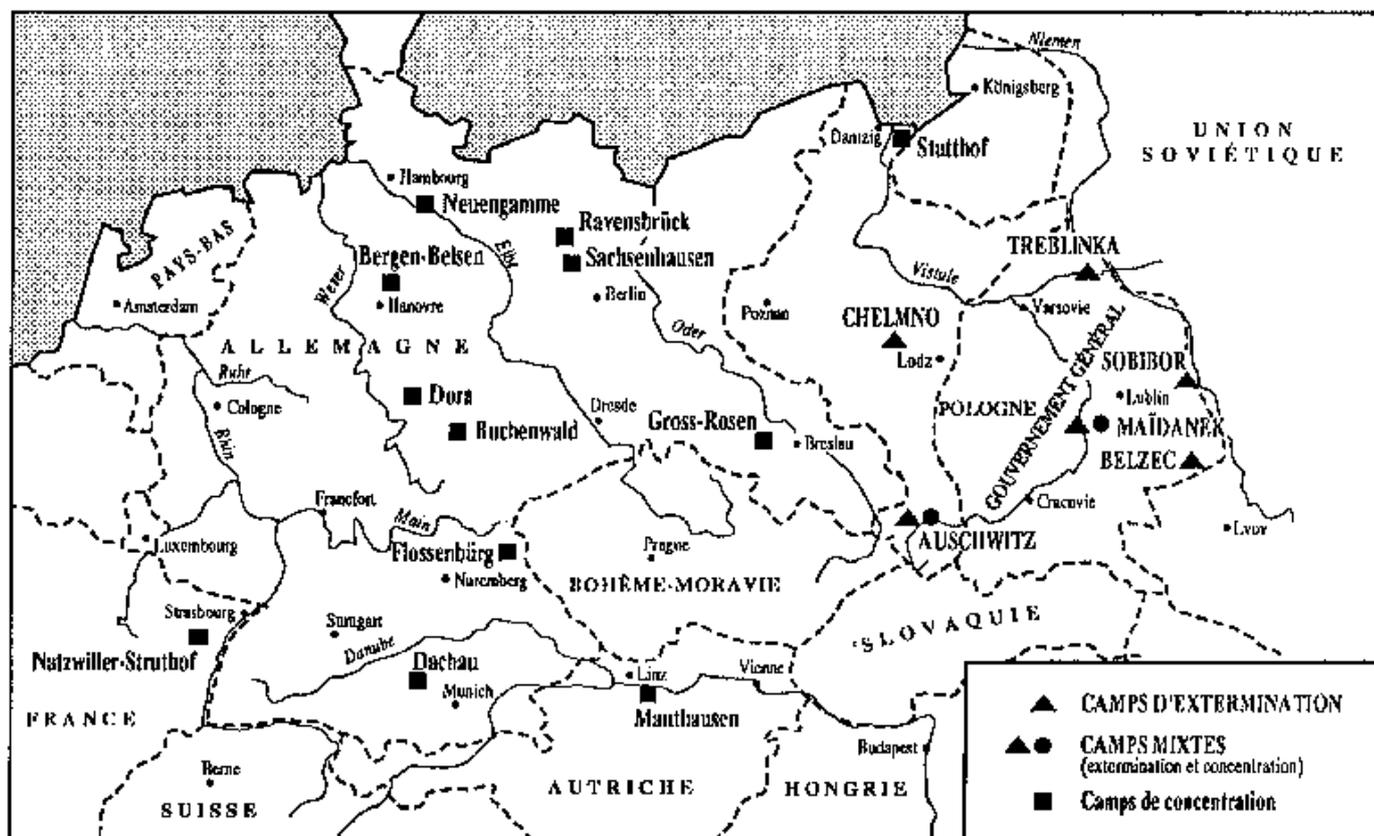
Commentaires : 1961 War is hell . Argument publicitaire :

le visage d'Audie Murphy apparait sur l'affiche, ce qui renforce l'aspect véracité de ce film. Le film « Le baptême du feu » n'était pas avec Audie Murphy mais s'inspirait de son histoire. La comparaison de l'image centrale avec l'affiche et une scène de « L'enfer des hommes » est flagrante.

L'univers concentrationnaire

1^o partie

par Lucile Gruwez



L'univers concentrationnaire dans le système nazi. Les camps de concentration et d'extermination font partie intégrante du système totalitaire nazi. Quelles furent les causes, le fonctionnement et les conséquences de ce phénomène concentrationnaire ?

« L'existence des camps est un avertissement. La société allemande, en raison à la fois de la puissance de sa structure économique et de l'âpreté de la crise qui l'a défaits, a connu une décomposition encore exceptionnelle dans la conjoncture actuelle du monde. Mais il serait facile de montrer que les traits les plus caractéristiques et de la mentalité SS et de soubassements sociaux se retrouvent dans bien d'autres secteurs de la société mondiale. (...) Sous une configuration nouvelle, des effets analogues peuvent demain encore apparaître. Il s'agit, en conséquence, d'une bataille très précise à mener. »

David Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, août 1945.

« *Arbeit macht frei* », « le travail rend libre » : le portail d'Auschwitz était surmonté de cette inscription, monument de cynisme et de sadisme.

Auschwitz, Bergen-Belsen, Buchenwald, Dachau, Dora, Flossenbürg, Gross-Rosen, Mauthausen, Ravensbrück ... et tant d'autres ! Triste litanie, qui évoque des milliers et des milliers de morts, le plus souvent anonymes, disparus sans laisser de traces, évanouis en fumée et en cendres, victimes de la barbarie nazie. Est-il possible d'ailleurs de dénombrer avec précision les déportés exterminés de diverses manières et pour des raisons différentes ? six millions de Juifs, un million de malades mentaux, trois millions trois cent mille prisonniers de guerre russes considérés comme étant de race inférieure, sans compter les résistants ... Le nombre total des disparus est supérieur à dix millions.

Comment a-t-on pu en arriver à une telle horreur ?

En janvier 1933, quand Hitler est appelé au pouvoir, qui avait pu croire que ce sous-officier apporterait avec lui tant de malheurs ? Et pourtant, il y avait *Mein Kampf* ... L'installation du régime totalitaire est rapide : en février 1933, l'incendie du Reichstag permet l'élimination des communistes, fin février s'ouvre le camp d'Oranienburg, suivi à peine un mois plus tard par celui de Dachau. En décembre 1933, le parti nazi, le NSDAP, devient le seul parti légal. En août 1934, après la mort de président Hindenburg, Hitler cumule les fonctions de chancelier et de chef de l'Etat. Toute contestation politique est alors supprimée, le pays est soumis à un régime de terreur policière.

Parallèlement, les premières mesures antisémites sont prises dès 1933, qui aboutiront au génocide qui bouleversa notre vingtième siècle.

L'univers concentrationnaire, à la lumière des dates, apparaît bien comme un élément-clé du nazisme. Comment se définit le système totalitaire nazi ? Quel « ordre nouveau » prétendait-il mettre en place ? En quoi l'univers concentrationnaire est-il indispensable au fonctionnement de ce régime totalitaire ? Comment analyser l'acharnement et la cruauté dont ont fait preuve jusqu'au bout les SS chargés de ce programme de déportation ?

Dans une première partie de cet article, nous tenterons de comprendre les rouages de l'Etat totalitaire mis en place par Hitler, en examinant à la fois les fondements théoriques du national-socialisme et leur mise en pratique méthodique et systématique.

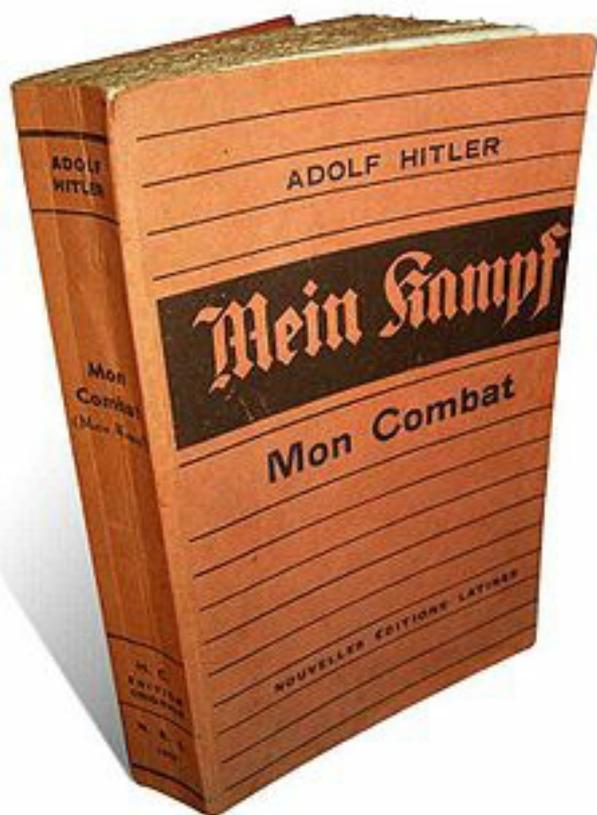
Dans notre deuxième partie, nous approfondirons l'approche du phénomène concentrationnaire, en examinant l'organisation de la déportation, depuis les arrestations jusqu'aux fours crématoires ... La troisième partie est consacrée à évaluer les conséquences humaines et politiques de l'existence des camps après la fin de la guerre. Notre conclusion reprendra des éléments de réflexion annoncés par la mise en exergue d'une citation de David Rousset dans notre page titre, citation qui est un appel à la vigilance.

1 - L'univers concentrationnaire entre dans la logique du système totalitaire nazi

1.1 - Le système totalitaire nazi

- Un système est un ensemble de propositions données pour constituer une doctrine cohérente du monde. En politique, un système est un ensemble de doctrines et d'institutions formant une théorie et une méthode pratique ; c'est comme l'armature d'une société.
- Totalitaire se dit d'un régime dans lequel la totalité des pouvoirs appartient à un parti unique qui ne tolère aucune opposition.

Le système totalitaire nazi est fondé sur une idéologie définie dans le programme de 1920 et dans *Mein Kampf* (*Mon Combat*) rédigé par Hitler en prison après l'échec du putsch de 1923. Le programme repose sur les fondements : ein Volk, ein Reich, ein Führer. Le principe de la supériorité de la race aryenne, ein Volk, exalte le nationalisme et implique une politique raciste. L'évocation d'une Grande Allemagne annonce une politique impérialiste : ein Reich. Un Etat fort contrôlé par un chef unique, ein Führer, met en place une dictature.



L'Etat totalitaire requiert de chacun l'accomplissement total de son devoir envers la nation, tâche qui supprime le caractère privé de l'existence individuelle. Dans son action publique comme dans le cadre de sa famille, chaque individu est responsable du destin de la nation. Cette exigence de l'Etat totalitaire posée à chaque citoyen représente la nouvelle essence de l'Etat.

La dictature nazie mit un an à s'établir du 28 janvier 1933, date à laquelle Hitler est nommé à la chancellerie. La liquidation de l'opposition fut le premier objectif. Goering, ministre de l'Intérieur en Prusse, après une perquisition dans les locaux du parti communiste de Berlin, dévoila l'existence d'un complot révolutionnaire communiste. Ce mensonge abusa la population, incapable de soupçonner que les dirigeants au pouvoir puissent la tromper. L'incendie du Reichstag, chambre des députés de Berlin, dès le 27 février 1933, déclenché par les nazis quelques jours avant les élections organisées pour s'assurer une majorité nazie à la chambre des représentants, fut l'occasion d'accréditer la thèse du complot ; les communistes furent nombreux à être arrêtés, ainsi que des socialistes et des libéraux hostiles au nazisme.

Cet événement servit à la promulgation du décret pour la protection du peuple et de l'Etat, qui supprima les libertés et qui rétablit la peine de mort. Cependant, lors des élections, le parti nazi n'obtint pas la majorité absolue, mais seulement 44% à peine des voix, et atteignait 51% seulement avec les conservateurs. Les quatre-vingt-un députés communistes élus furent exclus du Reichstag, si bien qu'Hitler disposa facilement de la majorité des deux tiers pour obtenir les pleins pouvoirs.



L'INCENDIE DU REICHSTAG

Le 23 mars 1933, Hitler devint ainsi légalement dictateur. Il appliqua dans les semaines qui suivirent son programme, supprimant les organisations syndicales, et les partis politiques autres que le parti nazi, diminuant les privilèges des Länder au profit du pouvoir central, et les premières lois antisémites furent promulguées. Même au sein du parti nazi, Hitler provoqua une épuration : le 30 juin 1934, les sections paramilitaires des SA (Section d'Assaut) furent décimées au cours de « la nuit des longs couteaux », et leur chef, Röhm, dont l'agitation avait secondé l'émergence politique d'Hitler, fut assassiné.

A la mort d'Hindenburg, le 2 août 1934, la fonction de président fut supprimée, Hitler devint alors Führer - chef de l'Etat allemand, et il cumula tous les pouvoirs. Les officiers et fonctionnaires prêtèrent un serment personnel de fidélité à leur nouveau chef. La fin de la République eut lieu en décembre 1934, pour laisser place au IIIème Reich.



L'ENTERREMENT D'HINDENBURG

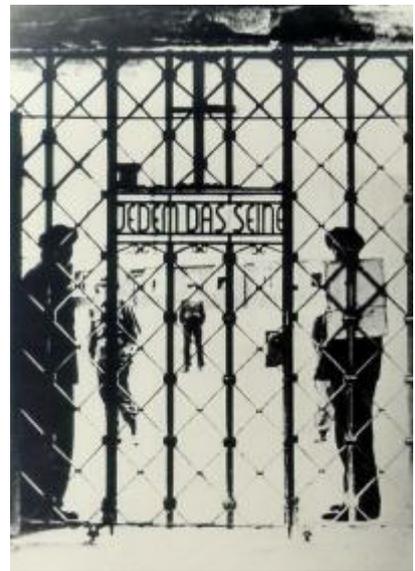
La mise en place de cet Etat totalitaire n'a pu se faire que par l'élimination physique des opposants politiques et des intellectuels hostiles au nazisme. Savants et intellectuels, comme Einstein ou Thomas Mann, s'exilent. Les premiers camps, appelés « camps de rééducation », furent rapidement créés par les SA, en dehors de toute légalité : ils servirent à l'internement de milliers de personnes arrêtées arbitrairement. D'autres centres de détention, officiels ceux-là, virent rapidement le jour : Dachau, inauguré en mars 1933, Sachsenhausen en juillet 1936, Buchenwald en juillet 1937 ... Après la nuit des longs couteaux (1934), les camps des SA furent démantelés : ne restèrent plus alors que les camps officiels. Oranienburg, créé par les SA, fut transformé en siège de l'organisation chargée de contrôler l'administration et la gestion des camps.



DACHAU



SACHSENHAUSEN



BUCHENWALD

Les prisonniers politiques étaient déjà extrêmement malmenés, mais les premières détentions étaient prévues pour être provisoires : c'était bien une entreprise de « rééducation » par la violence. Sur tout le territoire, les SS, puissante formation paramilitaire, et en particulier en leur sein, les « SS têtes-de-mort », furent chargés de la répression, sous la conduite d'Himmler. La police secrète, la Gestapo, permit de mettre le pays sous une surveillance implacable. L'ensemble de la population fut ainsi sous contrôle, personne n'était à l'abri d'une dénonciation ni d'une arrestation sommaire : ce climat de terreur favorisait l'emprise du nazisme sur les esprits. Les camps jouèrent ainsi le rôle d'une menace permanente destinée à étouffer toute velléité d'opposition.

En 1939, six camps peuvent être dénombrés, dont celui de Mauthausen, construit au lendemain de l'Anschluss (annexion de l'Autriche par le Reich le 13 mars 1938). Ils servaient à interner les prisonniers de droit commun, et l'ensemble des opposants au nazisme : membres des partis politiques dissous, mais aussi, tenants des religions chrétiennes dont l'indépendance d'esprit était en contradiction avec le totalitarisme, malgré le Concordat négocié avec le pape en 1933, destiné à neutraliser les catholiques ; la résistance catholique exista, mais sous forme individuelle, tandis que les protestants s'accommodaient plus facilement de l'état de fait : dans la perspective luthérienne, il faut être du parti de celui qui gouverne.

Cependant, bon nombre de protestants refusèrent l'enrégimentement dans l'Église nationale allemande nazie. En 1937, de son côté, le pape Pie XI condamna enfin l'hitlérisme, entraînant davantage de catholiques dans l'opposition. Ces opposants peuplèrent les camps de concentration, où ils étaient parfois considérés comme des droits communs, non comme des prisonniers politiques, ce qui rendait leur sort plus précaire encore.

Les camps furent aussi le moyen mis en œuvre pour épurer la nation allemande des sous-hommes, selon l'application du programme raciste.

1.2 - L'idéologie nazie : le programme raciste

L'idéologie nazie met en avant la supériorité de la race aryenne dont les Allemands sont les plus purs représentants. Ainsi, le programme d'Hitler programme la refonte de l'humanité : il s'agit de protéger la « race des Seigneurs » contre tout ce qui pourrait la diminuer, en particulier la présence de « sous-hommes ». Les ennemis de cet homme nouveau que le système prétend construire sont des nations comme l'URSS, la Pologne ou encore la Tchécoslovaquie, des peuples comme les Tsiganes, ou bien des êtres que l'on estime dénaturés, les homosexuels. Puis s'ajoutent les ennemis de l'intérieur, les Juifs, dont le cosmopolitisme est une atteinte à l'identité allemande radicalement affirmée. Dans *L'univers concentrationnaire*, David Rousset écrit :

« Le communiste, le socialiste, le libéral allemand, les révolutionnaires, les résistants étrangers, sont les figurations actives du Mal. Mais l'existence objective de certains peuples, de certaines races : les Juifs, les Polonais, les Russes, est l'expression statique du Mal. Il n'est pas nécessaire à un Juif, à un Polonais, à un Russe, d'agir contre le national-socialisme ; ils sont de naissance, par prédestination, des hérétiques non assimilables voués au feu apocalyptique. » Il faut extirper les racines du mal pour faire le bonheur du peuple allemand. L'ordre implacable de la Nature est invoqué.



JOSEPH GOEBBELS

Dès son arrivée au pouvoir, le 30 janvier 1933, Hitler prend les premières mesures contre les Juifs : il s'agit tout d'abord de définir le Juif. La religion personnelle n'est pas le seul critère : le fait d'avoir des grands-parents juifs est aussi discriminatoire, tout comme le fait d'avoir un conjoint juif. Les nazis établirent tout un catalogue visant à définir ces non-Aryens, selon leur degré de judéité : il y avait le Juif, le demi-Juif, le Mischling ou métis ... La même année eut lieu un boycott important des commerçants juifs et des lois furent votées pour fermer aux Juifs l'accès à certaines professions : administration, magistrature, enseignement, médecine, métiers de l'information et du spectacle. Goebbels, ministre de la Culture et de la Propagande, orchestrait dans le même temps une violente campagne antisémite, excitant les préjugés latents de la population. Cette politique antisémite correspondait en effet à un besoin de désigner des boucs émissaires responsables de tous les maux économiques, sociaux et politiques dont avait souffert l'Allemagne après la défaite de la Première Guerre mondiale.

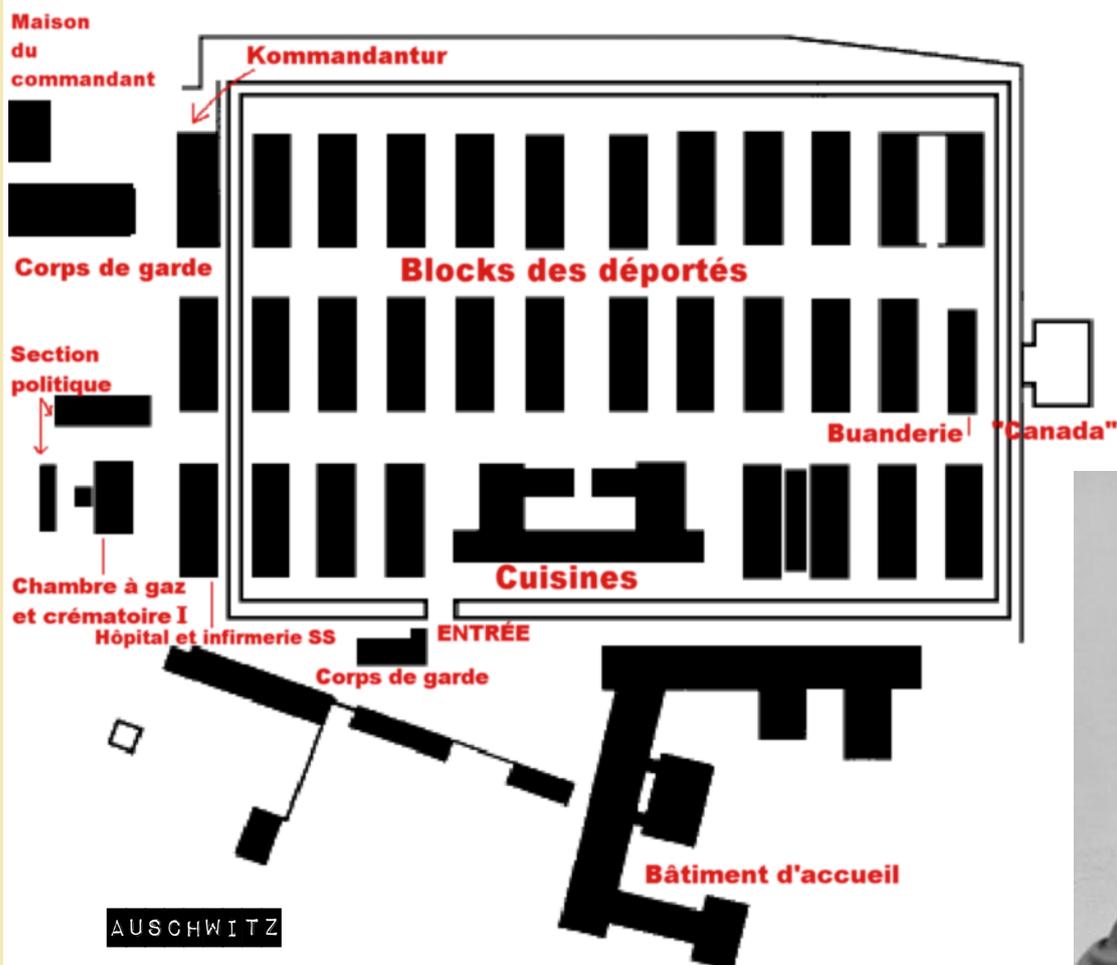
Shoah

« Beaucoup d'entre nous, individus ou peuples, sont à la merci de cette idée, consciente ou inconsciente, que « l'étranger, c'est l'ennemi ». Le plus souvent, cette conviction sommeille dans les esprits, comme une infection latente ; elle ne se manifeste que par des actes isolés, sans lien entre eux, elle ne fonde pas un système. Mais lorsque cela se produit, lorsque le dogme informulé est promu au rang de prémisses majeure d'un syllogisme, alors, au bout de la chaîne logique, il y a le Lager ; c'est-à-dire le produit d'une conception du monde poussée à ses plus extrêmes conséquences avec une cohérence rigoureuse ; tant que la conception a cours, les conséquences nous menacent. Puisse l'histoire des camps d'extermination retentir pour tous comme un sinistre signal d'alarme. »

Le 15 septembre 1935, lors d'un congrès du Parti nazi, l'Etat national-socialiste proclama les lois de Nuremberg, manifestations concrètes de cette politique de discrimination.

Les Juifs perdaient leurs droits civiques, et n'étaient plus considérés comme citoyens allemands. Les mariages entre Juifs et Aryens, ainsi que toutes relations sexuelles entre Juifs et Allemands étaient interdites pour préserver l'intégrité de la race aryenne et la pureté du sang. Par des additifs, le port de l'étoile jaune (1941) fut imposé, ainsi qu'une mention spéciale sur les passeports.

L'étape suivante de ce programme racial sera en 1942 l'application de la « solution finale à la question juive » qui aboutit à la déportation et à l'extermination de millions de Juifs de toute l'Europe dominée par l'Allemagne. Cette mission fut confiée à Heydrich, le chef de la Gestapo : d'abord parqués dans des ghettos en Pologne et en URSS, les Juifs furent progressivement et systématiquement anéantis ; on envoya en premier lieu en Pologne, dans des camps d'extermination pour y être gazés, les enfants, les femmes, les vieillards, toute la population qui n'était pas considérée comme productive ; puis, même les Juifs travaillant dans des usines furent à leur tour liquidés.



REINHARD HEYDRICH

Les témoignages des rescapés des camps de concentration vont tous dans le même sens : le but des nazis était de nier l'homme dans le détenu qu'ils avaient en face d'eux et de faire de lui un être vil, une sorte de sous-créture. Les SS qui encadraient les déportés avaient tous les droits à leur égard et laissaient libre cours à leur cruauté, dans l'arbitraire le plus complet. En exergue à son livre justement intitulé *Si c'est un homme*, Primo Levi, déporté à Auschwitz en 1944, écrit le poème suivant :

*Vous qui vivez en toute quiétude
Bien au chaud dans vos maisons
Vous qui trouvez le soir en rentrant
La table mise et des visages amis,
Considérez si c'est un homme
Que celui qui peine dans la boue,
Qui ne connaît pas de repos,
Qui se bat pour un quignon de pain,
Qui meurt pour un oui pour un non.
Considérez si c'est une femme
Que celle qui a perdu son nom et ses cheveux
Et jusqu'à la force de se souvenir,
Les yeux vides et le sein froid
Comme une grenouille en hiver.
N'oubliez pas que cela fut,
Non, ne l'oubliez pas :
Gravez ces mots dans votre cœur.
Pensez-y chez vous, dans la rue,
En vous couchant, en vous levant ;
Répétez-les à vos enfants.
Ou que votre maison s'écroule,
Que la maladie vous accable,
Que vos enfants se détournent de vous.*

Le détenu misérable perd son humanité aux yeux de ses tortionnaires, mais il perd aussi sa dignité humaine à ses propres yeux : celui qui vit dans la crasse, obligé de chercher sa nourriture dans les débris, constamment humilié par les coups, devient une sorte d'animal sauvage, prêt à tout pour survivre. C'est sans doute cela aussi qui provoqua la mauvaise conscience des survivants des camps de la mort, vivant leur survie comme une faute : à combien de compromissions avaient-ils dû se résoudre parfois pour ne pas mourir ? Le climat de terreur qu'ils ont dû subir paralysait toute velléité de résistance concertée et les plongeait rapidement dans un état d'hébétéude, sorte de mort à soi-même, qui explique d'ailleurs l'espèce d'amnésie de certains rescapés, allant jusqu'à nier les horreurs qu'ils avaient pourtant bien vécues.

David Rousset décrit cette situation en employant le terme d'expiation, dans la logique de cette idéologie raciale :

« La mort (...) n'a pas un sens complet. L'expiation seule peut être satisfaisante, apaisante pour les Seigneurs. Les camps de concentration sont l'étonnante et complexe machine de l'expiation. Ceux qui doivent mourir vont à la mort avec une lenteur calculée pour que leur déchéance physique et morale, réalisée par degrés, les rende enfin conscients qu'ils sont des maudits, des expressions du Mal et non des hommes. »

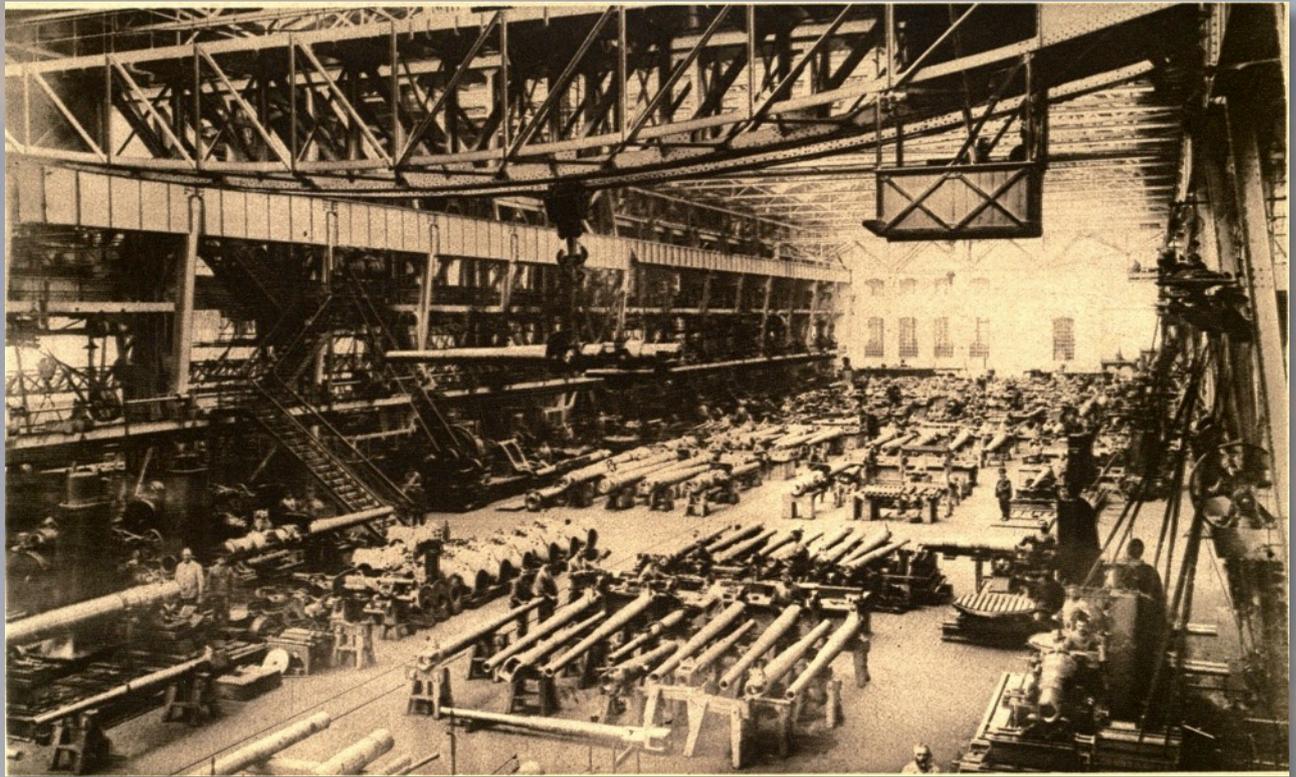
Les nazis se sont ainsi transformés en techniciens de la mort. Les chambres à gaz, dont la première fut ouverte en janvier 1942 à Birkenau, sont un sinistre exemple de cette déshumanisation : les Juifs condamnés étaient entassés dans la pièce, le « cyclon B » plus lourd que l'air, tuait d'abord les enfants, les individus de petite taille, obligeant les autres à se hisser pour pouvoir respirer, au risque d'écraser les plus faibles pour gagner quelques centimètres et quelques instants de survie.

Ce traitement infligé aux Juifs fut aussi systématiquement utilisé pour les Tsiganes, autre race inférieure et considérée comme devant être éradiquée.

1.3 - Les camps ont aussi un intérêt économique

L'arrivée d'Hitler au pouvoir a été rendue possible par la crise économique et par l'immense désarroi provoqué par le chômage. Les nazis devaient apporter au peuple les solutions promises pour résoudre les difficultés économiques. Pour ce faire, l'Etat s'appuya sur le capitalisme et sur les grandes firmes comme Thyssen, Krupp, I.G. Farben, etc. qui lui avaient, avant même son accession au pouvoir, accordé un puissant appui financier. L'Etat totalitaire assura la direction de la vie économique et sociale et mit en place une politique de grands travaux. A partir de 1934-1935, Hitler commença à préparer la guerre et à réarmer l'Allemagne, de façon d'abord clandestine, ce qui permit de relancer l'industrie et l'embauche.

Shoah



USINE KRUPP



HEINRICH HIMMLER



USINE IG FARBEN

Avec la guerre et l'occupation d'une partie de l'Europe, les camps vont fournir à l'économie allemande une main-d'œuvre à bon compte, puisque les détenus, considérés comme des esclaves, sont taillables et corvéables à merci : il n'est bien sûr pas question de leur accorder des droits sur la durée ou les conditions de leur travail ! A partir de 1941, le travail demandé change de nature : jusque-là essentiellement consacré à les épuiser et les abrutir systématiquement par des tâches exténuantes mais pas forcément utiles, il se rationalise ; le 25 septembre 1941, un décret est pris par Himmler créant dans chaque camp une « section d'emploi de la main-d'œuvre » ; les Kommandos, camps annexes de travail, commencent à se spécialiser dans des productions précises et se multiplient pour éviter le temps perdu en déplacements entre le camp principal et le lieu de travail. Prévus pour être temporaires, il arrive qu'ils deviennent définitifs et indépendants, comme Dora en 1944, dépendant à l'origine de Buchenwald.



DORA. CHAÎNE DE MONTAGE DE V2

La main-d'œuvre gratuite est nombreuse et se renouvelle régulièrement, alimentée par les rafles et les arrestations ; les ouvriers allemands libérés peuvent devenir soldats ... Les camps sont ainsi devenus lieux de production et de travail intensif, sans limite de durée. Les nazis ont pu de cette façon concilier leur objectif d'extermination par le travail et les intérêts économiques du Reich.

Ainsi, le camp de Neuengamme, près de Hambourg, a fourni au moment des bombardements tuiles et briques fabriquées par les déportés au profit de la Klinkerwerke ; mais d'autres entreprises étaient également présentes : la Metallwerke pour des armes, la Messap pour les mécanismes d'horlogerie des bombes etc. On estime à douze ou quinze mille le nombre d'esclaves ainsi employés dans ce seul camp, sans compter ceux qui travaillaient dans les quatre-vingts kommandos associés, tous affectés à l'effort de guerre : la rigueur des conditions d'existence y était telle que les prisonniers n'y survivaient que peu de temps et les kommandos les plus durs, Meppen ou Dalum, dont l'objectif était de creuser des fossés antichars le long de la frontière hollandaise et danoise, ont dû être dissous après quelques semaines seulement.



NEUENGAMME

Les entreprises allemandes travaillant pour l'armement ont profité en toute connaissance de cause de cette situation, comme montre le film de Spielberg *La Liste de Schindler* : on y voit l'aubaine que représente pour le patronat l'arrivée de cette masse d'ouvriers sans aucune garantie, entièrement soumise aux ordres, sous le contrôle efficace des SS. Krupp, Siemens, Heinkel, Daimler-Benz, Messerschmidt et BMW ont ainsi bien profité de la guerre. Les simulacres de salaires qu'ils versaient aux camps entraient dans la cagnotte des responsables SS.

Un tableau élaboré en 1943 par la Direction centrale des camps établit à 1620 marks en neuf mois l'apport des détenus (salaires et vols de leurs biens), contre une dépense de 191 marks pour leur nourriture, leur « vêtement » et ... le combustible nécessaire à la crémation des cadavres ! Le bénéfice est donc énorme pour le système concentrationnaire. L'or récupéré sur les détenus est transformé en lingots et mis à l'abri dans des banques en Suisse, tandis que les réserves financières entrent dans un système bancaire interne à l'Etat nazi.

Toutefois, dans *Si c'est un homme*, Primo Levi conteste l'efficacité économique des travaux imposées aux détenus, tant primait le souci de les exterminer par des tâches impossibles. De plus, certains prisonniers eurent le courage de se livrer à des actions de sabotage, qui ont ralenti la production de guerre nazie.

1.4 - L'intérêt stratégique des camps

La répartition des camps de concentration à partir de la guerre montre le souci qu'ont eu les nazis de quadriller les territoires occupés par un réseau de camps, sorte de gigantesque toile d'araignée : aux camps existant déjà en Allemagne, à Mauthausen en Autriche, sont venus s'ajouter rapidement Theresienstadt en Tchécoslovaquie, Auschwitz I en Pologne, Natzweiler-Struthof en France ainsi que d'autres dans les pays baltes, dès la mise en place de l'occupation. Les camps sont installés dans des zones non habitées mais à proximité de villes, et dans des régions froides, de manière à y rendre plus pénibles encore les conditions de vie. L'Europe nazie est une Europe de la terreur ; les camps sont les instruments de la répression dans les pays occupés et le sort des résistants qui y sont arrêtés, les départs des convois, alimentaient les hypothèses les plus sinistres sur ce qu'ils devenaient.



1.5 - Comment a réagi la population allemande ?

Il est aujourd'hui difficile de concevoir que cet univers concentrationnaire n'ait pas été connu par le peuple allemand à l'époque du nazisme : si les convois qui conduisaient aux camps pouvaient être confondus avec des trains de marchandises lorsqu'ils traversaient la campagne allemande, comment les colonnes de déportés utilisés dans les Kommandos, comment la fumée entêtante des fours crématoires, comment les mouvements de SS, les cris, les lumières des projecteurs auraient-ils pu rester inaperçus ? Le peuple allemand fut-il complice d'un tel crime ?



THERESIENSTADT

En fait, dans un système totalitaire, l'opposition intérieure n'existe pas, puisque les opposants sont systématiquement repérés et éliminés quand ils n'ont pas pris le chemin de l'exil. La population, complètement embrigadée, depuis les enfants par les mouvements de jeunesse, ou pour les adultes par la propagande du régime que rien ne vient contredire, n'a plus la possibilité d'exercer un jugement personnel : ce « lavage de cerveaux » s'appuie aussi sur la mystique du chef, le Führer, qui ne peut pas se tromper ni tromper le pays qui lui a fait confiance. Cette illusion est soigneusement entretenue par le ministère de la Propagande, si bien qu'une grande partie de la population approuve la répression.

De plus, Hitler a réussi à redresser économiquement le pays, redonnant à un peuple humilié par la défaite de 1918 une nouvelle dignité. La peur de l'agitation politique telle qu'elle avait existé sous la République de Weimar, l'antisémitisme plus ou moins affirmé de la population ont fait le reste.

Des tentatives de résistance à l'intérieur de l'Allemagne ont toutefois existé ; elles étaient sans doute encore plus courageuses que dans les pays occupés, car il ne s'agissait pas de s'élever contre un envahisseur, mais contre le gouvernement de son propre pays. C'est ainsi que, en 1942-1943, un groupe d'étudiants, dans un réseau appelé « la Rose blanche », autour d'un frère et d'une sœur, les Scholl, a réussi pendant quelques mois à orchestrer une véritable contre-propagande sous forme de tracts. Quelques-uns de ces tracts ont pu être transmis à Londres, auprès d'ant nazis en exil, grâce à qui ils ont été parachutés au-dessus de certaines villes d'Allemagne. Ces étudiants, originaires de Munich, furent malheureusement identifiés par la Gestapo, arrêtés, et après un procès rapide, condamnés à avoir la tête tranchée à la hache ... Un autre acte courageux de résistance est l'attentat commis par l'officier von Stauffenberg, le 20 juillet 1944, contre la personne-même d'Hitler : une bombe avait été placée dans la pièce où se réunissait l'Etat-major d'Hitler ; mais un malencontreux concours de circonstances fit échouer cet attentat, à la dernière minute. Stauffenberg paya lui aussi de sa vie sa tentative manquée ... Cet attentat fut l'occasion d'une grande vague d'épuration dans l'armée. On peut toutefois s'étonner de ce que cette tentative d'attentat ait eu lieu si tardivement.

Malgré ces exemples remarquables, et bien d'autres encore (quelques dizaines de condamnation à mort avaient été prononcées par les tribunaux civils d'Allemagne en 1938, contre plusieurs milliers en 1942, ce qui montre une très nette progression d'actes d'opposition), l'ordre nouveau incarné par Hitler convenait à un pays dont les structures politiques et les contre-pouvoirs démocratiques avaient été anéantis. Sans la possibilité d'organiser véritablement une opposition, les Allemands non hitlériens hésitent à s'engager dans une résistance dangereuse et mal comprise par l'ensemble du pays.

Hannah Arendt, dans son essai sur le totalitarisme, permet de préciser cette analyse : il y avait en Allemagne des sympathisants actifs du nazisme, recrutés même parmi de nombreux hommes intellectuellement éminents, mais aussi une immense majorité d'Allemands idéologiquement faibles, sans conviction politique, voire indifférents, pour qui l'existence, connue, des camps de concentration n'était pas un problème.

Lisons ces quelques lignes de Jorge Semprun, qui, dans *L'écriture ou la vie*, raconte la visite que les soldats américains ont obligé les habitants de la jolie ville voisine de Weimar à faire au camp de Buchenwald quelques jours après sa libération : « Dans la cour du crématoire, en tous cas, un lieutenant américain s'adressait ce jour-là à quelques dizaines de femmes, d'adolescents des deux sexes, de vieillards allemands de la ville de Weimar. Les femmes portaient des robes de printemps aux couleurs vives. L'officier parlait d'une voix neutre, implacable. Il expliquait le fonctionnement du four crématoire, donnait les chiffres de la mortalité à Buchenwald. Il rappelait aux civils de Weimar qu'ils avaient vécu, indifférents ou complices, pendant plus de sept ans, sous les fumées du crématoire. » Les « robes aux couleurs vives » sont déplacées dans ce contexte de mort ; ce détail montre bien que pour les habitants de Weimar, la vie continuait son cours normal et que le printemps était plus important que ce qui se passait à quelques kilomètres de chez eux.

Quant aux nazis, en particulier les SS ou, dans les pays occupés, les collaborateurs, ils ont abdiqué leur liberté de penser : un nazi ne pense pas, ne juge pas, il exécute des ordres. L'exemple d'Eichmann, chargé des convois de déportations des Juifs, est particulièrement probant : dans le film d'Eyal Sivam et Rony Brauman *Un Spécialiste*, il est présenté comme un fonctionnaire zélé, consternant d'obéissance et de carriérisme, un « criminel de bureau » face à des dossiers, pas particulièrement sadique, ni fou, ni fanatisé. Hannah Arendt (*Eichman à Jérusalem*) voit dans ce qu'elle appelle la « banalité du mal » un mécanisme du totalitarisme : le tort d'Eichman est d'avoir pris l'extermination comme un « banal » devoir d'obéissance aux ordres, lui posant un problème logistique, non moral. Il ne s'agit pas de s'interroger sur le bien-fondé des convois, mais sur la manière la plus efficace de les organiser. Le collaborateur ou le nazi sont des rouages. Comment un SS pourrait-il compatir au sort de ces détenus qui n'ont plus rien d'humain ? Il assassine, mais il oublie qu'il le fait, incapable de se mettre à la place de sa victime.

L'indifférence au mal vient de ce qu'on s'habitue à l'injustice ...

Bibliographie

1 - Ouvrages historiques et essais

- *Encyclopédie Microsoft Encarta 98*
- *Dictionnaire Encyclopédique d'Histoire Mourre en 5 volume*, Bordas, 1996
- *L' impossible oublié : la déportation dans les camps nazis*, édité par la FNDIRP
- *Leçons de ténèbres : Résistants et déportés*, Plon, F.N.D.I.R./U.N.A.D.I.F.
- *Le système totalitaire*, Hannah Arendt, Politique
- *Eichmann à Jérusalem*, Hannah Arendt, folio histoire
- *Le procès Papon*, Jean-Jacques Gandini, Libro Inédit, 1998
- *Le monde contemporain*, collection d'histoire Louis Girard, Bordas
- *Ce que savait les Alliés*, Christian Destremau, Perrin, 2007
- *Qui savaient quoi ? L'extermination des Juifs 1941-1945*, Adam Rayski, Stéphane Courtois, édition de la Découverte, 1987

2 - Témoignages

- *Une vie bouleversée*, Etty Hillesum, Point Seuil
- *La Nuit*, Elie Wiesel, Minuit
- *Tous les Fleuves vont à la mer, Mémoires*, Elie Wiesel, Seuil
- *L'Écriture ou la vie*, Jorge Semprun, nrf, Gallimard
- *Si c'est un homme*, Primo Levi, Pocket
- *Les naufragés et les rescapés, Quarante ans après Auschwitz*, Primo Levi, « arcades », Gallimard
- *Journal*, Anne Frank, Le Livre de poche
- *L'Univers concentrationnaire*, David Rousset
- *Une adolescence dans la nuit des camps*, d'Henri Kinchka, Serge Karlsfeld (pref.), éditions : Luc Pire, 2006

3- Sitographie et crédits photographiques

http://d-d.natanson.pagesperso-orange.fr/carte_camps.htm (carte des camps)

<http://www.ushmm.org/wlc/fr/article.php?ModuleId=95>

[http://www.encyclopedie.bsditions.fr/article.php?pArticleId=113&pChapitreId=34362&pArticleLib=1934+%5BNazisme%A0%3A+au+fil+des+jours+\(2i%E8me+guerre+mondiale\)%5D](http://www.encyclopedie.bsditions.fr/article.php?pArticleId=113&pChapitreId=34362&pArticleLib=1934+%5BNazisme%A0%3A+au+fil+des+jours+(2i%E8me+guerre+mondiale)%5D) (enterrement d'Hindenburg)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Mein_Kampf (Mein Kampf)

<http://www.ephemanar.net/fevrier27.html> (incendie du Reichstag en 1933)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ernst_R%C3%B6hm (Ernst Röhm)

<http://www.kz-gedenkstaette-dachau.de/id-1-devant-le-poste-de-garde-jourhaus.html> (KZ Dachau)

<http://www.dhm.de/lemo/html/wk2/holocaust/sachsenhausen/> (KZ Sachsenhausen)

<http://www.dhm.de/lemo/html/wk2/holocaust/buchenwald/index.html> (KZ Buchenwald)

<http://www.kaisermatthies.com/content/view/41> (KZ Oranienburg 1933)

http://de.wikipedia.org/wiki/KZ_Mauthausen#mediaviewer/Datei:Bundesarchiv_Bild_192-342_KZ_Mauthausen_Lagereingang.jpg (KZ Mauthausen)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Joseph_Goebbels (Goebbels)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Heinrich_Himmler (Himmler)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Reinhard_Heydrich (Heydrich)

<http://www.kz-gedenkstaette-neuengamme.de/> (KZ Neuengamme)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Camp_de_concentration_de_Dora (KZ Dora)

http://www.cbgnetwork.org/Ubersicht/Zeitschrift_SWB/SWB_1998/SWB04_98/IG-Farben_Geschichte/ig-farben_geschichte.html (IG Farben)

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Krupp_\(entreprise\)#Le_XXe_si.C3.A8cle](http://fr.wikipedia.org/wiki/Krupp_(entreprise)#Le_XXe_si.C3.A8cle) (Krupp)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Camp_de_concentration_de_Theresienstadt (KZ Theresienstadt)

<http://d-d.natanson.pagesperso-orange.fr/plan-auschwitz1.htm> (plan Auschwitz I)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Camp_de_concentration_de_Natzwiller-Struthof#mediaviewer/Fichier:Memorial_struthof.jpg (KZ Natwiller)

Le DDT et la seconde guerre mondiale

par Xavier Riaud

Docteur en Chirurgie Dentaire, en Epistémologie, Histoire des Sciences et des Techniques, Lauréat de l'Académie Nationale de Chirurgie Dentaire, Chercheur au Centre François Viète d'Histoire des Sciences et des Techniques (EA - 1161), Directeur de Collection aux Editions L'Harmattan.



PAUL HERMANN MÜLLER (1899-1965).

Le DDT, ou dichlorophényltrichloroéthane, est un produit chimique synthétisé en 1874 par Othmar Zeidler, à Strasbourg, dont les propriétés insecticides et acaricides n'ont été découvertes qu'en 1939 par Paul Hermann Müller, un chimiste suisse.

« Peu toxique pour les vertébrés, bon marché, doté d'un long effet résiduel, utilisable en milieu aquatique aussi bien que sur des supports minéraux et végétaux, et même dans le sol, il répondait à toutes les demandes de la santé publique, et de l'agriculture. »

Au début de la Seconde Guerre mondiale, il est devenu très vite l'insecticide le plus utilisé, aussi bien sur un plan civil que militaire, dans la lutte contre des arthropodes vecteurs de maladies comme le paludisme, le typhus exanthématique, la peste bubonique, etc.).

En 1948, Müller a reçu le prix Nobel de physiologie ou de médecine « pour sa découverte de la grande efficacité du DDT en tant que poison contre les arthropodes. » C'est la première fois que ce prix est décerné à une personne qui n'était pas biologiste ou médecin.

Employé de l'entreprise suisse Geigy qui veut alors fabriquer un insecticide capable de lutter contre les mites, Müller découvre les propriétés du DDT et constate que ce produit est susceptible de tuer les doryphores. Par l'entremise de Müller et pensant avoir trouvé ce qu'elle cherchait depuis longtemps, Geigy dépose aussitôt un brevet auprès des autorités suisses en 1939. Ces dernières testent cette substance aussitôt contre les doryphores. Face au franc succès qu'elles connaissent, elles décident en 1942, par d'autres expériences, de voir si le DDT est efficace contre d'autres insectes. Là encore, la réponse est positive. Devant des résultats si probants, les Suisses font savoir leur trouvaille aux Alliés et aux forces de l'Axe.

Si les Allemands sont crédules, les Américains sont aussitôt séduits. Son action contre les poux les interpellent au plus haut point. Associés aux Anglais, ils reprennent les recherches qui se révèlent toutes concluantes. En mai 1943, après les études de la Food and Drug Administration qui attestent de l'absence de risque pour l'homme en son contact, la production à grande échelle peut commencer, ceci afin de fournir l'armée en quantités suffisantes. La succursale américaine de la Geigy, la Cincinnati Chemicals Works, s'en occupe à partir de la fin de l'année 1943. A la fin 1944, pas moins de 14 entreprises produisent le DDT, sans oublier celles sur le territoire britannique.

« En 1944, Gahan, aux Etats-Unis, exécute les premiers traitements intradomiciliaires dans la vallée du Mississippi. En une saison, le paludisme disparut. »

A Guadalcanal et partout dans le Pacifique sud, les Américains perdent plus d'hommes malades de la malaria que lors des combats avec les Japonais. Aussi, décident-ils de déverser du DDT sur des pans entiers d'eau du Pacifique pour protéger leurs hommes des piqûres de moustiques.

En janvier 1944, le DDT est employé pour la première fois sur le sol européen. Depuis octobre 1943, sévit, à Naples, une épidémie de typhus. Après en avoir acheminé 6 tonnes, les Américains administrent, à 1,3 millions de Napolitains, une poudre de Neocide, substance qui contient du DDT. Cette substance avait été au préalable testée sur des prisonniers de guerre en Afrique du nord.

A Naples, des équipes composées notamment de policiers militaires, de soldats vaporisent le DDT partout dans la ville, dans les lieux publics, dans les immeubles... Sous quelques jours, l'épidémie est enrayerée et avant la fin du mois, elle est terminée.

Dans leur marche vers Rome, les Alliés arrivent aux marais Pontins. Ils sont réputés pour la virulence de leurs moustiques qui transmettent rapidement la malaria. Alors qu'ils débarquaient en Sicile à l'été 1943, 22 000 soldats US sont tombés atteints de la malaria. Les Allemands ont détruits les digues conçues par Mussolini qui retenaient les eaux des marais qui ont pu ainsi se déverser et répandre leurs moustiques particulièrement virulents, rendant la région dangereuse pour des années. Les Américains ont déployé les grands moyens : pulvérisations par camions, troupes d'infanterie et avions. Ce qui devait se transformer en carnage, est devenu presque une promenade de santé jusqu'à Rome qui a été libérée le matin du 5 juin.

Dès lors, le haut commandement allié a ordonné que partout où leurs troupes se trouvaient, des escadrons pulvérisant le DDT les précéderaient. Ainsi, ont-ils réitéré l'opération italienne, à Burma, aux Philippines, en Chine et dans tout le Pacifique.

Le secret de rigueur autour des recherches, puis de l'usage du DDT sera de rigueur jusqu'en 1944. A partir de là, il sera largement diffusé et employé par les militaires pour enrayer les épidémies, et tuer les insectes porteurs du paludisme, et tout particulièrement ceux vecteurs du typhus exanthématique dont les ravages terrorisent les imaginations.

Les populations civiles en vaporisent les murs de leurs maisons avec un spray pour tuer les moustiques qui transmettent le paludisme. Au cours de l'avancée des Américains en Italie, des villes entières sont aspergées pour tuer les poux porteurs du typhus. A la libération des camps de concentration, il est appliqué sur les déportés pour tuer les poux.

Après la guerre, le DDT est employé dans l'agriculture, notamment pour tuer les mouches piqueuses en Ecosse. Aux USA, il est mis en vente à partir du 31 août 1945.



SOLDAT AMÉRICAIN PULVÉRISANT
DU DDT DILUÉ À 10% DANS DU
KÉROSÈNE POUR LUTTER CONTRE
LA MALARIA EN ITALIE.

Références bibliographiques :

Castonguay S., *Protection des cultures, construction de la nature : agriculture, foresterie et entomologie au Canada 1884-1954*, Les éditions du Septentrion, 2004.

Gillott C., *Entomology*, Springer, 1995.

<http://fr.wikipedia.org>, *Le DDT*, 2013, pp. 1-

<http://fr.wikipedia.org>, *Paul Hermann Müller*, 2013, p. 1.

Mouchet J., « Le DDT en santé publique », in *Cahiers Santé*, 1994 ; 4 : 257-62.

National Museum of Health & Medicine, Silver Spring, USA, 1945.

Tren R. & Roberts D., *The Excellent Powder: DDT's Political and Scientific History*, Dog Ear Publishing, 2010.

Zubrin R., « The Truth about DDT and Silver Spring », in *TheNewAtlantis.com*, September 27, 2012, pp. 1-10.

Le Südwall

par Jean Cotrez



SOLDATS ALLEMANDS À L'ENTRAÎNEMENT SUR LE SÜDWALL. © DAVID MALLÉN

Ce nouveau numéro du HM, évoquant le débarquement de Provence qui a fêté en août dernier, lui aussi, son 70^{ème} anniversaire tout comme son pendant de juin en Normandie, la rubrique béton a décidé de vous faire une présentation succincte des fortifications de la côte méditerranéenne, plus connues sous le nom de Südwall. Tout comme le débarquement auquel il a fait face, il est moins connu que son grand frère de l'Ouest, l'Atlantikwall. Il courrait sur près de 900 km de la frontière espagnole à la frontière italienne.

LA GENESE :

Le 8 novembre 1942, les alliés débarquent au Maroc et en Algérie au cours de l'opération Torch. Hitler, craignant un débarquement sur la côte sud de la France ordonne le 11 du même mois, l'invasion de la zone libre. Dans un premier temps la Wehrmacht occupera la côte de la frontière espagnole (Port-Vendres) à la Ciotat. L'espace entre cette ville et la frontière italienne étant confié aux bons soins de l'armée italienne (encore alliée de l'Allemagne à cette date). Après la reddition italienne en septembre 1943, la Wehrmacht prendra en charge la totalité du littoral français. Ce sera le rôle de la 19^{ème} armée (AOK 19) qui divisera le littoral en 7 KVA (Küsten Verteidigung Abschnitt). Ces secteurs d'ouest en est s'appellent 19 KVA A, 19 KVA B et ainsi de suite jusqu'à 19 KVA G.

La première tâche de l'occupant sera de s'assurer des grands ports que sont Port-Vendres, Marseille, Toulon et Nice. Marseille et Toulon seront nommées « Festung » et bénéficieront de tout l'armement et le matériel allant de pair avec une forteresse. Les hommes du génie de forteresse de marine allemands et ceux de l'organisation Todt sont prélevés sur les côtes ouest et nord de la France et arrivent en force dans le sud, pénalisant d'autant l'avancement des travaux sur l'AW. Dans un premier temps, la fortification s'appuiera essentiellement sur les vieilles fortifications françaises déjà existantes (souvent du Vauban). La construction de nouveaux points d'appui se concentrera sur des secteurs considérés comme plus vulnérables tels Sète, Agde, Fos sur mer, Toulon et Marseille.

LES TROUPES ALLEMANDES DANS LE SUD* :

C'est donc la XIX^e armée sous les ordres du général Friedrich Wiese dont le PC est situé en Avignon qui occupe le sud de la France. Cette armée est composée de 7 divisions d'infanterie et de la 11^{ème} panzer division stationnée entre Albi et Carcassonne sous les ordres du général von Wietersheim.

A l'Est du Rhône, le 62^{ème} corps d'armée du général Neuling, PC à Draguignan, intègre 3 divisions d'infanterie. Soit un total d'environ 145 000 hommes à proximité du littoral.

La qualité des troupes est moyenne. Certaines divisions avaient vu leurs meilleurs éléments partir dès 1943 vers la Russie et avaient été remplacées par des Ost-battalionen composés de prisonniers soviétiques. Le débarquement de Normandie avait également prélevé un certain nombre de bataillons, les combattants allemands restant, étant souvent des blessés en cours de guérison ou des vétérans âgés.

La Luftwaffe par contre comme en Normandie



est réduite au minimum, à savoir 120 chasseurs et 110 bombardiers, principalement basés à Salon de Provence et Cuers. La Kriegsmarine, quant à elle, est plus présente par les batteries d'artillerie terrestre que par les navires sur mer. En effet 6 torpilleurs, 8 sous-marins et une trentaine de vedettes lance-torpilles représentent tout le potentiel de la marine allemande dans la région. Ces 2 armes ne feront pas le poids face à l'armada navale et aérienne alliée le jour du débarquement.

LE SÜDWALL SORT DE TERRE :

En plus des Festungs Marseille et Toulon, le Südwall comprendra des points d'appui lourds (Schwerpunkte) à Sète et Port de Bouc et des groupes de point d'appui renforcés (Stützpunktgruppen) à Port-Vendres, Agde et Hyères.

C'est la Kriegsmarine qui a la main sur l'édification des blockhaus devant abriter les batteries MKB (Marine Küsten batterien) chargées d'engager les cibles loin en mer. La Heer prendra, quant à elle, en charge la défense des plages comme c'est déjà le cas sur l'AW avec l'installation de HKB (Heere Küsten Batterien). Elles s'appuieront dans leurs tâches sur l'OT forte dans le sud de 23000 hommes français et étrangers réquisitionnés et des jeunes gens du RAD (Reicharbeitdienst ou service du travail du Reich), encadrés par une moyenne de 1400 cadres et ingénieurs allemands de l'OT.

Dans l'urgence, on l'a vu, l'occupant prend possession des nombreuses batteries françaises. Il n'a que l'embaras du choix puisque pas moins de 57 batteries d'artillerie existaient en 1940 entre Port-Vendres et Nice. A noter que l'armement de ces batteries repose en grande majorité sur des tubes du siècle dernier. On retrouve par exemple plusieurs canons de 120mm Mle 1878 ... Les armes les plus récentes sont le 75mm Mle 1908, le 138mm Mle 1910 et le 340mm Mle 1912 de la batterie de Cépet !



CANON FRANÇAIS DE 340
DE LA BATTERIE DE CEPET

Les premiers ouvrages à être construits sont des encuvements à ciel ouvert auxquels on ajoute des postes de contrôle de tir, des soutes à munitions et des abris de campagne (Feldmässiger) pour abriter la troupe. Fin 1943, commence l'édification de blockhaus de la série 600 (très répandus sur l'AW). En janvier 44, Hitler ordonne la mise massive sous casemates de 400 canons d'artillerie et anti-chars. L'OT se remet au travail et 13 batteries voient débuter les travaux de mise à l'abri de leurs canons sous le béton. Cette décision sera d'ailleurs à double tranchant. Certes l'artillerie est maintenant sous béton mais les embrasures sont tournées vers le large, interdisant tout tir vers l'intérieur. Toulon et Marseille, par exemple seront attaquées par le côté et l'arrière et les grosses batteries de marine seront totalement impuissantes et ne joueront aucun rôle dans les combats.

Cependant nous sommes déjà en 1944 et le manque de matériaux de construction dû en grande partie à des actions de sabotage sur les lignes de ravitaillement ralentit la bonne marche des chantiers. A cela s'ajoute la pénurie de main d'œuvre qualifiée et les bombardements. A la veille du débarquement de Provence le Südwall n'est qu'un immense chantier. Les blockhaus ne sont pas terminés, ceux qui le sont n'ont pas toujours reçu leur armement et d'autres n'existent que sur le papier.

Les Allemands ont installé 37 batteries d'artillerie à longue portée (MKB) dont le rôle est d'engager des objectifs loin en mer. Sur ces 37 MKB, 6 seront équipées dès le début avec des blockhaus modernes types R671, (M272 comme à Longues sur mer), M270 etc.

Après l'ordre de AH de janvier 1944, seules 10 autres seront équipées de ce type de blockhaus, certaines ne l'étant que partiellement. Beaucoup d'ouvrages seront de type SK, c'est-à-dire non répertoriés dans le catalogue de l'OT et construits en s'adaptant au terrain, à la demande et aux possibilités. Au moment du débarquement de Provence, le Südwall comptera environ 900 ouvrages de tous types.

Type d'ouvrage	Nombre prévu	Nombre réalisé
Soute à munitions	337	150
PC	28	14
PO	34	16
Blockhaus hôpital	22	18
Blockhaus de communication	10	2
Casemate pour canon	482	381
Plate-forme pour canon	47	30
Ouvrage de campagne	584	281
Total	1544	892

A noter également l'installation sur tout le littoral de 16 stations radars opérés par la Kriegsmarine. Ces stations sont équipées de différents modèles dont :

- le Seetakt type « Calais » ou « Freiburg » : détection à moyenne portée.
- le Würzburg See Riese (Fu.MO 214)
- le Würzburg « Anton » pour la conduite de tir des batteries de flak

Les obstacles protégeant les plages susceptibles d'accueillir un débarquement amphibie étaient assez espacés. Sur 310 km de plage recensés, seuls 87 km avaient été équipés avec les mêmes obstacles que sur l'AW, c'est-à-dire :

Pieux en bois

Mines

Tétraèdres en béton

Portes belges

En ce qui concerne les mines, 1,5 millions d'engins avaient été installés sur le littoral et surtout l'arrière pays. Le manque de moyen conduira à la construction massive de tobrouks, faciles et rapides à construire.

L'ARMEMENT :

L'occupant va bien entendu réutiliser les canons en place dans les batteries françaises de 1940, dont on a évoqué la vétusté mais ils vont également installer certaines de leurs armes.

C'est ainsi que l'on trouvera dans les batteries longue portée, des canons de calibre de :

- 21 cm (21 cm K.39) - portée 33 km - fabricant Krupp
- 15 cm (15 cm Tpts.K.C/36) - portée 20 km - fabricant Krupp
- 12.7 cm (12.7 cm S.K.C/34) - portée 17 km - fabricant Krupp
- 10.5 cm (10.5 cm S.K.C/32) - portée 15 km - fabricant Rheinmetall-Borsig
- 15.2 cm (15.2 cm K.15/16 (t)) - portée 22 km - fabricant Skoda (d'où le (t))

En ce qui concerne les tubes français, ils reprendront les armes depuis le calibre 340 mm sous tourelle (batterie de Cépet) jusqu'au canon anti-aérien de 37 mm monté sur crinoline, soit en tout 16 modèles différents.

DESCRIPTION D'UN STP DU SÜD-WALL :

Nous allons vous présenter le Stp Lgn 080 (Lgn pour Languedoc Groupe nord) sur la plage de la Tamarissière qui fait partie du Stützpunktgruppe Agde. Pourquoi celui-là ? Parce qu'au départ des Allemands, fin août 1944, il comporte environ 50 blockhaus et qu'il présente la particularité d'abriter 2 batteries d'artillerie. Ce Stp est situé à Agde sur la rive droite de l'embouchure de l'Hérault. Sa longue plage de sable blanc à faible déclivité, laisse à penser que ce serait un bon endroit pour un débarquement amphibie. Cependant à l'arrière de la plage, le sol est marécageux assez peu propice à la circulation de véhicules et encore moins de blindés. Aucun grand axe routier ne s'enfonce vers l'intérieur du pays. Pourtant l'occupant va y installer un Stp remarquable afin de protéger le port d'Agde et l'embouchure de l'Hérault.

Il regroupe les WN 083, 084, 085 et 090. La rive gauche de l'embouchure du fleuve est, quant à elle, protégée par le WN087 et se résume à quelques nids de mitrailleuses protégeant l'accès à la digue.



VUE AÉRIENNE DE LA TAMARISSIÈRE AVEC À GAUCHE LE PDT R636 ET EN AVANT, LES 6 EMPLACEMENTS POUR CANONS DE 83.8MM. © DAVID MALLEN

Quand on évoque la Tamarissière, on parle donc de 2 batteries distinctes. La première, formée des WN 083 et 085, (Tamarissière 2) était armée de 4 canons 10,5 cm K331 (f) d'origine française montés sur pneus sous casemate R669 et 2 canons de 75 FK.16 n.a sous casemates R612. A l'arrière de ces 2 blockhaus se trouvait un Leitstand SK. Cette batterie (3./HKLA 101) était une batterie d'entraînement, une école d'artillerie étant installée à Béziers. La seconde (Tamarissière 1), 5./HKLA 101, formée des WN084 et 090, était armée de 6 canons anglais de 8,38 cm FK.271 (e) installés sur plateforme bétonnée avec soute à munitions attenante et 1 canon d'origine belge de 7.5cm FK.235(b) sous casemate R612 flanquant le côté Est du Stp avec embrasure orientée vers l'ouest. A noter que cet ouvrage possédait également une plate forme pour un tir tous azimuts. Un petit poste d'observation d'artillerie de type Vf56a était disposé à proximité immédiate de ce R612. Un petit abri pour un groupe de combat se situait entre ces 2 ouvrages. Le poste de direction de tir principal de type R636 était installé sur le rivage au centre du dispositif.

Une telle concentration d'artillerie nécessitait un volume important de stockage de munitions.

6 soutes assuraient cette tâche dont 4 de type R607, encore visible dans le camping actuel. Ce type de blockhaus mesurait 15m x 11m et les murs et la dalle de toit avaient 2m d'épaisseur. Il possédait 2 entrées desservant chacune un couloir qui lui-même donnait sur 2 soutes séparées. 2 soutes de type R134 étaient installées légèrement en retrait entre les 4 R669. Un seul couloir desservait 2 entrées perpendiculaires débouchant dans les 2 soutes à munitions.

Directement sur la plage, à l'arrière des 4 R669 se trouvaient 5 abris type R668, blockhaus passif pour héberger 6 hommes. Cet ouvrage mesure 7m x 7.70m, ses murs et sa dalle de toit ont 1.5m d'épaisseur. Il est muni d'un sas anti-gaz et possède une issue de secours. 2 rangées de 3 couchettes repliables accueillent les occupants et il est équipé d'un ventilateur et d'un poêle de chauffage. A noter que les 5 ouvrages sont munis d'un tobrouk de défense extérieur, ce qui n'est pas courant sur les mêmes ouvrages construits sur l'AW.

Toujours en retrait du littoral, 1 blockhaus type R610 qui est le PC de batterie. Dimensions de 14.10m x 12.8m, type B, il nécessite 865m³ de béton et 43t de ferrailage. 2 entrées séparées couvertes par une caponnière intérieure et un créneau de défense intérieur. Un tobrouk avec accès extérieur couvre les alentours du blockhaus. A noter dans le local caponnière un périscope permettant une vue panoramique autour du blockhaus. Une entrée donne dans un local réservé à la troupe et aux sous-officiers, la seconde donne dans une salle divisée en 3 parties. Une chambre pour l'officier commandant, un local communications et une 3^{ème} pièce dite d'exploitation des données, en d'autres termes la pièce opérationnelle. L'ouvrage est équipé de couchettes pour abriter une vingtaine de personnes.



1 DES 6 ENCUVEMENTS POUR CANONS ANGLAIS DE 8.38 CM. © DAVID MALLÉN

Toujours dans le domaine des blockhaus passifs, alignés avec le R610, 3 abris type R622, pouvant abriter chacun 24 hommes de troupes. Situés à proximité immédiate des emplacements d'artillerie, c'est là que vivaient les artilleurs de service. Ces 3 blockhaus sont encore visibles dans le camping.

Ensuite dans la même zone, un abri sanitaire type R638. C'est un peu le frère jumeau du R622 sauf que les angles des accès intérieurs et extérieurs ont été coupés afin de faciliter le passage des brancards. Enfin, zone climatique chaude oblige, 1 blockhaus R646 qui abritait un puits, une station de pompage et une réserve d'eau de 7000l et juste à côté un blockhaus R645 destiné à abriter une cuisine. Bien que cela puisse paraître anecdotique, cet ouvrage mesurait 11.50m x 11.50m de type B et possédait un tobrouk de défense extérieure. 2 grandes pièces servaient de réserves, un autre local accueillait la roulante avec extraction des fumées à travers la dalle de toit. Un dernier local pouvait loger 3 hommes. Il était équipé d'un poêle de chauffage et d'un créneau de tir qui protégeait le couloir d'entrée du blockhaus. A droite de l'entrée se trouvait une large entrée qui permettait de rentrer la roulante dans le blockhaus.

Pour la protection des hommes, en cas d'alerte aérienne, le Stp était parsemés d'abris simples permettant de se mettre rapidement à l'abri pendant l'alerte. Ces petits ouvrages étaient de simples soutes dont l'épaisseur des murs ne dépassait pas 1m et ne comportaient aucun aménagement. Il en existait de 2 types. 4 de types Vf51a dont la salle de repli desservie par un couloir mesurait 4m x 3m et 2 de type Vf52a qui lui comportait 2 salles de repli de mêmes dimensions que le précédent.

A cela s'ajoutait un abri « tôles métro » wellblech et 2 baraquements en bois pour le mess et le Soldatheim.

Enfin la défense anti-aérienne du site était assurée par 4 x 2cm flak 38 et le Stp possédait 2 tobrouk Vf58c dont un équipé d'un mortier de 5cm.

CONCLUSION :

Tout comme l'AW, le Südwall n'aura pas rempli un rôle majeur quand l'heure des combats aura sonné. Devant la poussée irrésistible des troupes débarquées très loin de la Tamarissière du côté de Cavalaire, il n'aura pas réussi, selon la doctrine de Rommel, « à arrêter l'ennemi sur la plage, pendant qu'il en est encore temps ». Une fois de plus une ligne de fortification, « fixe » par essence, aura été culbutée en quelques heures par une troupe mobile et déterminée.

Sources :

Alain Chazette – Pierre Gimenez : « Südwall » – éditions Histoire & fortifications

Alain Chazette « Atlantikwall-Südwall – sur les traces du temps » – éditions Histoire & fortifications

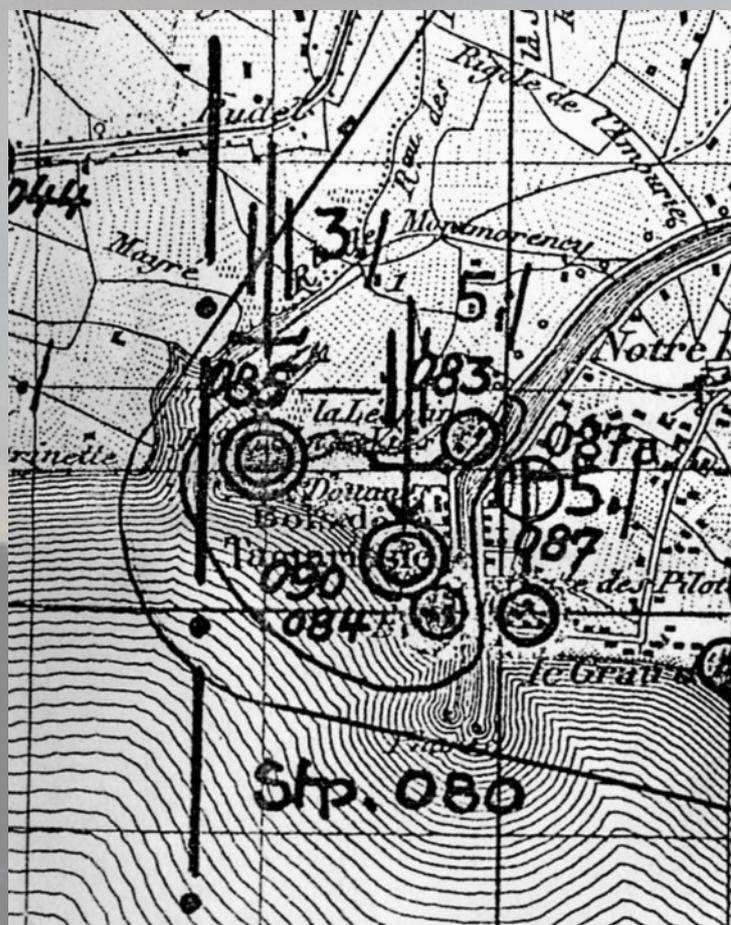
Stephen J. Zaloga « Opération Anvil Dragoon » Osprey publishing

David Mallen : « Agde sous l'occupation allemande 1942-1944 » (droits photos réservés) <http://agdesousloccupation.free.fr/>

Remerciements particuliers à David qui m'a permis de vous présenter le Stp de la Tamarissière le plus complètement possible.



VUE AÉRIENNE DU STP DE LA TAMARISSIÈRE © DAVID MALLÉN



PLAN D'ORIGINE DU STP DE LA TAMARISSIÈRE SUR LEQUEL ON DISTINGUE À DROITE DE L'HÉRAULT LE WN087 ET À GAUCHE LES WN 084-083-085 ET 090 FORMANT LE STP LGN 080. © DAVID MALLÉN

Le coin des lecteurs

par Vincent Dupont

Bonjour à toutes et à tous,

Nous allons comme à notre habitude vous présenter quelques ouvrages références sur le sujet que nous avons abordés dans le dossier thématique de ce numéro. Ensuite ce sont les dernières sorties littéraires concernant le conflit qui nous intéresse tant et qui ont retenu l'attention de la rédaction que nous présenterons, en espérant qu'ils vous plairont tout autant !



Bonjour à toutes et à tous,

Sur la Libération de l'Europe occidentale les ouvrages les plus généralistes comme les plus détaillés ne manquent pas ! Aussi nous nous contenterons de présenter ceux qui viennent de sortir ou qui sont sur le point de l'être :

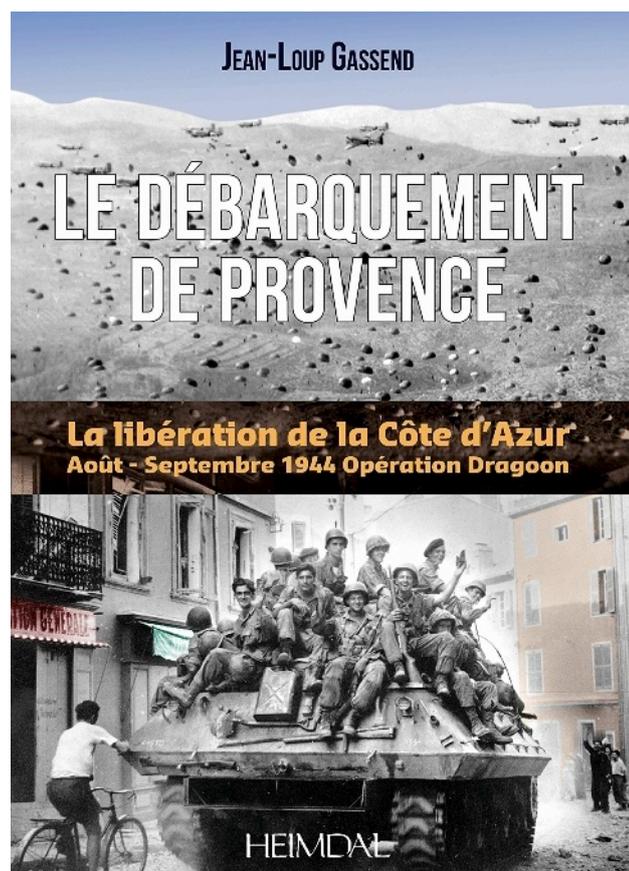
Le débarquement de Provence : La libération de la Côte d'Azur, août-septembre 44, Opération Dragoon

de Jean-Loup Gassend

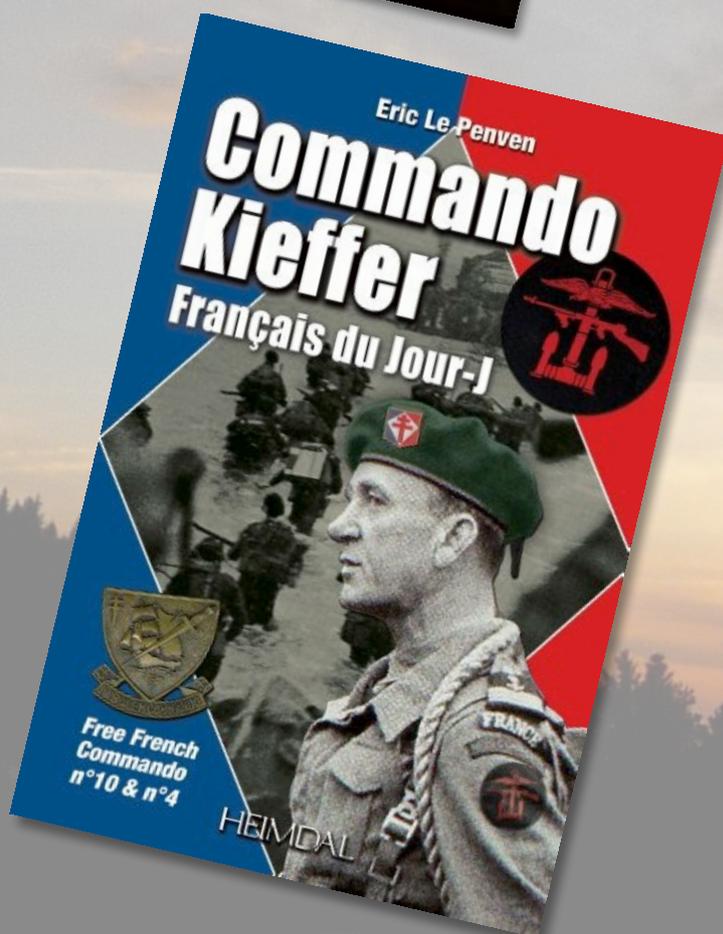
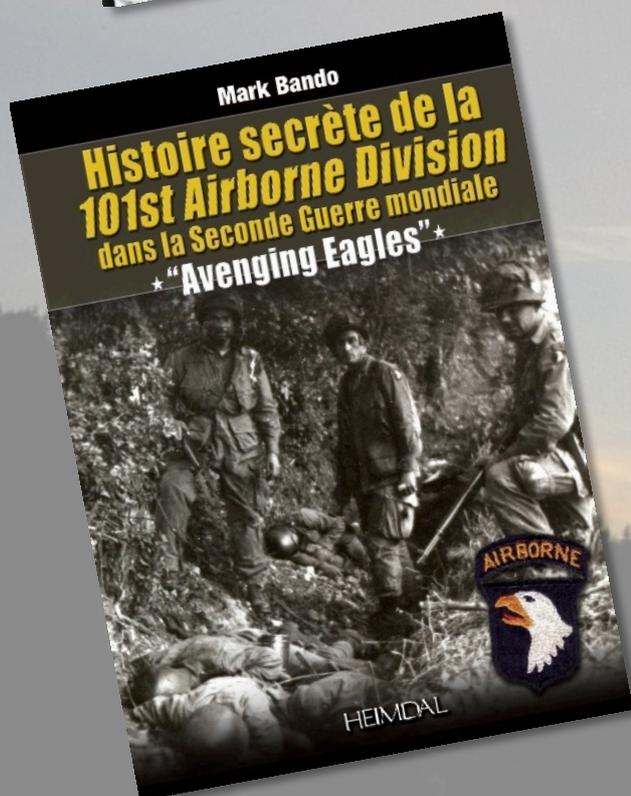
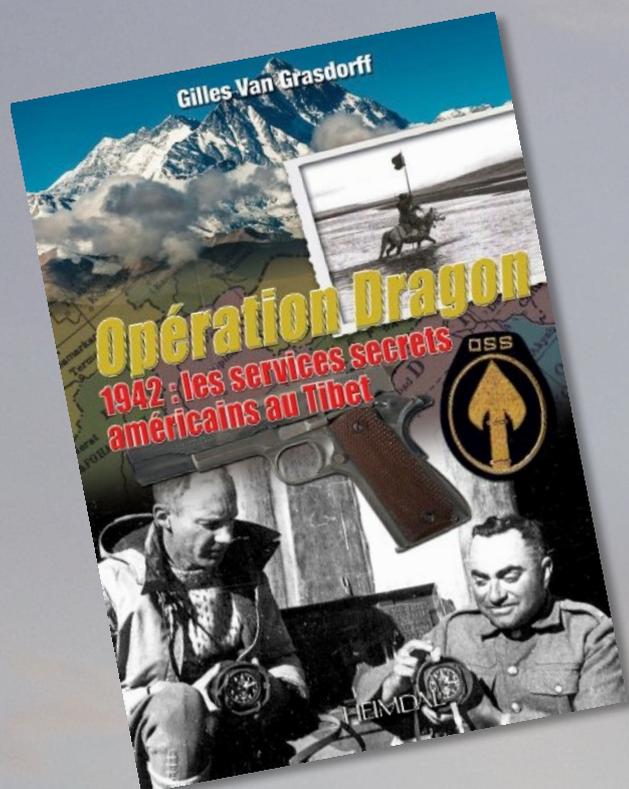
Editions Heimdal

550 pages – 69,00 euros

Alors que la Bataille de Normandie prend fin et que la Libération de Paris n'est plus qu'une question de jours les Alliés ouvrent, le 15 août 1944, un second front dans le Sud de la France. Tandis que des commandos français débarquent sur la côte provençale et escaladent les falaises du Cap Nègre, que la Devil's Brigade de la 1st Special Service Force s'empare des îles de Port-Cros et du Levant, cinq mille parachutistes de la First Airborne Task Force sautent à l'intérieur des terres près de Draguignan. L'opération Dragoon vient de commencer... Face aux forces alliées une seule division allemande : la 148. Reserve-Division. Hétéroclite, composée de jeunes soldats souvent peu expérimentés, d'éléments polonais, slovènes ou tchèques souvent peu motivés, elle résistera parfois avec acharnement et conduira une retraite ordonnée sous les ordres du Generalleutnant Otto Fretter-Pico. Cette opération est pour la première fois étudiée en profondeur et sur toute sa durée. Sous la plume de Jean-Loup Gassend nous suivons jour par jour, heure par heure et village par village, la progression des troupes alliées à travers les paysages de Provence jusqu'à la frontière italienne. Avec une grande rigueur et un souci du détail frappant, l'auteur pose le décor des combats puis, et c'est la richesse de cet ouvrage, donne la parole aux acteurs. Ces témoignages d'anciens combattants de tous bords ou d'habitants de la région apportent à cet ouvrage une humanité, une émotion rare. Parachutistes américains, marins français, résistants, soldats allemands ou simples civils, chacun livre ici ses souvenirs, sa vérité. La guerre et le combat y sont décrits avec une précision cruelle, mais aussi avec pudeur et sensibilité. Doté d'une iconographie originale particulièrement riche cet ouvrage est un document exceptionnel sur cet épisode capital de la Seconde Guerre mondiale, souvent méconnu du grand public.

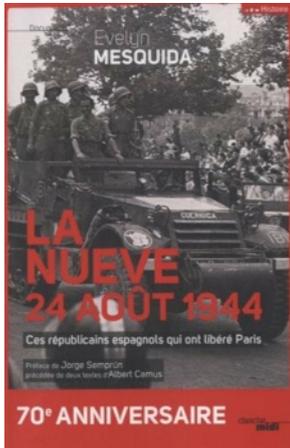


A noter également la sortie à la fin du mois de septembre - hélas aux mêmes tarifs, mais la richesse des illustrations, cela se paie -, de : **la Percée Du Bocage** ; **l'Histoire Secrète De La 101st Airborne Division : Avenging Eagles** ; **Commando Kieffer et Operation Dragon : 1942 : Les Services Secrets Americains Au Tibet.**



La Nueve, 24 août 1944 de Evelyn Mesquidaest

Edition Le Cherche Midi
384 pages – 18,00 euros



Voici des héros magnifiques, sortis tout droit d'une page d'histoire trop longtemps occultée : les soldats de la Nueve. Officiellement, la libération de Paris a commencé le 25 août 1944. En réalité, c'est la veille, le 24 août, que le général Leclerc a lancé

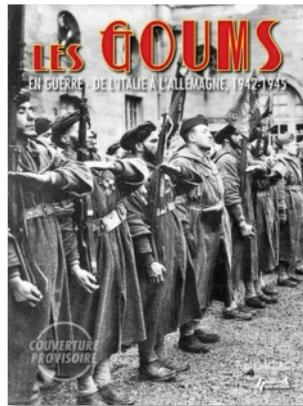
l'offensive : il a donné l'ordre au capitaine Dronne, chef de la 9e compagnie de la 2e DB, d'entrer dans Paris sans délai. Le premier véhicule de cette 9e compagnie, appelée la Nueve, est arrivé place de l'Hôtel-de-Ville le 24 août 1944 peu après 20 heures, "heure allemande". Le soldat Amado Granell – le premier libérateur de Paris ! – en est descendu pour être aussitôt reçu, à l'intérieur de la mairie, par Georges Bidault, successeur de Jean Moulin à la présidence du Conseil national de la Résistance. Comme 146 des 160 hommes de la Nueve, Granell était... un républicain espagnol ! Le 26 août, de Gaulle descendra les Champs-Élysées escorté et protégé par quatre véhicules de la Nueve. Ensuite, les républicains espagnols de la Nueve contribueront à libérer l'Alsace et la Lorraine et se battront en Allemagne jusqu'au nid d'aigle d'Hitler, à Berchtesgaden. Evelyn Mesquida leur rend la place qui leur est due dans la mémoire collective. Et elle donne la parole à neuf des survivants qu'elle a pu retrouver. Témoin de la libération de Paris,

Albert Camus aura ces mots, en 1954, pour dire toute sa reconnaissance aux républicains espagnols : " Pour l'Europe et pour nous, sans le savoir, vous avez été et vous êtes des maîtres de liberté. "

Goums 1941-1945

de Paul Gaujac

Editions Histoire & Collections
150 pages – 34,95 euros

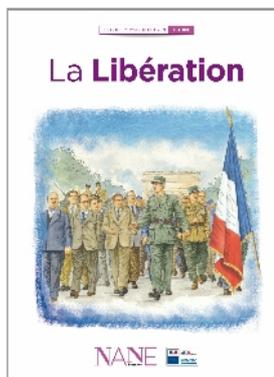


Les Goums - compagnies constituées de goumiers - ont été créés en 1911 lors de la conquête du Maroc comme force de guérilla et de police. Ce n'est qu'après la pacification du pays qu'ils sont em-

ployés pour la première fois en tant qu'unité régulière, et participent à la campagne de 1940. Après l'armistice, près de 20 000 goumiers sont entraînés clandestinement au combat à l'étrangère. Les Tabors (groupement de plusieurs Goums) participent à la campagne de Tunisie en 1943, puis à la demande de Patton à l'invasion de la Sicile. Quatre GTM (Groupement de Tabors Marocains) sous le commandement du général Guillaume formeront une partie du Corps Expéditionnaire et participeront ensemble ou séparément à la Libération de la Corse, de l'Italie, puis au débarquement de Provence jusqu'en Allemagne. Ce récit historique est illustré d'une abondante iconographie et présente tous les fanions et insignes des Goums.

La Libération de Emeline Vanthuylne

Editions Nouvelle Arche de Noé
48 pages – 10 euros

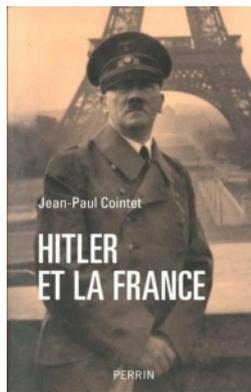


L'arrivée des chars alliés, les libérateurs défilant devant une foule en liesse, la descente des Champs-Élysées menée par le général de Gaulle... Ces images, ancrées dans la mémoire nationale, ne peuvent pour-

tant à elles seules rendre compte des difficultés quotidiennes et du climat de terreur qui ont précédé, accompagné et suivi la libération du territoire métropolitain. De la libération précoce de la Corse en octobre 1943 jusqu'à celle des dernières poches allemandes reprises en mai 1945, les situations régionales très diverses, nous permettent d'évoquer dans cet ouvrage, très pédagogique et à la portée du jeune public, le rôle des différents acteurs de la libération. Dans une France meurtrie, divisée et endeuillée après les années d'Occupation, le retour des libertés et la mise en œuvre de réformes préparées depuis Alger ou dans la clandestinité, nourrissent alors l'espoir au sein de la population libérée.

Hitler et la France de Jean-Paul COINTET

Editions Perrin
432 pages – 23,90 euros

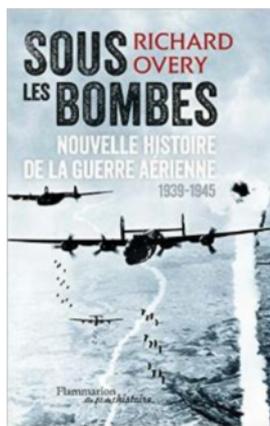


Le lecteur connaît bien maintenant la période de l'occupation et du régime de Vichy. Mais que sait-il du véritable maître de la France occupée et de ses intentions profondes, Hitler ? Curieusement peu de choses, hormis une photographie devant la tour Eiffel, la poignée de main de Montoire et l'ordre donné de détruire Paris. Livre neuf, "Hitler et la France" est le premier ouvrage à donner la priorité à la vision de la France chez Hitler. Il présente trois

originalités. D'abord, de reposer sur des documents d'Hitler et de son entourage. Ensuite, de remonter à la période antérieure à 1940 (Première guerre mondiale, "Mein Kampf" ...) Enfin de suivre pas à pas la démarche de Hitler à partir de 1940. On découvre ainsi un terrifiant projet hitlérien, reflet d'une personnalité dont la connaissance est renouvelée. En creux se dessine le visage d'une France mal remise du traumatisme de la Grande Guerre et se révélant incapable de saisir le phénomène hitlérien dans sa réalité profonde.

Sous les Bombes de Richard Overy

Editions Flammarion
1188 pages – 35,00 euros



Les chiffres sont ahurissants : au cours de la Seconde Guerre mondiale, 600 000 civils européens trouvèrent la mort lors des bombardements et plus d'un million d'autres furent grièvement blessés. Dans cette sombre comptabilité, la France, où l'on dénombre le plus fort tonnage de bombes larguées, occupe une place particulière. Des villes entières furent dévastées sous les bombes alliées, parfois même rasées à l'instar de Vire, Saint-Lô, Lisieux, Coutances mais aussi Royan ou encore le

Havre. La terre semblait en éruption, selon le mot d'un pilote de la RAF qui avait bombardé Caen... Puis le silence retomba durant des années. Le souvenir aussi était tabou. Tant de questions restaient en suspens, parmi lesquelles, la plus cruciale : fallait-il bombarder l'Europe ?

Pour y répondre, l'historien Richard Overy a mené des recherches dans tous les pays des anciens belligérants. Dans un travail inédit et résolument neuf, il s'interroge sur les commandements militaires, les stratégies, les différents raids (le Blitz, Hambourg, Dresde, Monte-Casino). Si les bombardements, comme il le souligne, étaient soumis aux impératifs politiques (Churchill en était partisan) et militaire, ils ne furent jamais un moyen de gagner la guerre. Basé tant sur des archives britanniques que françaises, allemandes, italiennes, maltaïses, russes qu'américaines et sur une abondante bibliographie, ce livre renouvelle l'étude de l'évolution des bombardements au cours de la Seconde Guerre mondiale et se pose comme devant sans doute être la nouvelle référence en la matière. Appuyé sur des cartes très bien réalisées, ce travail se penche sur toutes les données du bombardement aérien, chiffres et témoignages à l'appui, restituant la vie des pilotes, les plans des différents états-majors et leurs buts dans les campagnes de bombardements qu'ils lancèrent (que ce soit allemandes, italiennes ou alliées et soviétiques) – l'évolution du Bomber Command britannique est en cela remarquablement analysée –, mais aussi l'impact sur les populations civiles, sur l'économie des pays touchés, les mesures prises en termes de défense passive. La question morale des frappes contre les populations est ainsi abordée. La destruction à l'aveugle, l'acharnement manifeste à tuer lors de certains bombardements sont au cœur de cette histoire que l'auteur a voulu, de bout en bout, très humaine.

Journal des années noires : (1940-1944)

de Jean Guéhenno

Editions Folio

544 pages – 8,40 euros



« 17 juin 1940. Voilà, c'est fini. Un vieil homme qui n'a plus même la voix d'un homme nous a signifié à midi trente que cette nuit il avait demandé la paix. Je pense à toute la jeunesse. Il était cruel de la voir partir à la guerre. Mais est-il moins cruel de la contraindre à vivre dans un pays déshonoré ? Je ne croirai jamais que les hommes soient faits pour la guerre. Mais je sais qu'ils ne sont pas non plus faits pour la servitude. » Jean Guéhenno a tenu ici le « journal de nos communes misères » sous l'Occupation, d'un côté en simple témoin, qui n'était pas « dans le secret des dieux », de l'autre en professeur de liberté. S'agit-il d'une lointaine histoire qui ne peut plus rien nous dire ou « d'événements qui resteront jeunes » ? Le livre est dédié à ceux de ses anciens élèves qui se sont engagés à mourir pour que revive la liberté. Edité pour la première fois en 1947 il est aujourd'hui une fois encore réédité et il s'avère toujours être une bonne acquisition pour connaître ces années noires...

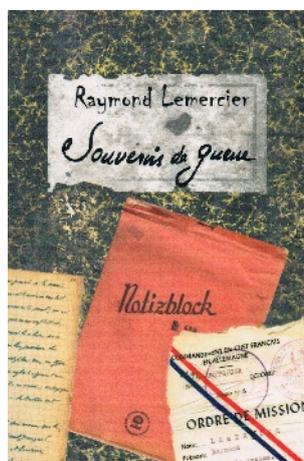
Souvenirs de guerre

de Raymond Lemerrier

Publié à compte d'auteur (par son fils)

99 pages – 9 euros + frais de port

(Contactez la rédaction de l'Histomag si vous souhaitez faire l'acquisition d'un exemplaire, nous transmettrons votre demande au fils de Raymond Lemerrier)



Edité à compte d'auteur, ce petit livre exprime son utilité pour une raison simple : c'est une source primaire, autant dire les meilleures pour un historien ! Transcription exacte de ce que le sergent Raymond Lemerrier, du 35^e, puis du 7^e RI (32^e DI – 1^{ère} Armée), consigna jour après jour, d'août 1939 à avril 1945, ces souvenirs de guerre offrent au lecteur un genre de témoignage que l'ont prend toujours un vif intérêt – et un plaisir – à lire. C'est ainsi qu'il

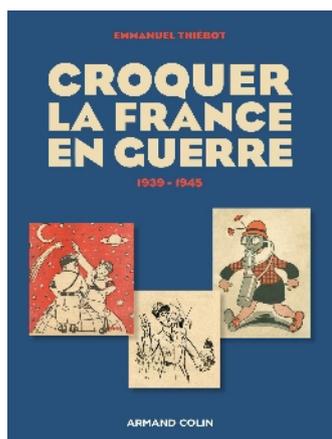
nous est permis de découvrir quel était le quotidien d'un homme au sein de la troupe dès la mobilisation (et ses balbutiements), ce qu'il observe de l'état d'esprit général, puis pendant la drôle de guerre, les affrontements de mai 1940 et la surprise qu'ils représentent pour les soldats français.

Le lecteur peut ensuite y découvrir l'expérience de Dunkerque, mais pas celle de l'évacuation bien connue, celle de l'encerclement, de la captivité, des jours, des mois qui défilent ensuite en Allemagne avec le besoin constant de trouver de quoi se nourrir. Puis la Libération et la participation aux côtés des Américains, à la sécurisation des populations prisonnières ou déportées. Une lecture que l'on ne peut que recommander pour se plonger dans ce qui fut la vie d'un homme parmi tant d'autres au cours de cette guerre, mais qui n'en fut pas moins touché par celle-ci.

Croquer la France en guerre 1939-1945

de Emmanuel Thiébot

Editions Armand Colin
224 pages - 25,00 euros



La Seconde Guerre mondiale s'est aussi gagnée par l'image et la France n'a pas dérogé à la règle. Malgré la censure et les pénuries, le dessin y a atteint une force politique unique. Qu'ils soient l'œuvre de résistants ou de soutiens de la collaboration, ces dessins, ces caricatures ont été une source essentielle d'information - ou de désinformation - de l'opinion.

Certains journaux comme *Gringoire*, *Je suis partout*, *Révolution nationale* ou *Notre Combat* ne renfermaient que des caricatures acerbes et haineuses.

Critique habile du régime ou peinture d'une vie quotidienne soumise aux privations et aux restrictions, ces documents, qu'ils soient drôles, féroces ou tragiques, se transforment en miroir d'une société en crise. Politique, la caricature devient une arme redoutable et un contre-pouvoir parfois si déstabilisant que seule la censure peut en venir à bout.

Dessins de presse, tracts, brochures, affiches, revues pour enfants... Emmanuel Thiébot dévoile des archives exceptionnelles, souvent inédites. Avec la rigueur de l'historien, il en décrypte le sens caché pour offrir une lecture originale de l'histoire depuis 1936 jusqu'à la fin de l'année 1945.

Lettres de la Wehrmacht de Marie MOUTIER

Editions PERRIN
348 pages - 22,00 euros

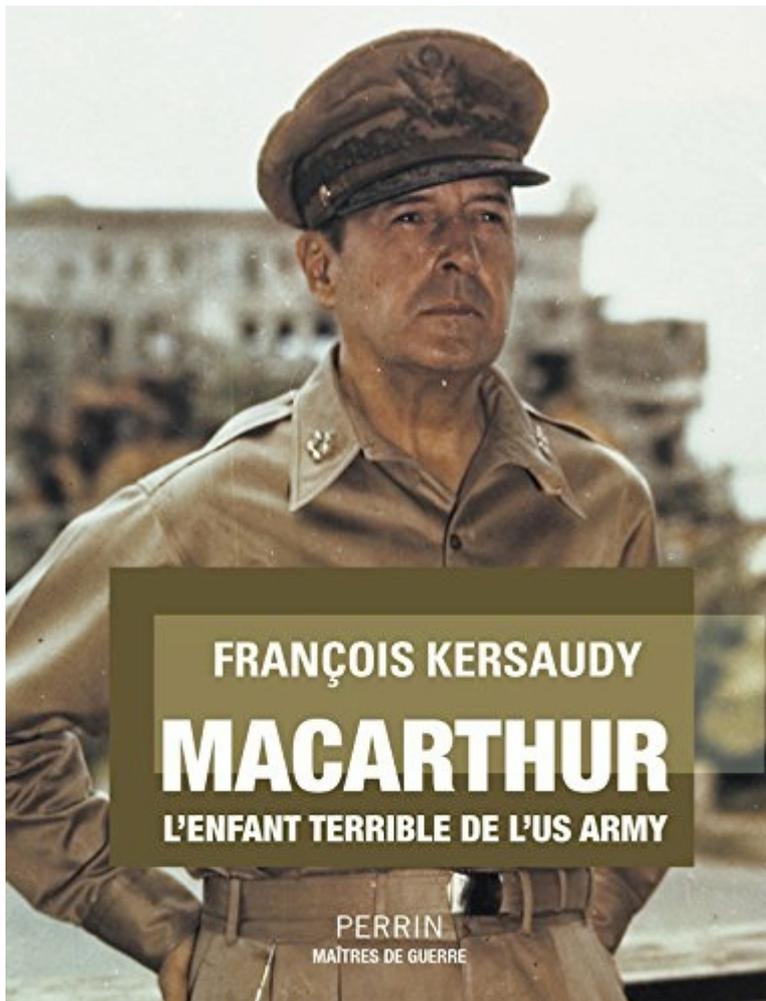


Pendant toute la durée de la Seconde Guerre mondiale, les soldats de la Wehrmacht, environ 17 millions d'hommes, n'ont cessé d'écrire à leurs familles. Ces lettres font partie des rares documents qui proposent une vision de l'intérieur de la guerre. Ils sont traduits pour la première fois en Français, renouvelant ainsi considérablement ce que nous savions de la mentalité et de l'action des soldats du IIIe Reich. C'est une guerre

du quotidien qui y est décrite, sur tous les fronts de l'invasion de Pologne à la chute de Berlin. Si nombre de lettres de la campagne de France de 1940 ou du début de l'Opération Barbarossa sont porteuses d'un espoir de participer à l'échafaudage d'un renouveau de la Grande Allemagne, les correspondances qui suivent la défaite de Stalingrad sont détonantes. Au fil des pages, le lecteur assiste tantôt aux désillusions des soldats, à leur détresse face aux conditions physiques et matérielles qui se dégradent, à la victoire qui s'échappe face à l'ennemi russe ou américain, tantôt à la lassitude du combat, au désir de rentrer au foyer, mais aussi à l'exaltation de la foi envers l'Allemagne et Hitler. Car les soldats de la Wehrmacht n'étaient pas des soldats ordinaires, contrairement à l'image dépassée mais encore vivante d'une armée propre, obéissante mais finalement éloignée du nazisme. Ce que montrent ces lettres, c'est que ces hommes étaient, pour beaucoup, porteurs de l'idéologie hitlérienne à travers l'Europe et furent le fer de lance du nazisme en guerre.

MacArthur

de François KERSAUDY
Editions Perrin
400 pages – 22,00 euros



Les grands stratèges américains de la Seconde Guerre mondiale se comptent sur les doigts d'une seule main. Les deux premiers sont incontestablement l'amiral Nimitz et le général MacArthur, le second étant de loin le plus excentrique et le plus flamboyant. En 1918, il est déjà général sur le front de France et accompagne les nettoyeurs de tranchées, ceint d'une écharpe mauve de deux mètres tricotée par sa mère et armé seulement d'une badine... Trois décennies plus tard, parvenu au sommet de la hiérarchie militaire, il commande en Corée les armées de quinze pays sous l'égide des Nations unies, et menace les Chinois du feu nucléaire. Dans l'intervalle, ce grand meneur d'hommes au courage suicidaire a vaincu les Japonais dans le Pacifique sud, puis organisé brillamment le relèvement du Japon moderne – à tel point que l'Empereur Hiro-Hito pourra dire : " L'Amiral Perry a ouvert à l'Amérique les portes du Japon, et le général MacArthur a ouvert au Japon le cœur de l'Amérique. " Foudre de guerre, stratège de génie, caractère épouvantable, politicien exécration, autocrate bienveillant et fin diplomate, Douglas MacArthur a traversé comme un météore la première partie du XXe siècle, en marquant ses trois grandes guerres d'une empreinte indélébile. 📖

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - WWW.39-45.ORG /HISTOMAG



Prolongez votre lecture
avec les suppléments multimédia d'Histomag sur le Forum
Cliquez ou Flashez le QR-CODE ci-dessous



Vous souhaitez
**Participer à
Histomag ?**

*Contactez la Rédaction :
histomag@39-45.org*



Vous souhaitez
**Commenter
Histomag ?**

*Rendez-vous ici :
courrierhistomag.39-45.org*